ROCK & FOLK

RÉSISTANCE

TRAGÉDIE AU BATACLAN

LE ROCK CIBLE DU TERRORISME

THE SHOW MUST GO ON !

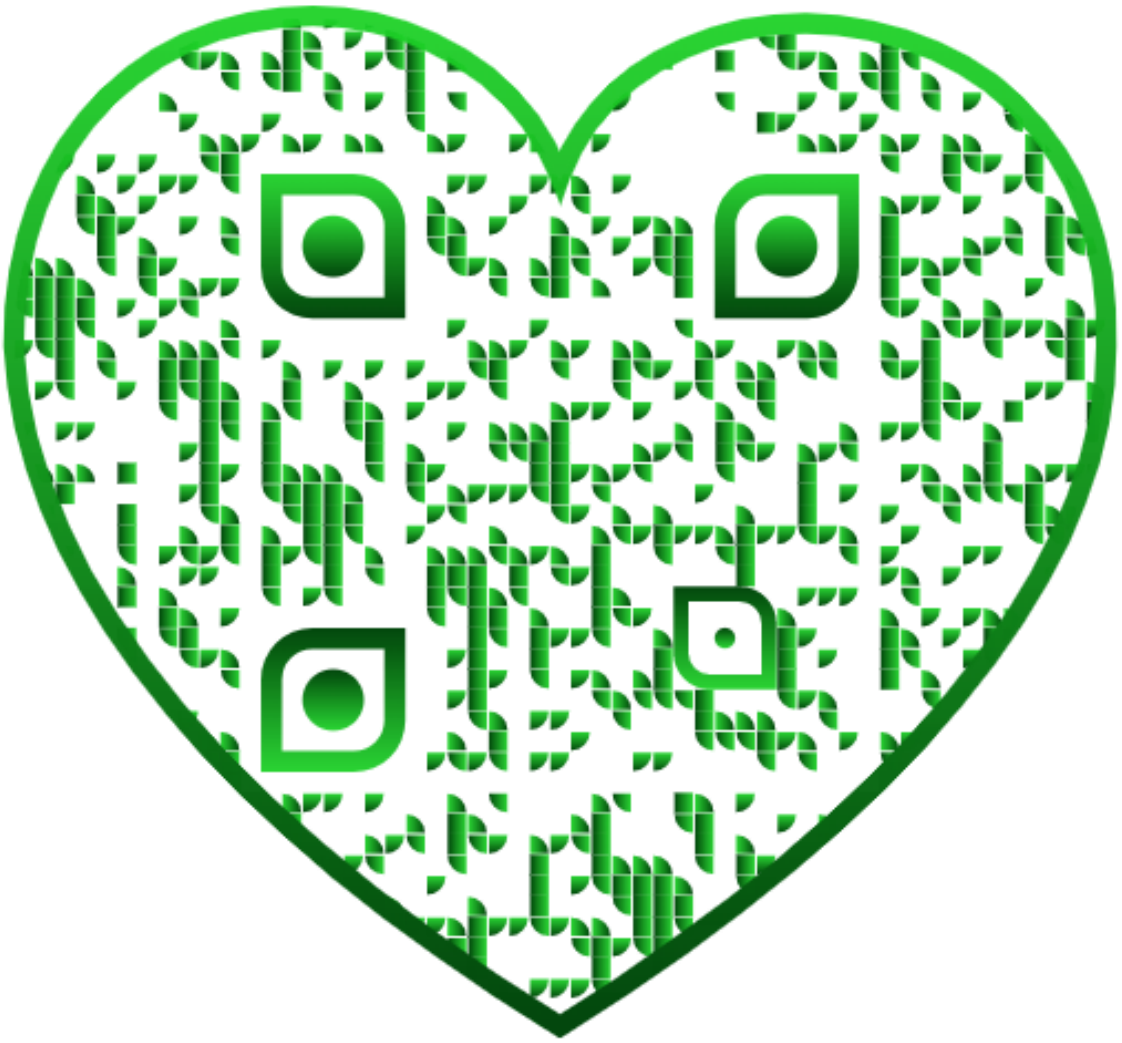
BONO ET EAGLES OF DEATH METAL

JANVIER 2016
N°581 / 6,30 €
MENSUEL

BEL 8,90 €
SUISSE 11,30 CHF
LUX 8,90 €
PORTUGAL CONT 7,20 €
CAN 10,99 $ CAN
ITA 7,20 €
INDE 13,40 €
DOM 6,90 €
N CAL (A) 1650 XPF
N CAL (S) 950 XPF
POL (A) 1900 XPF
POL (S) 1040 XPF
GRE 7,20 €
MAR 76 DH
TUN 9,80 TND
ESPAGNE 7,20 €
ILE MAURICE 7,20 €

L 19766 - 581 S - F: 6,30 € - RD

Editions Larivière



INTÉGRALE STUDIO 20CD

Inclus des archives sonores exclusives
Livret 48 pages : analyse de l'œuvre, témoignages, photos rares

CASINO DE PARIS 1985 - 40ème ANNIVERSAIRE

Concert intégral, plus de 2 heures de musique. Inclus 7 versions inédites
Nouveau mixage depuis les multipistes originaux

3LP GATEFOLD
avec voucher de téléchargement

NOSTALGIE

L'intégrale et le Live au Casino de Paris sont
Disponibles en digital

ROCK&FOLK

Edito

A tous les lecteurs

Nous avons réalisé ce magazine dans des circonstances terriblement sombres.
Le cœur lourd, on termine ce numéro 581.
Le rock était visé.
Visé par les mêmes gens qui ont toujours détesté le rock :
Ceux qui cassaient les disques d'Elvis
Ceux qui brûlaient les albums des Beatles
Les mêmes qui ont hurlé au scandale à l'apparition de la minijupe,
Les mêmes qui ont tiré sur les hippies...
Bref, il reste des gens sur cette terre pour qui nos messages de liberté, sexe, paix et amour sont proprement insoutenables.
Fuck tous les intégrismes.

Voilà ce que nous voulons dire :
Le rock est notre religion.
Le concert de rock est notre messe.
Nous sommes solidaires avec toutes les victimes d'attentats frappés dans leurs lieux de culte.
Peace and love, brothers and sisters.

Nous avons fait ce numéro avec sincérité.
Nous avons essayé de réagir façon rock-critic
Avec juste nos mots,
Car pendant que les artistes surmontent la terreur en remontant sur scène, mettre des mots sur cette sanglante affaire est tout ce qui nous reste.
Nous dédions ce numéro à tous les gens qui étaient au Bataclan et aux terrasses des cafés en ce vendredi noir du 13 novembre.
Les 130 morts et tous les survivants,
Vous êtes nos frères et sœurs rockers,
nous ne vous laisserons jamais tomber.

A part ça :
François Ducray est de retour et il raconte le coffret Dylan comme personne.
Patrick Eudeline nous écrit un conte de Noël, illustré par Jean Solé.
A l'année prochaine.
On vous aime.
On voulait vous le dire aussi,
Une fois n'est pas coutume.

PHILIPPE MANŒUVRE & PAUL RAMBALI

PS : Hier soir, 7 décembre 2015, a eu lieu à Bercy la première fin du cycle de mort ouvert le 13 novembre. Tout de blanc vêtu, tremblant comme un cheval fou, exprimant une cascade de sentiments, Jesse Hughes a magnifiquement chanté "People Have The Power" de Patti Smith. Un moment de folie collective, attisé par les deux groupes réunis, U2 et Eagles Of Death Metal, générant ensemble un maelström d'émotions où tournoyaient les âmes des disparus.
"Les terroristes nous ont cassé le mojo", nous disait un survivant du Bataclan. Ce sera donc le rôle du rock : secouer la chape mortifère et nous offrir des instants de bonheur sauvage.
La veille, au même endroit, Patti Smith avait tournoyé et hurlé la même incantation. Les deux soirs, Bono a joué son rôle de modeste chevalier du rock, au service des gens.

AU CŒUR DE TELEPHONE

RÉÉDITIONS ÉVÈNEMENT !

INTÉGRALES CD, VINYLE & DIGITALE DISPONIBLES

TOUS LES ALBUMS STUDIO & LIVE REMASTERISÉS

INCLUS : TITRES INÉDITS, RARES, DÉMOS, SESSIONS DE TRAVAIL...

LIVRET DE 48 PAGES RETRAÇANT L'ÉPOPÉE TELEPHONE EN PHOTOS

ÉGALEMENT DISPONIBLES :

NOUVEAU BEST OF 3CD ÉDITION LIMITÉE
BEST OF 2CD – BEST OF DIGITAL
LES ALBUMS ORIGINAUX RÉÉDITÉS EN CD, VINYLE & DIGITAL

*VISUEL DE L'INTÉGRALE CD.

WARNER MUSIC FRANCE

WWW.TELEPHONE-LEGROUPE.COM
DEVENEZ FAN DE LA PAGE FACEBOOK OFFICIELLE DE TELEPHONE :
FACEBOOK.COM/TELEPHONEOFFICIEL

RTL

eagle vision

Des artistes de légende en vidéo

Offrez du Rock !

UNIVERSAL
UNIVERSAL MUSIC STRATEGIC MARKETING

DVD Blu-ray disc

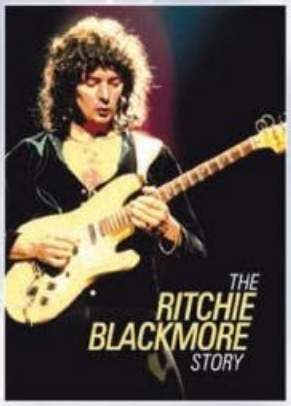
RITCHIE BLACKMORE

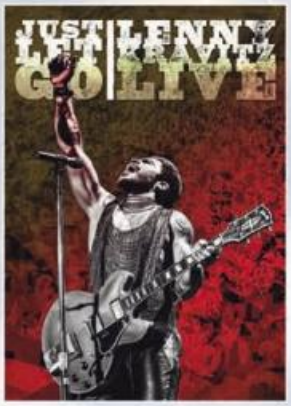
The Ritchie Blackmore Story

Avec **Deep Purple** et **Rainbow**, il a contribué à la définition du **Hard Rock**. Le guitar hero raconté par lui-même et par ses pairs : Brian May, Glenn Hughes, Steve Lukather, Joe Satriani, Steve Vai…

OÜI FM

Déjà disponible en DVD, Blu-ray et Édition luxe 2 DVD + 2 CD.





LENNY KRAVITZ

Just Let Go Live

Filmé en novembre 2014 à **Paris Bercy**, l'artiste aux 40 millions de disques vendus exalte son public, servi par une **scénographie brute** et un jeu **très rock**, soutenu par des **musiciens complices** (Craig Ross, Cindy Blackman ou Gail Ann Dorsey)…

Déjà disponible en Blu-ray et en DVD.

RTL2

FRANK ZAPPA

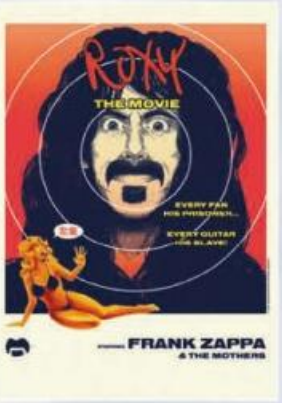
Roxy The Movie

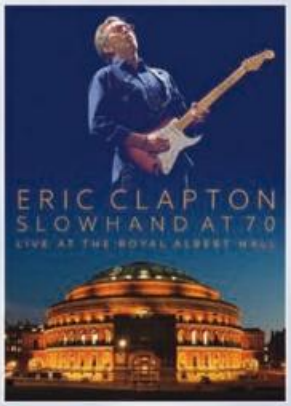
Le **concert légendaire** filmé les 7, 9 et 10 décembre 1973 dans le mythique club de Los Angeles **enfin édité en vidéo !** Deux heures de show délirant, **restauré en haute-définition**. Un rêve de fan enfin réalisé !

JAZZ magazine

STARTER LA CULTURE EN RÉSEAU

Déjà disponible en DVD, Blu-ray et en CD + DVD.





ERIC CLAPTON

Slowhand At 70
Live At The Rah 2015

Clapton fêtait ses **70 ans** à guichet-fermé en mai dernier. C'était son 200ème concert au **Royal Albert Hall**, 50 ans tout juste après y avoir joué pour la première fois avec les **Yardbirds** !

Déjà disponible en Blu-ray, DVD, 2 CD + DVD, Triple vinyle et Édition de luxe.

STARTER LA CULTURE EN RÉSEAU

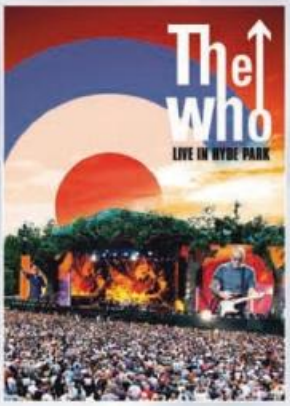
THE WHO

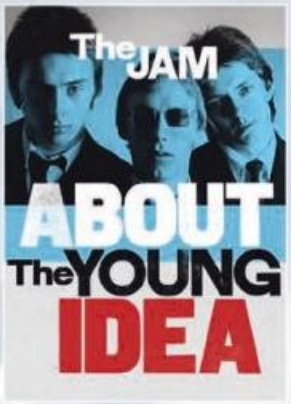
Live in Hyde Park 2015

26 juin 2015, point culminant de leur **tournée anniversaire** "Hits 50!", les **WHO** prenaient d'assaut le célèbre parc londonien pour un concert géant devant plus de **65.000 personnes**. Tous les tubes de leur carrière !

NOSTALGIE

Déjà disponible en DVD, Blu-ray, 2 CD + DVD, Triple vinyle et Édition luxe.





THE JAM

About The Young Idea
L'histoire du groupe

The Jam raconté par **Paul Weller**, **Rick Buckler** et **Bruce Foxton**, avec des archives vidéos sur scène ou lors d'émissions TV. En bonus, le concert inédit à **Rockpalast en 1980**.

Déjà disponible en DVD, Blu-ray et Édition luxe.

OÜI FM

SINATRA

All Or Nothing At All

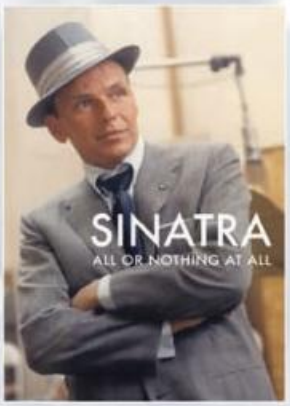
Pour les **100 ans de sa naissance**, nouveau portrait du chanteur réalisé par HBO, **riche en archives** et témoignages de ses proches. Diffusion sur ARTE le 23 décembre.

100 SINATRA

JAZZ magazine

TSF JAZZ

Déjà disponible en Double DVD, Double Blu-ray et Édition de luxe (avec concert 1971 à Los Angeles en bonus DVD et CD).



LADY ANTEBELLUM

Wheels Up Tour

4ème tournée mondiale du **trio Country pop** créé à Nashville et révélé par le tube ***« Need you now »***. Ce show sur fond d'écrans lumineux futuristes a été filmé en **juin 2015** à Irvine en Californie.

Déjà disponible en DVD et Blu-ray.

Sommaire 581

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Benoît Sabatier **BERTRAND BURGALAT** 10

Nécrologie

Pierre Perrone **ALLEN TOUSSAINT** 14

Géant Vert **PHILTHY ANIMAL TAYLOR** 15

Tête d'affiche

Sacha Rosenberg **YAK** 16

Thomas E. Florin **KELLEY STOLZ** 18

Bertrand Bouard **BILLY GIBBONS** 20

Eric Dahan **DAVID BOWIE** 22

Busty **SAVAGES** 24

Jérôme Soligny **DAVE GAHAN** 26

Olivier Cachin **ETIENNE DAHO** 28

H.M. **ZONE LIBRE** 30

Jérôme Soligny **JEFF LYNNE** 32

En vedette

CHOIX DE REDACTION 34

Basile Farkas **BILAN 2015** 36

Philippe Manœuvre **FANS DE JOHNNY** 40

Joe Banks **RADIOHEAD** 50

Stan Cuesta **HIPGNOSIS** 54

François Ducray **BOB DYLAN** 60

En couverture

Philippe Manœuvre, Paul Rambali, Géant Vert, Isabelle Chelley **BATACLAN** 68

La vie en rock

Patrick Eudeline & Jean Solé **CONTE DE NO HELL** 78

www.rocknfolk.com

COUVERTURE :
BONO & EAGLES OF DEATH METAL©DALLE
BOB DYLAN©DANIEL KRAMER/ SONY MUSIC (DR)

Photo Dimitri Coste

40 Johnny Hallyday

68 Bataclan

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 008 DISQUE DU MOIS 083 DISQUES 084 REEDITIONS 092 VINYLES 096 DISCO IDEALE 099 QUALITE FRANCE 100 BEANO BLUES 102 ERUDIT ROCK 104 FILM DU MOIS 106 CINEMA 108 LA SERIE DU MOIS 110 DVD MUSIQUE 112 CULTE DES OBJETS 114 VIDEO GAMES 116 BANDE DESSINEE 118 LIVRES 120 LIVE 122 AGENDA 126 CHARTS 129 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 130

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Philippe Manœuvre (32 99) **Chef des Infos** Yasmine Aoudi (32 94) **Rédacteur** Basile Farkas (01 47 56 54 35)

Directeur Artistique Vincent Tannières (32 95) **Secrétaire de Rédaction** Vincent Palmer (32 96)

Secrétariat Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny

PUBLICITE : Directeur de Publicité Captif : Thierry Solal (33 01) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82) **Assistante de Publicité** Sandra Pinget (32 16)

PHOTOGRAVURE Responsable : Béatrice Ladurelle (31 57) **Scannéristes :** Nathalie Morales, Daniel Lesven **VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) :** Agathe Chaillate (56 95)

ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC : Catherine Veillard **Promotion Abonnements :** Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 61,54 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 1er trimestre 2016. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0520 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Cher Daech...

Illustrations : Jampur Fraize

Résistante

Chers amis rockers... Les attentats à Paris ont frappé le Bataclan le 13 novembre dernier pendant les Eagles Of Death Metal. Preuve que le rock emmerde aussi ces connards de terroristes décérébrés (déjà qu'ils n'avaient pas d'humour). Ils nous font chier avec toutes leurs religions. Je n'ai rien contre les religions, chacun est libre de croire en ce qu'il veut tant qu'il respecte son prochain. Mais nous sommes nombreux pour qui le rock, les concerts, le live, le spectacle vivant sont notre religion. Le rock, c'est notre liberté. Notre liberté d'être différents, d'avoir nos propres goûts et opinions. Le rock c'est un esprit de rébellion, de jeunesse (quel que soit notre âge), d'espoir et d'amusement aussi. Notre fontaine de jouvence à nous. Ainsi donc amis rockers, il est temps de rentrer en résistance, nous n'avons pas peur et nous continuerons à aller aux concerts de tous styles, nous irons par milliers dans les festivals car nous sommes libres. Nous sommes nombreux et nous aimons, musiciens comme spectateurs, partager la musique tous ensemble, que cela plaise ou non à certains. A ceux que la liberté d'expression, l'art, le respect, la tolérance, le partage et le rock'n'roll emmerdent, nous vous brandissons fièrement et fermement notre plus beau majeur. Pour nous, Dieu c'est Clapton, le Boss c'est Springsteen et le Roi, même mort reste Elvis. Céline Dion (par exemple) nous inspirera toujours plus de terreur que vos armes et idées à la con. Pour nous autres, amateurs de rock, ce sont nos guitares qui sont nos fusils et continuerons à nous en servir. Longue vie à tous les rockers et paix aux âmes de nos frères et sœurs, ceux qui sont tombés.

DAVID PERDRIX
– 39160 Saint-Amour *(courriel)*

Tristesse

Ils sont devenus fous ! Je viens de perdre 120 sœurs, 120 frères. Ce vendredi, à qui on n'avait pas encore donné cette couleur noire, ils étaient sortis pour passer une bonne soirée tous ensemble. Qui au restaurant, qui à une table de café, qui à un match de foot, qui au spectacle du Bataclan. Mais là c'est une autre musique qui retentit, celle sauvage et détestable des armes automatiques qui ont déversé la haine et la mort. Au nom de quoi, au nom de qui peut-on agir ainsi ? Plus tard c'est une toute autre musique qui retentit, une musique au son de laquelle je ne pensais jamais pouvoir m'émouvoir et même pleurer : "La Marseillaise" jouée et chantée depuis New York. Car oui, j'ai pleuré, et j'ai pleuré encore en entendant les quelques vers de "La Vie En Rose" chantés par Madonna et j'ai pleuré enfin ce lundi pendant la minute de silence dans les bras de celle que j'aime, au son lugubre du glas de Notre-Dame ! Je suis si triste aujourd'hui, car je viens de perdre 120 amis.

DENIS BOXSTAEL
– 54300 Chanteheux *(courriel)*

Soutien

Bonjour, fidèle lecteur et passionné de rock, je lance cette idée auprès de vous pour organiser, si possible, dans l'avenir la création d'un fonds de soutien aux victimes des attentats... par l'intermédiaire du journal... Amicalement.

ERIC *(courriel)*

PS : Etre rock en 2015... être libre et debout face à l'ignorance et la bêtise.

Amour

Au Bataclan, les Sieg'Heils Of Daesh Mental ont fait leur show : 89 morts. Etre rock en 2015, c'est dire non à la connerie et chanter, en mémoire d'amour pour les victimes, "Imagine", dans toutes les versions : anglaise, française, arabe, punk, reggae, electro, folk, disco, etc. *Everybody against the Terror, all around the world !*

ALAIN BARBOT *(courriel)*

Satisfaction

Je n'en reviens pas ! Rock&Folk parle du présent et du futur sur sa couverture ! Pas très punk, mais ça nous change un peu... Continuez dans cette voie et *keep rockin'...*

ALEXANDRE *(courriel)*

Combat

Abattus. Evidemment. On l'est tous. Et abasourdis. Car on a beau en parler, bien forcé, les mots manquent pour pouvoir exprimer. Surtout qu'on ne comprend pas. Et ça mine pas mal. Mais il y a tout de même un truc que je voudrais dire. A tous les rockers. Et à tous ceux qui aiment la musique. Les Eagles Of Death Metal, ce n'est pas forcément votre verre de bourbon, il n'empêche qu'ils sont devenus un symbole. Parce que c'est eux qui ont été attaqués. Et par là même, nous aussi. Et cela nous rappelle que le rock, toujours, a été une musique de combat. Le rock a systématiquement été conspué, honni, rejeté, discriminé par les extrémistes de tout poil et autres intolérants professionnels. Parce que le rock symbolise la liberté d'expression et unit les gens plutôt qu'elle ne les divise, gommant les frontières et les différences comme rarement. Le rock gêne et, oui, finalement, continue de gêner. Finalement parce qu'on peut se plaindre, et moi le premier, du manque de substance et de teneur sociale, voire de rage et d'énergie, de vitalité, du rock depuis pas mal de temps. Le rock comme un hobby inoffensif parmi d'autres. Oh, c'est sûr, on a été déçus ! Pensez ! Petit, je m'imaginais l'an 2000 avec plein d'étincelles dans les yeux. Je voyais des voitures volantes tout autour de moi, les prévisions de Jules Verne devenues réalité. Or donc à la place on a eu des connards en costard-cravate (synthétique et mal taillé) qui arpentent les rues en trottinette. Et fiers d'eux avec ça. L'histoire, quelque part, a merdé. Ça ne s'est pas passé comme ça aurait dû. Mais le rock, oui, finalement, demeure cette musique de combat, irrévérencieuse et qui ne plie pas l'échine. Et donc, pour nous qui nous sentons impuissants, mais qui refusons la mort, qui refusons de tuer notre prochain, que la bêtise crasse révulse au plus haut point, devant tant de barbarie abjecte et de mépris de la valeur de toute vie humaine, le rock sera notre arme, comme il l'a toujours été. Alors allez en masse aux concerts ! Sortez les guitares et montez des groupes ! Et faites du bruit ! Beaucoup. *"Fight for your right to party"*, disaient les Beastie Boys. Que les décibels chauds et hurlants des guitares en furie étouffent et annihilent les détonations atones et pleines de haine des kalachnikovs primaires et sans âme. N'oubliez jamais, frères rockers, ce que Woody Guthrie avait inscrit sur sa guitare : *"This machine kills fascists"*. Elle continuera.

BEN KENNEDY *(courriel)*

Lettre de l'année

Cher Daech, nous nous sommes bêtement ratés le vendredi 13 novembre... J'avais opté pour le concert de Kraftwerk à Grenoble alors que vous avez choisi les Eagles Of Death Metal au Bataclan. Hormis pour le nom ricain guerrier de ce groupe, je ne comprends pas bien votre choix, Dylan ça aurait eu plus de gueule symbolique, m'enfin quand on est un martyr, on fait ce qu'on peut... Ce préambule pour vous annoncer quand même que nous pourrions nous retrouver prochainement dans la convivialité qui vous caractérise. Je vous annonce donc que dans les prochains mois, je serai aux concerts des groupes suivants : Graham Parker, Richard Hawley, Danko Jones, The Zombies, Bloc Party, Jacco Gardner, Dominique A, Peaches, Pretty Things, Tame Impala, Massive Attack, Fun Lovin' Criminals, Arno, Little Bob, Maceo Parker, Jon Spencer, Wire, Limiñanas, et je serai aussi présent à l'ensemble des Transmusicales à Rennes. D'autres groupes pourraient se rajouter, je vous laisse le soin de consulter le calendrier de ce journal. Si vraiment on n'arrivait pas à se croiser, je suis prêt à faire un effort et à aller voir des purges comme Madonna, Yes ou Elton John. Comme toujours, et pour utiliser une contrepèterie grivoise dont je vous sais friand, c'est vous qui avez le choix dans la date. Rock'n'roll !

ZOCKOR – 21000 Dijon

Terreur

Sacré Roger Gicquel, toujours d'actualité !

PM *(courriel)*

Poème

Sur les toits de Paris
Le brouillard et la bruine
Doucement, se dissipent
Sur la ville en ruines
Sur les toits de Paris
La fine lumière brille
Les silhouettes sortent de l'Ombre
Le Monde de la Nuit vacille
Sur les toits de Paris
La réalité est parallèle
L'Horreur, au grand jour se révèle
En ces jours maudits
Sur les toits de Paris
Les Innocents de cette nuit
Nous appellent à nous unir
Pour l'Humanité et contre la Folie

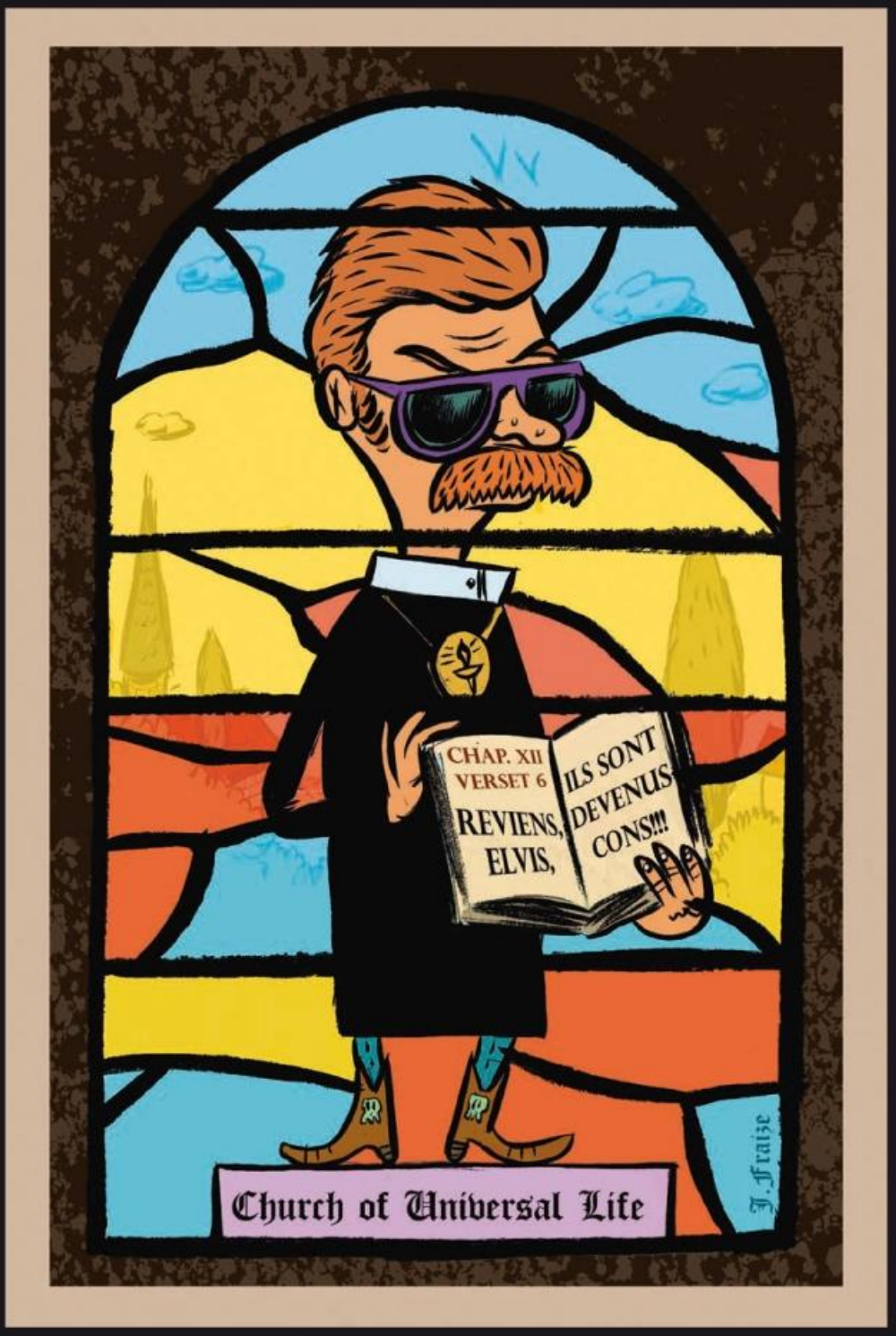
Pour ces victimes, coupables de vivre pour la musique. Que l'Art soit plus fort que tout, *keep on rockin'*.
With love.

GABRIELLE CARRON (ou Sister), 17 ans Rock&Roll Addict since 1998 *(courriel)*

Peace

Va falloir être forts les gars pour la prochaine une du journal.
Peace Love Fuck.

STEVE NUGUES *(courriel)*



Condoléances

Mathieu de Rorthais était un fan de rock, un passionné. Il allait très souvent aux concerts. J'avais déjà eu l'occasion d'assister à un show des Eagles Of Death Metal avec lui. Malheureusement, il est retourné les voir vendredi soir au Bataclan et il va beaucoup nous manquer. Alors si vous pouviez ajouter son prénom et son nom dans votre rubrique condoléances, j'imagine qu'il ne vous en tiendrait pas rigueur. *The show must go on.* Merci.

THOMAS *(courriel)*

Perversion

Qui a dit que le rock'n'roll n'était plus perversion ?
Je suis et je resterai pervers.

PHILIPPE *(courriel)*

Militant

Dites, Rock&Folk, et si la prochaine couv', c'était *Le Public* ? Parce que, mine de rien, être rock en 2015, après ces évènements, ce n'est pas aussi dire merde aux brutes qui ont tué au Bataclan et ailleurs, et continuer d'assister aux concerts ? Hein ? Ça ne devient pas un peu un acte militant ?

BERNARD MILANI *(courriel)*

Continuer

En cette période particulièrement sombre et triste, un seul mot d'ordre mes frères, sortez vite de vos tipis les rockers de tous poils ! Enfourchez vos montures et partez propager la nouvelle à travers la plaine dévastée ! Nous sommes toujours là, debout et vivants. *"Rock and Roll can never die"*. Et quand tu rentreras le soir chez toi, si tu es encore fatigué ou déprimé, alors tu n'auras qu'à suivre les bons conseils de ce vieux docteur Richards : *"Ecoute du blues car il est le remède de l'âme !"*

DIDIER – 13000 Marseille

Ecrivez à Rock&Folk, 12 rue Mozart 92587 Clichy cedex ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.fr.
Chaque publié reçoit un CD...

Télégrammes

PAR BUSTY & BASILE FARKAS

"Si Thom Yorke chiait dans une ampoule et soufflait dedans comme dans une bouteille de bière vide, cela vaudrait sûrement un 9/10 dans Mojo" NOEL GALLAGHER

THE BEATLES
L'exemplaire mono numéroté 0000001 du *Double Blanc* et appartenant à Ringo Starr va être mis aux enchères pour une cause caritative, parmi d'autres possessions du batteur.

CHRISTINE AND THE QUEENS
Avec de nombreux invités, la chanteuse a organisé le 23 novembre dernier une web radio éphémère, Good Morning Paris (de 14 h à 20 h), destinée à se rassembler autour de la musique au lendemain des attentats.

CIDISC
La 86e Convention Internationale des Disques de Collection aura lieu les 16 et 17 janvier à l'Espace Champerret (Paris). Entrée gratuite, de 10 h à 18 h 30.

CIRCA WAVES
Le jeune groupe britannique serait en passe de terminer son deuxième album.

THE CORAL
Après une pause de cinq ans, les Britanniques sortiront le 4 mars un nouvel album intitulé "Distance Inbetween".

EAGLES OF DEATH METAL
Le groupe qui jouait au Bataclan le 13 novembre a fait part de son intention d'être le premier artiste à se produire dans la salle de concert une fois qu'elle aura rouvert ses portes. Il multiplie actuellement les initiatives en faveur des victimes des attentats.

FOO FIGHTERS
Le groupe emmené par Dave Grohl, dont les derniers concerts en France ont été annulés pour cause d'état d'urgence, a rendu hommage aux victimes des attentats du 13 novembre en proposant l'EP "Saint Cecilia" en téléchargement gratuit sur son site.

GASPARD ROYANT
Le crooner, dont le deuxième album (enregistré avec Edwyn Collins) est prévu pour avril, sort comme l'année dernière un single de Noël : "Christmas Is Back In Town", disponible le 4 décembre.

LES INSUS
Les ex-Téléphone viennent d'annoncer une vingtaine de dates pour le printemps, dont deux passages au Zénith de Paris (8 et 9 juin). Ils se produiront également dans de nombreux festivals d'été (Francofolies, Vieilles Charrues, Musilac...).

JEFF TWEEDY
Le chanteur de Wilco travaille à la rédaction de ses mémoires.

THE LAST SHADOW PUPPETS
C'est confirmé, un deuxième album du duo formé par Miles Kane et Alex Turner est annoncé pour 2016.

LILLY WOOD & THE PRICK
Les Français sortent leur troisième album, intitulé "Shadows". Un nouveau single en est extrait, "I Love You".

LOLA LAFON
L'écrivain et musicienne propose "La Petite Communiste Qui Ne Souriait Jamais", spectacle adapté de son dernier livre (Théâtre de la Cité Internationale, 3 au 18 décembre).

NIGHT BEATS
Ce trio de Seattle revient aux affaires avec le brillant "Who Sold My Generation", manifeste psychédélique à paraître le 22 janvier.

PHOENIX
Le groupe français cède à l'appel de la chanson de Noël avec la classieuse "Alone On Christmas Day", titre naguère joué par les Beach Boys et sur lequel l'acteur Bill Murray prête ici sa voix. Le morceau est en téléchargement payant, les bénéfices engrangés seront au profit de l'Unicef.

PJ HARVEY
Bien que la date de sortie de son nouvel album ne soit pas encore annoncée, l'Anglaise a commencé à faire part de quelques dates de concert pour le printemps prochain. Rien de dévoilé en ce qui concerne la France.

PONY PONY RUN RUN
Les Nantais sortent un nouveau single intitulé "Alright".

ROY MUSIC
Le label indépendant (Jil Is Lucky, Mademoiselle K, Hangar...) fête cette année son 10e anniversaire en offrant – 25 % sur ses chansons et livres personnalisés à destination des enfants.

THOM YORKE
Aux côtés de Patti Smith et Flea, le chanteur de Radiohead était à l'affiche du concert Pathway To Paris, concert écologique militant au Trianon le 4 décembre où il a joué un nouveau morceau "Silent Spring" qui pourrait bien figurer sur le prochain Radiohead.

TOYBLOID
Le groupe emmené par Lou Sirkis sortira son premier album au début de l'année.

YOKO ONO
Le nouvel album de l'artiste, attendu pour février, s'intitulera "Yes I'm A Witch Too".

Condoléances
Allen Toussaint, Scott Weiland, Philthy Animal Taylor, PF Sloan (songwriter), **Andy White** (batteur de "Love Me Do" des Beatles), **Dan Fante** (écrivain), **André Glucksmann** (philosophe), **Stéphane Albertini, Nick Alexander, Jean-Jacques Amiot, Anne-Laure Arruebo, Thomas Ayad, Guillaume Barreau Decherf, Halima Ben Khalifa Saâdi, Hodda Ben Khalifa Saâdi, René Bichon, Chloé Boissinot, Emmanuel Bonnet, Maxime Bouffard, Quentin Boulenger, Macathéo Ludovic Boumbas, Elodie Breuil, Ciprian Calciu, Claire Camax, Nicolas Catinat, Baptiste Chevreau, Nicolas Classeau, Manuel Colaço Dias, Anne Cornet-Guyomard, Precilia Correia, Cécile Coudon Peccadeau de L'Isle, Marie-Aimée Dalloz, Nicolas Degenhardt, Elsa Delplace, Alban Denuit, Vincent Detoc, Asta Diakite, Romain Didier, Lucie Dietrich, Elif Dogan, Fabrice Dubois, Romain Dunet, Thomas Duperron, Justine Eléonore Dupont, Mathias Dymarski, Salah Emad El-Gebaly, Germain Férey, Romain Feuillade, Grégory Fosse, Christophe Foultier, Julien Galisson, Suzon Garrigues, Mayeul Gaubert, Véronique Geoffroy de Bourgies, Michelli Gil Jaimez, Cédric Ginestou, Mathieu Giroud, Cédric Gomet, Juan Alberto González Garrido, Nohemi Gonzalez, Stéphane Grégoire, Pierre-Yves Guyomard, Stéphane Hache, Thierry Hardouin, Olivier Hauducœur, Frédéric Henninot, Pierre-Antoine Henry, Raphaël Hilz, Mathieu Hoche, Djamila Houd, Mohamed Amine Ibnolmobarak, Pierre Innocenti, Nathalie Jardin, Marion Jouanneau, Milko Jozic, Jean-Jacques Kirchheim, Hyacinthe Koma, Nathalie Lauraine, Marie Lausch, Guillaume Le Dramp, Renaud Le Guen, Gilles Leclerc, Christophe Lellouche, Claire Maitrot-Tapprest, Antoine Mary, Cédric Mauduit, Charlotte Meaud, Emilie Meaud, Isabelle Merlin, Fanny Minot, Yannick Minvielle, Cécile Misse, Lamia Mondeguer, Marie-Charlotte Mosser, Justine Moulin, Quentin Mourier, Victor Muñoz, Christophe Mutez, Hélène Muyal-Leiris, Bertrand Navarret, Christopher Neuet-Shalter, Lola Ouzounian, David Pechirin, Aurélie de Peretti, Manu Perez, Sven Silva Perugini, Anna Pétard-Lieffrig, Marion Pétard-Lieffrig, Franck Pitiot, Lacramioara Pop, Caroline Prenat, François-Xavier Prévost, Sébastien Proisy, Armelle Pumir-Anticevic, Richard Rammant, Valentin Ribet, Matthieu de Rorthais, Estelle Rouat, Thibault Rousse-Lacordaire, Raphaël Ruiz, Madeleine Sadin, Kheireddine Sahbi, Lola Salines, Patricia San Martin Nuñez, Hugo Sarrade, Claire Scesa-Camax, Djalal-Eddin Sebaâ, Maud Serrault, Valeria Solesin, Fabian Stech, Ariane Theiller, Eric Thomé, Olivier Vernadal, Stella Verry, Luis Felipe Zschoche Valle**

Photo Mick Hutson/ Redferns/ Getty Images

SCOTT WEILAND
Le chanteur des Stone Temple Pilots et de Velvet Revolver a trouvé la mort à 48 ans, dans son sommeil alors qu'il était dans son bus de tournée, dans le Minnesota avec son groupe actuel, The Wildabouts. L'Américain, héraut du grunge, avait longtemps traîné une sévère addiction à l'héroïne, substance à laquelle il n'avait selon ses dires pas touché depuis treize ans. On y reviendra, très vite.

"Faites votre disque !"

BERTRAND BURGALAT

Le patron de Tricatel fête les vingt ans de son label.
L'occasion d'un Mes Disques à Moi spécial à lui.

RECUEILLI PAR BENOIT SABATIER - PHOTO WILLIAM BEAUCARDET

Pour célébrer ses deux décennies d'existence, grosse actualité Tricatel : l'album "RSVP", où le maître du Haut Château, Bertrand Burgalat, rassemble ses troupes (A.S Dragon, Chassol, April March, Jef Barbara, Donna Regina...) et convie des amis (Fuzati, Dólos & Elke...) pour un disque enregistré en cinq jours sur un concept très précis : *Composition Instantanée et Improvisation Collective*. Parallèlement

sort "Tricatel XX", compilation regroupant toutes les pointures du label, de Michel Houellebecq à Valérie Lemercier en passant par Etienne Charry, Les Shades, Ladytron, et le duo Bertrand Burgalat & Robert Wyatt. Et puis il y a la publication de deux livres, "Notes De Pochette", portraits de tous ceux qui ont fait le label, auquel il faut ajouter "Diabétiquement Vôtre", essai hétérodoxe sur le diabète signé Burgalat... Ce dernier nous reçoit dans ses bureaux pour un "Mes disques à moi" très spécial, puisqu'il s'agira de ne parler que des productions Tricatel, de labels indépendants, d'industrie musicale, mais aussi de batailles napoléoniennes et de caleçon cycliste.

Faire riche

ROCK&FOLK : En 1995, quand vous créez Tricatel, vous avez des modèles ?

Bertrand Burgalat : Des labels anglais : El Records, Mute, ZTT, la Compact Organization de Tot Taylor, avec des artistes comme Virna Lindt, Mari Wilson : leur logo, c'était un somptueux building, alors qu'à tout casser le label comptait trois mecs... En France, Ce sont plus des directeurs artistiques que j'admirais, comme Jean Fernandez chez Barclay, Jacques Wolfsohn...

R&F : Comment et pourquoi créez-vous Tricatel ?

Bertrand Burgalat : Je devais monter le label avec Mike Alway, l'homme derrière El Records, qui avait commencé en manageant les Soft Boys, puis était devenu directeur artistique de Cherry Red, où il avait signé des artistes comme Everything But The Girl. Il s'est très vite cramé dans l'industrie musicale. Personnage fantasque, il rencontrait des filles dans la rue, il leur disait : *"Je vous signe, vous allez vous appeler les Would-Be-Goods et vous allez enregistrer un morceau intitulé 'Cecil Beaton's Scrapbook'"*... Il était aussi à l'origine du label Blanco Y Negro, et la légende dit qu'il a eu une avance phénoménale, genre 1 million de livres sterling, avance qu'il a cramée en un week-end en signant les groupes les plus aberrants. Bref, au début des années 90, il ramait, il me dit : *"J'ai un plan, on va acheter une vieille carlingue d'avion et l'installer sur un terrain au sud de l'Espagne. Ce sera le siège de notre label."* Malheureusement, j'avais vachement de mal à interpréter de façon rationnelle ses idées. Je voulais rester ami avec lui, il était préférable que je monte Tricatel de mon côté.

R&F : 1995, c'est le début de l'explosion french touch : Tricatel a-t-il été collé dans le même wagon ?

Bertrand Burgalat : Non. Peut être parce que ça faisait double emploi avec Air. Ils sont arrivés un peu après, ils ont immédiatement occupé une place dans l'échiquier, et comme l'a dit Audrey Pulvar à Bernard Zekri : *"On ne peut pas être deux crabes dans le même trou."* Dans les années 90, je me suis senti isolé, et c'était pas mal, d'être à contre-courant. Ce qui était à la mode à l'époque, c'était des groupes comme Therapy?, le rock bourrin, ça ne me parlait pas. La techno, des choses m'intéressaient mais, ayant vu Kraftwerk en 1976 à l'Olympia, Klaus Schulze, une fois qu'on a écouté "New Age Of Earth" d'Ash Ra Tempel, on ne peut pas être autant ébloui... Beaucoup d'artistes techno, après la mode, cinq ans plus tard, ont revendu leur caleçon cycliste et acheté la panoplie rock...

R&F : Le premier album Tricatel ?

Bertrand Burgalat : Celui de Valérie Lemercier, à la base une commande : on avait enregistré les play-back pour Vanessa Demouy, qui s'est retirée du projet, alors Valérie les a chantés... Les gens de M6 ont été sympas, ils m'ont dit que je pouvais garder les musiques. L'album

sort donc chez Tricatel, avec licence chez Vogue. A l'époque, c'était un échec : on en a vendu 25 000 en France, 25 000 au Japon et 5000 aux Etats-Unis. Les gens à ce moment-là étaient en train de redécouvrir Burt Bacharach, l'easy-listening. Le disque de Valérie a été mis dans cette catégorie, alors que l'idée, c'était un album atemporel, pas rétro...

R&F : Les sorties suivantes ?
Bertrand Burgalat : J'ai essayé de trouver une autre licence, pour Etienne Charry et April March. C'est là que Tricatel est devenu un vrai label, avec un distributeur, il fallait presser les disques, avec quelqu'un qui s'occupait de l'administration. Là, ça a été une fuite en avant, tout le monde était payé, sauf l'Urssaf, je me suis retrouvé au tribunal... Plusieurs fois j'ai été pas loin de la catastrophe. Des gens qui s'appelaient Coup Franc, des anciens collaborateurs, ont pris des locaux dont j'avais gardé la caution, ils n'ont jamais payé le loyer, je me suis retrouvé saisi sur mon compte... Un jour, Héléna Noguerra faisait une interview pour VSD, elle m'appelle affolée : les huissiers étaient en train de tout embarquer. J'ai eu quelques partenaires un peu indélicats, c'était un peu rude, mais bon, on a réussi à faire face.

R&F : Tout de suite, Tricatel a une identité forte…
Bertrand Burgalat : Mon truc, c'était de faire riche, alors qu'on ne l'était pas. C'était en rupture avec l'esprit indé de l'époque, même les gros labels cherchaient à mettre en avant un côté fauché. Je voulais au contraire que Tricatel soit flamboyant.

Tête de turc

R&F : Ingrid Caven, vous la signez avant que Jean-Jacques Schuhl n'ait le Goncourt avec "Ingrid Caven"…

Bertrand Burgalat : Quand on a préparé le projet, Jean-Jacques ne m'a pas dit qu'il écrivait un nouveau livre, ni que celui-ci était consacré à Ingrid, je ne l'ai appris qu'au fur et à mesure. On n'a pas profité de l'effet Goncourt, à l'époque, dans les Fnac, c'était totalement étanche entre le rayon livres et le rayon disques. Cet album, c'était aussi par amitié et fidélité pour Yves Adrien, qui me parlait tout le temps de Jean-Jacques Schuhl.

R&F : Quelle était la fonction d'Yves Adrien au sein de Tricatel ?
Bertrand Burgalat : C'était mon conseiller spécial, il a été très important. Quand il a rencontré Houellebecq, il a tout de suite compris le personnage, il m'a dit : *"C'est un tueur, lui. Un caïd."* Il a aussi compris que j'avais des failles — j'étais dans une situation, au niveau santé et finances, très acrobatique. Yves avait des intuitions formidables, mais compliquées à traduire musicalement. A l'époque, il ne jurait que par le Wu-Tang Clan, donc tout ce que je faisais, il me donnait l'impression que c'était de la bourrée auvergnate. Il était assez décourageant, donc au bout d'un moment, au début des années 2000, je lui ai dit : *"On se retrouve en 2016, Yves."* Je l'appellerai le 1er janvier. Il est dans une idéalisation telle qu'il risque toujours d'être déçu par l'action. Moi, je suis confronté au réel.

R&F : L'album de Michel Houellebecq, "Présence Humaine", comment s'est passée sa conception ?
Bertrand Burgalat : Ça a été très long. On l'a débuté vers 1996. Mais jusqu'à la toute fin de l'enregistrement, les choses ont été assez merveilleuses. Je me rappelle, quand je composais le morceau "Célibataires", j'étais

très content. C'est un disque qui a beaucoup décontenancé les gens. Il y a eu très peu de chroniques de l'album, on s'est fait descendre par Sacha Reins dans Le Point, et les autres n'en parlaient quasiment pas. Je ne sais pas vraiment quel regard Michel avait sur cette musique. Ses poèmes sont formidables, c'est un très beau projet. Après, ça s'est gâté. Le succès, il faut être fort, Michel s'est retrouvé infantilisé par son entourage, et je suis devenu sa tête de turc. Ça a été violent, parce que je m'étais mis en quatre sur ce projet.

R&F : Quel album de cette période vous laisse un meilleur souvenir ?
Bertrand Burgalat : Celui de Count Indigo, "Homme Fatale". Grand échec commercial, mais un des trucs les plus réussis, complètement à contre-courant, rien à voir avec ce R&B caricatural, avec toujours les mêmes gimmicks : je voulais une soul futuriste, à la fois sophistiquée, mais pas rétro. C'était un de nos disques les plus chers à faire, il n'a eu aucune chronique, et c'était un échec industriel total. Mais je ne regrette pas, je suis très fier de cet album.

Enregistrer avec Robert Wyatt

R&F : A cette époque, vous faites aussi un travail de rééditions, avec des compilations consacrées à André Popp et David Whitaker…
Bertrand Burgalat : C'était un embryon de collection, "Musée Imaginaire", pour rendre hommage à de grands artistes, de leur vivant. Whitaker, je l'avais présenté à Saint Etienne, qui l'avait présenté à Daho. On a arrêté cette collection parce que c'était un boulot de titan de négocier les droits avec les maisons de disques. Je voulais pourtant aussi

rendre hommage à Mickey Baker, j'ai même essayé de faire un documentaire sur lui. C'est un musicien noir, pionnier du blues et du rock des débuts, qui est arrivé en France dans les bagages d'Ike Turner au début des années 60, il devient arrangeur pour plein de gens à Paris *(cf R&F 545 — NdlR)*. A la fin, il vivait dans un pavillon à côté de Toulouse, alors qu'il est dans la liste Rolling Stone des plus grands guitaristes de tous les temps, alors que Pete Townshend a appris la guitare grâce à lui... Mais quand j'ai trouvé une équipe intéressée par ce documentaire, il était en train de perdre la vue, il allait mourir, ce n'était pas digne de le faire à ce moment-là.

R&F : AS Dragon, à la base, c'est un peu le backing-band de Tricatel…
Bertrand Burgalat : Très vite, quand ils ont succédé à Eiffel en tournée avec Houellebecq, on voyait qu'il se passait quelque chose de formidable entre eux. Je leur ai dit : *"Ok, vous êtes le groupe officiel du label, faites ce que vous voulez, faites votre disque !"* Ils ont rencontré Natacha, et

les choses se sont enchaînées. Je connaissais de bons musiciens, on a eu de bons batteurs à Tricatel, comme Richie Thomas, qui avait bossé dans Moose et The Jesus And Mary Chain. Il y a aussi eu Crooke, rebaptisé Toby Dammit, batteur pour les Residents et Iggy And The Stooges, et quand Hervé Bouétard est arrivé, c'était la première fois en France que je voyais des musiciens qui jouaient très bien et qui avaient bon goût. Hervé, Stéphane Salvi, Michaël Garçon, Fred Jimenez, leur réunion, c'était un peu l'*Agence tout risque* !

R&F : Dix ans après la french touch, il y a un nouveau mouvement, appelé *baby rockers*. Vous, vous signez Les Shades…
Bertrand Burgalat : C'est Yves Adrien qui me les avait recommandés. Etienne Kerber faisait du baby-sitting chez une amie, il lui avait fait passer un CD. Ensuite, Philippe Manœuvre avait fait une soirée au Gibus, je faisais un peu le maître de cérémonie, les Shades avaient repris un morceau de Stevie Wonder, je les avais trouvés très intéressants.

Ils avaient seize ans à l'époque. J'ai pris un coup de vieux, une de leurs copines m'avait dit : *"Ça va monsieur, vous avez aimé ?"* J'ai été ébloui par leurs textes. Surtout "Le Temps Presse", peut-être le plus beau texte sorti sur Tricatel. Ils n'étaient pas dans une imitation du passé : ils revivaient des choses qui avaient déjà été vécues mais sans le savoir : c'était très gracieux. Ils se prenaient la même inertie, le même mépris qu'on avait vécu dix ans auparavant. Le type de Ferarock avait dit : *"Je ne veux pas écouter, ils sont jeunes et parisiens."* Le batteur des Naast, Nicolas Ballay, a ensuite joué dans un groupe Tricatel, La Classe. C'était une génération avec des gens extrêmement intéressants.

R&F : En 2007, Tricatel sort un disque avec Robert Wyatt ! "This Summer Night", que vous co-signez…
Bertrand Burgalat : Sur mon album précédent, "Portrait-Robot", sa femme Alfie avait écrit des paroles. C'est lui qui faisait les voix-témoin.

Pour "This Summer Night", il avait un peu changé les lignes, je lui ai proposé qu'on l'enregistre ensemble. Je me suis retrouvé à Londres, dans le studio de Phil Manzanera, où il enregistrait "Comicopera", et on a fait "This Summer Night"... Quand j'avais 15 ans, si j'avais su qu'un jour, je rencontrerais Robert Wyatt, je me serais dit : *OK, ma vie est remplie.* Alors carrément enregistrer avec lui...

R&F : Quelles sont les dernières choses que vous avez aimées ?
Bertrand Burgalat : Je viens d'écouter le "Blackstar" de Bowie, il y a une telle exigence artistique ! Pourtant, ce n'est pas très bien foutu, la batterie et le mix sont bizarres, mais c'est fantastique. Il y a aussi "Is Everything Right" de JP Manova, je me suis dit : *"Ce serait génial de le signer."* C'est du rap, il a son truc, j'ai plus envie d'aller vers des choses comme ça.

Conneries sur le diabète

R&F : On retrouve naturellement sur "Tricatel RSVP" le chouchou du label de ces dernières années : Chassol…
Bertrand Burgalat : Depuis longtemps je voulais sortir du créneau pop-rock. Deux choses font que ça se passe bien. D'abord, Chassol, sa musique, son charisme, sa prestance : si sa musique peut paraître alambiquée, sa présence donne une fluidité. Et puis ici, à Tricatel, Céline Lepage et Cyril Vessier se sont vachement impliqués pour que ça marche. Dès le début, Cyril a voulu mettre le paquet, en sortant deux CD et un DVD, pour un premier album, c'était mettre la barre très haut. Là, on est au quatrième disque qu'on sort de lui, et je vois arriver le conformisme inverse de ce qu'on a subi au début : maintenant, il y a des gens qui nous disent : *"C'est génial, Chassol."* Alors qu'on se rend compte qu'ils n'ont pas écouté...

R&F : "RSVP" est complété par un livre, " Notes De Pochette", et vous publiez également "Diabétiquement Vôtre"…
Bertrand Burgalat : Diabétique moi-même, ça fait 40 ans que j'entends beaucoup de conneries sur le diabète et je voulais apporter un éclairage différent, à la fois acide, vivant et constructif. C'est un essai, une enquête, il y a quelques révélations explosives, des témoignages. J'ai essayé d'éviter les pleurnicheries et l'indignation narcissique. Le livre est sorti fin octobre, l'émotion qu'il suscite chez les diabétiques et leurs proches me conforte dans l'idée qu'il fallait le faire. Les tentatives d'étouffement de certains aussi, comme l'Association Française des Diabétiques, qui a refusé de passer une pub pour le livre dans son magazine.

"OK, ma vie est remplie"

R&F : En vingt ans d'existence, regrettez-vous de ne pas avoir signé un artiste en particulier ?
Bertrand Burgalat : J'ai dû passer à côté de certains trucs, mais s'ils ont été signés ailleurs, tant mieux. La période actuelle est finalement formidable, parce que le fait que les ventes soient devenues si pauvres, on se concentre sur la musique qu'on aime. J'aurai bien signé Connan Mockasin et Tame Impala. Parce que dans les deux cas, c'est prétentieux de dire ça, ils ont des idées géniales, mais je pense qu'ils auraient pu être mieux produits. Connan Mockasin, il était venu jouer "I'm The Man, That Will Find You" au Ben & Bertie Show, sa version live était mieux que celle du disque. C'est une chanson sublime, comme "Apocalypse Dreams" de Tame Impala.

R&F : Tricatel a signé toutes sortes de musiques. Mais pas de garage. Toute la vague garage française de ces dix dernières années ne vous a pas intéressé ?
Bertrand Burgalat : D'autres labels s'en sont chargés... Et puis ce que j'aime dans le garage des origines, ce n'est pas le côté garage : je suis plus intéressé par le bubblegum de l'époque. Le rock, on peut vite sombrer dans le simulacre, il faut réussir à le formuler différemment. Quand je vois dans Rock&Folk ces mecs tatoués poser devant des bagnoles américaines, en prenant des airs de durs, ils me font presque de la peine, même si c'est plutôt touchant : ils me font penser à ces mecs qui font sur des parkings des reconstitutions de batailles napoléoniennes.

R&F : On vous posait cette question, parce que maintenant, Born Bad, avec Dorian Pimpernel, Forever Pavot ou Julien Gasc, signe des artistes qu'on pourrait croire *Tricatel style*, on se demandait donc si vous alliez signer du garage *Born Bad style*…
Bertrand Burgalat : Pourquoi pas ! Signer un power trio très électrique, aujourd'hui, oui, ça m'intéresserait. Je suis prêt pour le retour du retour du rock ! ★

Compilations *"Tricatel RSVP", "Tricatel XX Compilation" (Tricatel)*
Livres *"Notes de Pochette" (Tricatel),"Diabétiquement Vôtre" (Calmann-Lévy)*

ALLEN TOUSSAINT

1938-2015

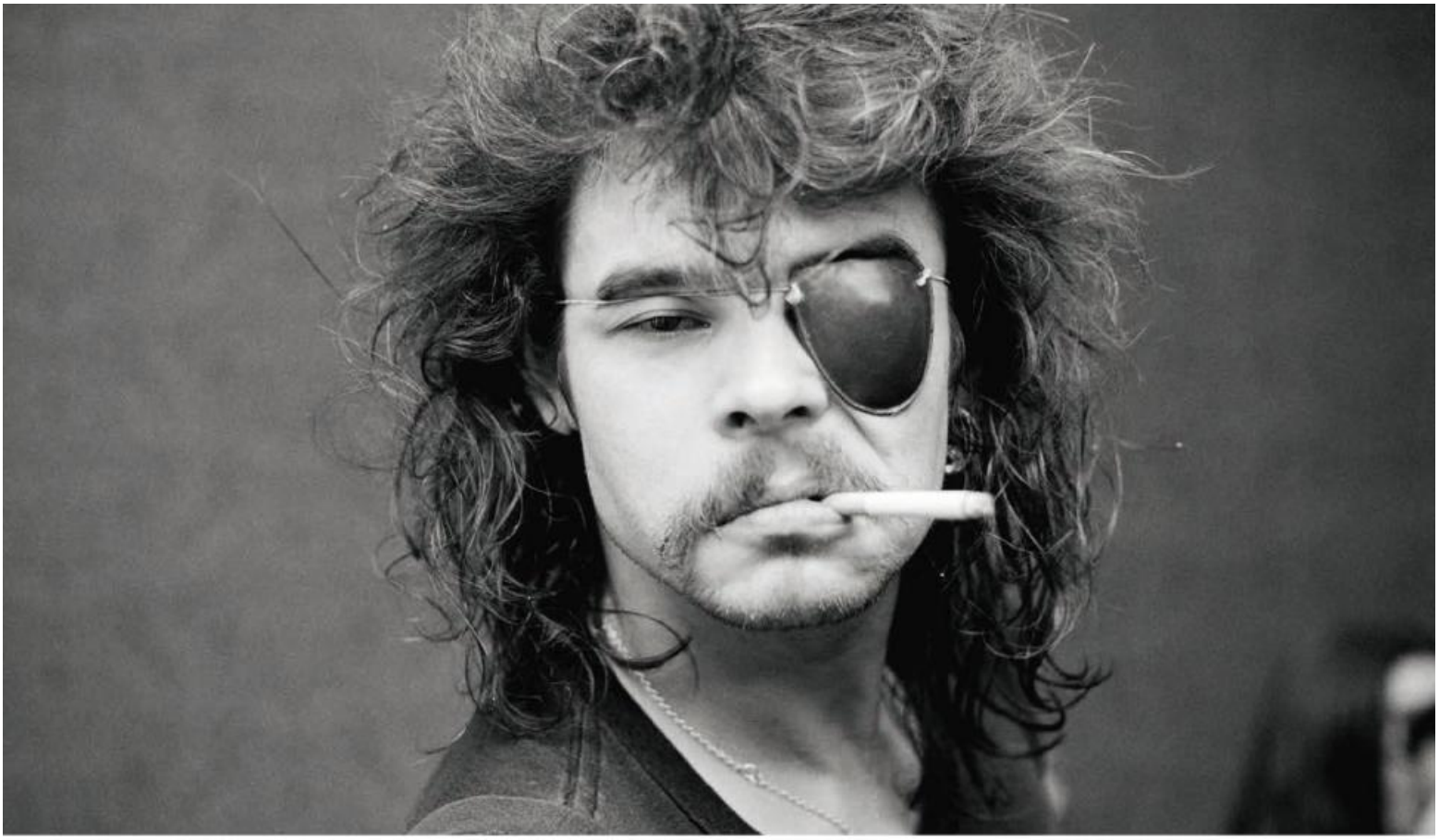
Le musicien de la Nouvelle-Orléans est mort le 10 novembre dernier, à 77 ans. Peu laisseront une œuvre aussi foisonnante. **PAR PIERRE PERRONE**

Le pianiste/ producteur/ arrangeur/ auteur/ compositeur/ interprète Allen Toussaint était une figure musicale majeure de la musique américaine du siècle dernier. C'est l'ouragan Katrina qui, en 2005, avait transformé ce touche-à-tout de génie en figure professorale itinérante de sa Nouvelle-Orléans natale, ambassadeur du gumbo et du bon temps rouler, avec son pote Dr John. Ils avaient d'ailleurs peaufiné ensemble "In The Right Place" et "Desitively Bonnaroo", albums seventies séminaux de Mac Rebennack, avec l'aide des Meters, éminents musiciens locaux. En 2006, lorsqu'on l'avait rencontré, Toussaint était comme d'habitude sur son trente et un durant et après un show-case londonien où il jouait "The River In Reverse", superbe album avec Elvis Costello, l'un des nombreux musiciens qu'il avait influencés au fil des décennies. A savoir The Band, Little Feat, Willy DeVille, Paul McCartney, Robert Palmer et Paul Simon, on en passe et des meilleurs.

Et des... meilleures comme "Mother-In-Law", la Belle-Mère casse-pieds de Ernie K-Doe, numéro un pop et rhythm and blues aux USA en 1961, Irma Thomas (la créatrice de "It's Raining", 45 tours composé et produit par Toussaint en 1962 sous le pseudonyme maternel Naomi Neville, et vite adapté par Otis Redding et les Rolling Stones), Nona Hendryx, Patti Labelle et Sarah Dash (le trio exubérant de Labelle et de "Lady Marmalade", *"Voulez-vous coucher avec moi ce soir ?"*, incomparable hit disco 1974 composé par Bob Crewe et Kenny Nolan, produit par Toussaint et recyclé au ciné dans "Moulin Rouge" !) et "Shoorah, Shoorah", chanson de Toussaint adaptée par Frankie Miller, Sam & Dave et Betty Wright en 1975.

Mister Toussaint était une pierre de touche inévitable dans le monde du doo-wop, du rhythm and blues, de la soul, de la country et, reprises obligent, du jazz, du rock, du disco et même de la cold wave. "Java", l'instrumental jazzy qui avait lancé le trompettiste jovial Al Hirt en 1963, était de sa plume et figurait sur "The Wild Sound Of New Orleans", le premier album de Toussaint, paru en 1958. Idem, l'irrésistible "Working In The Coal Mine", pondu et produit par Toussaint, a fait chemin, de son créateur Lee Dorsey, en 1966, à la version déjantée de Devo, en 1981. Pareil pour "Southern Nights", de la plume de Toussaint, numéro un aux USA pour la star country Glen Campbell en 1977. Sans parler de la fameuse diseuse de bonne aventure, la "Fortune Teller", face B d'un single (l'excellent "Lipstick Traces") interprété par Benny Spellman en 1962, et revisité par les Stones, Who et Hollies durant les années 60, et Robert Plant et Alison Krauss en 2007. *"J'étais ravi que les Stones aient enregistré l'une de mes chansons. Je savais que, dans leurs mains, elle roulerait tranquillement jusqu'au comptoir de la banque*, disait Toussaint sans le moindre ton mercenaire. *Tout ce qui m'entoure m'inspire. Notre histoire, notre cuisine, notre humour. Composer 'Mother-In-Law' ne m'a pris que vingt minutes. Je m'exprime à travers mes textes et mes mélodies."*

Intronisé au Rock And Roll Hall Of Fame en 1998, nommé six fois aux Grammy Awards, Allen Toussaint a reçu la Médaille Nationale des Arts des mains de Barack Obama en 2013. "Yes We Can", le slogan électoral du président recyclait bien évidemment "Yes We Can Can", tube black power des Pointer Sisters, composé par Toussaint en 1974.
Décédé à Madrid le 10 novembre, durant une tournée européenne qui devait le mener à Anvers et à Londres, il était Mister New Orleans. Pas de Big Easy sans lui... ★



PHILTHY ANIMAL TAYLOR

1954-2015

Le batteur historique et toxique de Motörhead s'en est allé à 61 ans. **PAR GEANT VERT**

A force d'être régulièrement annoncé comme mort et d'en rigoler à gorge déployée, il fallait bien que la Camarde se fâche un jour et décide de faucher d'un coup aussi sec que définitif les racines terrestres de Philthy Animal Taylor, le batteur le plus emblématique de Motörhead et, accessoirement, un des meilleurs exemples qui soient pour illustrer le mot *excès*.

Quand Lemmy rencontre Phil Taylor, il est déjà une star, même s'il s'est fait virer de Hawkwind et qu'il galère un peu en studio avec son nouveau groupe, un combo qui s'appelle Motörhead. Alors que le groupe est en studio, le batteur Lucas Fox est loin d'être à la hauteur des ambitions de son leader qui voit le temps s'écouler au fil des prises ratées. Si l'on remet le groupe dans son contexte de 1975, l'équation du paradis artificiel est simple : le temps, c'est de la dope. Et quand la dope, ce sont des amphétamines, eh bien le temps passe plus vite. Pour cette raison évidente, le mathématicien Lemmy Kilmister vire Lucas Fox pour le remplacer par Philthy Animal Taylor le jour où ce dernier lui apprend, du haut de ses vingt et un ans qu'il est aussi batteur.

Même si Taylor ne doute de rien en s'asseyant derrière les fûts, Rome ne s'est pas bâtie en un jour et le Motörhead que tout le monde connaît n'existe pas encore. Tout le travail reste à faire et Phil Taylor fera plus que sa part en faisant exister le batteur de Motörhead aussi bien sur scène que dans la vie de tous les jours. Au fil des années, le power trio peaufine une attitude rock tellement exemplaire que même la vague punk conduite par les Sex Pistols aura beau tout engloutir sur son passage, elle ne pourra rien contre Motörhead, sauf allégeance au groupe le plus destroy de la planète. Question look, Philthy Animal est le parfait mélange entre heavy, psyché et biker plus deux doigts de punk dans la prise de courant. Si l'homme fait peur au premier abord, son humour dévastateur et son sens de la comédie font de lui un des personnages les plus drôles du monde de la musique.

De 1979 à 1980, il enquille "Overkill", "Bomber" et "Ace Of Spades", trois des plus grands albums de heavy metal de tous les temps. Alors que beaucoup y auraient vu là une belle opportunité d'amasser de l'oseille tout en se faisant plaisir, Taylor continue d'en rajouter à mort au risque d'y laisser régulièrement sa peau pour le plus grand bonheur des fans. C'est le spectacle permanent tellement il a fait sien le passage *"je suis haut comme les prix à Noël"* de la chanson "Motörhead". A force de partir en vrille, il délaisse de plus en plus ce qu'il est supposé faire en premier. En 1984, complètement enfermé dans un personnage sans concession, il quitte Motörhead pour, finalement, ne rien faire de sérieux sur le plan musical pendant trois ans. Après toute cette perte de temps, Lemmy le rappelle pour l'album "Rock'n'Roll" alors que le groupe traverse une mauvaise passe. Malgré un retour qui fait surtout plaisirs aux fans, Taylor accumule les conneries au point de se mettre Lemmy définitivement à dos après la sortie de "March Or Die" en 1992 où ses performances ne sont pas sans rappeler celles de Lucas Fox en 1975. Après ça, pas grand-chose...

Personnage attachant, sa seule erreur aura été de donner trop d'importance à l'apparence alors qu'il ne pouvait être que l'homme d'un seul groupe. Loin de Motörhead, ses journées ont dû être bien longues et les regrets nombreux. Simplement, quand on repense à toutes les conneries qu'il a pu faire... Putain qu'il était drôle, ce mec. ★

Photo Denis O'Regan/ Getty Images

"Déchire les sons !"

YAK

Le jeune groupe anglais dont il est question ici porte son nom à merveille. Rencontre avec un trio au poil long, à l'hygiène douteuse et à l'énergie démentielle.

rock

Yak est trio (guitare, basse, batterie). Yak vient d'Angleterre. C'est à peu près tout ce que les Yak ont en commun avec la nouvelle scène anglaise, à part le fait qu'ils aiment la bière et les Fish & Chips mais c'est dans le génome anglais, c'est donc normal. Même le choix du nom change du brainstorming de 5 heures : "*On allait faire du cheval et Elliot* (le bassiste) *est sorti de l'étable avec un Yak ! Quoi ? Je n'avais jamais vu un cheval avant ! On s'est dit que ce serait un super nom.*" Ce qui rend ce groupe encore plus particulier c'est qu'il a du vécu, le buzz ne s'est pas directement fait autour des trois Londoniens.

Le croisé du rock

Ils naissent à l'âge où les rock stars meurent : 27 ans ! Cela dit, comme ça on est tranquille, on n'est pas obligé de se presser : *"De toute façon, on n'a pas peur de mourir* (éclats de rire) *!"* Et mine de rien, le fait de commencer plus tard confère aux Yak une maturité que leurs disons *concurrents* n'ont pas. C'est simple, ils font de la musique pour le plaisir mais aussi pour évacuer tout ce qu'être musicien non célèbre a 27 ans implique : un boulot de merde, pas d'argent et des parents qui demandent quand est-ce qu'on va trouver un vrai métier tous les dimanches devant le poulet ! Et ça, c'est leur force, les problèmes, pas le poulet ! Leur musique est un modèle de brutalité, une bagarre de son, 30 fans de Tottenham sur un supporter d'Arsenal.

Aucune concession, aucune volonté d'être pop ou dans l'air du temps, simplement trois mecs qui se libèrent et qui détruisent le monde avec leurs armes : une section rythmique inventive et presque stoner, un guitariste/ chanteur qui maltraite ses cordes pour donner un son dissonant et brûlant à chacune de ses notes et une voix qui est au charisme ce que San Diego est à la classe ! Parfois, on se dit qu'un groupe est destiné à être grand, et franchement, ce pourrait être le cas. Déjà parce que ses musiciens affichent tous un beau quarante centimètres de longueur (de cheveux) et aussi parce que leurs gueules rappellent des génies : un batteur sosie de Jack White, lui-même tapeur de formation, et un frontman qui oscille entre Mick Jagger jeune et Alex DeLarge (le fan de Beethoven et de viol d' "Orange Mécanique"), le regard le plus flippant du rock actuel.

C'est le mélange de tout cela qui est excitant : enfin un groupe vrai et libre ! *"On essaie d'être le moins bullshit possible. C'est important, ça ! Quand j'écoutais Nirvana, je m'étais dit :* Ce mec a intérêt à être triste et junkie. *Et là mon pote me dit :* 'Ouais, il était aussi alcoolique et il s'est suicidé.' *Du coup sa musique est crédible !"* La musique est à l'image des gars : généreux, drôles et imprévisibles, même quand on mange avec eux à La Fourmi et qu'ils expliquent ce que c'est le rock : *"Parfois Elliot se réveille en sueur, je prends une serviette, je l'éponge, je la sens et ça, c'est le rock and roll !"*

Evidemment, un trio aussi à part devait attirer la rock star la moins conventionnelle de ces quinze dernières années : Jack White : *"Une légende, il ne fait pas du blues de Blanc chiant comme Clapton ou Jeff Beck. Lui, il déchire les sons !"* Le croisé du rock a contacté les Yak pour produire leur troisième EP qui sort ce mois-ci chez Third Man. Trois morceaux à leur image : bruts, incendiaires et, mine de rien, subtils : un *must have*.

Uppercut confirmé

Bon, le studio c'est gentil mais c'est en live que Yak prend toute son ampleur. A domicile, dans une salle de bal d'un pub du nord de Londres, une moquette comme steak texan : épais et rouge sang. Le chaos total, c'est ce qui ressort de cette performance scénique qui a vu 160 dB détruire toute possibilité de ressortir intact du tympan et un orgue mourir sous les coups rageurs répétés de la guitare d'Oli. Ce Yak n'est pas domestiqué, il est sauvage, quiconque essaiera de lui prendre sa fourrure repartira avec le corps broyé. Pas une claque, une droite ! Pour redescendre, il faut bien cinq heures et quatre pintes, pas moins ! *"Ça peut paraître cucul mais on joue comme si chaque concert était le dernier. Je ne vais pas me retenir de péter ma gratte parce qu'on a concert le lendemain. Faut que les gens te détestent ou t'aiment !"* L'uppercut a été confirmé le 13 novembre à la Boule Noire, un ravage de son, un public subjugué, un frontman qui redéfinit la sexualité sauvage d'Iggy Pop ! Les dernières 40 minutes de bonheur avant un moment... Merci. Ce groupe sera grand.★

SACHA ROSENBERG

EP *"No"* *(Third Man/ La Baleine)*

Third Man, bruit blanc

Fondé à Detroit en 2001 par Jack *White Stripes* White, le label indépendant Third Man Records est dédié avant tout au vinyle. Un service de souscription permet aux membres *platine* de recevoir tous les trois mois des disques exclusifs, dont des 45 tours. Référence 271, l'album "Lazaretto" de Jack White contient, dans sa version *ultra*, plusieurs morceaux cachés, une intro alternative sur double sillon et un hologramme. Il s'est vendu à 40 000 exemplaires vinyle la première semaine, battant ainsi le record du "Vitalogy" de Pearl Jam en 1994 (34 000).

Photo DR

"Trop peur"

KELLEY STOLTZ

rock Dans le circuit depuis quelques printemps, l'Américain publie à nouveau un excellent album. Et s'en explique dans la tourmente parisienne.

Les sirènes filent vers le nord de Paris, leurs flashes bleus découpent les silhouettes au niveau du métro aérien. Faisant le chemin inverse en portant la pluie, le vent culbute une table. Le vacarme provoque un mouvement de panique chez les passants. La tension s'épaissit aux abords du Point Ephémère où les visages sont fermés et les conversations en messe basse. Nous sommes mardi 17 novembre 2015, et le camion de Kelley Stoltz est coincé aux portes de la ville, la psychose ayant poussé bon nombre à préférer la voiture privée aux transports en commun.

Machine pleine de fantômes

Quand il finit par poser le pied dans la salle, Stoltz écrit sa liste d'invités sur un bout de carton en arborant sa petite quarantaine, chemise à pois et pantalon de jogging Adidas. Le cheveu épais et la calvitie naissante, il blague avec son équipe. Auprès de ces Américains, les muscles se relâchent. "*Check check one two.*" Le binaire du rock'n'roll éloigne le ternaire des armes automatiques. Stoltz chante le générique de "La Croisière S'Amuse" et chacun s'embarque dans un fou rire. Depuis 1999, cet originaire de la région de Detroit sort des albums le plus souvent ignorés et pourtant superbes. Tout du moins, c'est ce que nous pensons des trois derniers : "To Dreamers" sortie en 2010 chez Sub Pop, "Double Exposure" en 2013 chez Third Man et donc "In Triangle Time", aujourd'hui chez Castle Face. Singer/ songwriter/ producer, Stoltz a pris une légère distance d'avec ses rêves californiens acidulés et synthétiques — San Francisco est sa patrie d'adoption — pour se replonger dans les seventies de son enfance. "*J'adore le Mellotron. Tous les albums des sixties que je vénère en contiennent. C'est une machine pleine de fantômes : ce sont de vraies personnes que l'on entend quand on en joue. Mais j'ai conscience que depuis 2001, ce genre d'arrangements est beaucoup utilisé. Je voulais m'en détacher. Avant, j'avais tendance à empiler les couches de sons, parce que je n'étais pas très confiant dans l'écriture de mes chansons. Depuis l'album précédent, j'ai compris que je pouvais épurer. Puis, j'ai recommencé à écouter ce avec quoi j'ai grandi : Joy Division, Echo And The Bunnymen, Depeche Mode... Donc il y avait ce défi pour moi : et si je n'utilisais pas de Mellotron ni de flûte sur ce disque ? Et si, au lieu de peindre en bleu et rouge, j'essayais le vert ?*"

Dans l'urgence

Kelley Stoltz n'avait pas confiance en ses chansons ? Il nous surprend. Cette sorte de cousin de Beck montre pourtant dans son nouvel album qu'il maîtrise bon nombre de genres : guitare accordée différemment à la Dave Edmunds dans "You're Not Ice", solo Groovies sur "Crossed Mind Blues", production Bowie sur "Wobbly", le tout servis avec sa pop bubblegum à part. Celui qui apparaît comme l'un des meilleurs producteurs de sa génération se défend d'y être pour quoi que ce soit : "*J'ai commencé avec un 4-pistes et je m'enregistrais tout seul parce que je voulais pas montrer mes chansons : j'avais trop peur. Grâce à ça, j'ai découvert que j'adorais jouer moi-même tous les instruments. Sincèrement, j'ai appris à produire de manière intuitive. Des amis me donnent des astuces, mais je ne recherche pas à reproduire de sons spécifiques. Quand j'ai commencé, je n'avais même pas de pieds de micro : je posais le micro sur une table basse ou je le coinçais entre les portes de ma penderie. Je dois aller vite parce que je n'écris rien. Donc dès que je tiens une mélodie, j'enregistre dans l'urgence.*"

Est-ce pour cela qu'il a attiré l'oreille de deux autres producteurs reconnus de sa génération : Jack White et John Dwyer ? "*Ce serait génial pour moi de continuer à sortir des disques chez les deux maisons : d'un côté j'aurais le roi de l'overground, et de l'autre celui de l'underground.*"

La salle n'est même pas remplie au tiers de sa capacité. Le groupe donne pourtant un concert brillant tant Allyson Baker (sorte de jeune Joan Jett) assure à la guitare, et Kevin Ink sort des lignes de basse inédites. Kelley Stoltz oscille : chanteur et guitariste pendant ses titres, il devient Woody Allen entre les morceaux. Le public, déjà mince, se retrouve plié en deux. La soirée avance et les monologues de Stoltz augmentent proportionnellement à la taille des verres de vodka. Histoire d'entériner un set parfait, ils reprennent "Duchess" des Stranglers. On garde précieusement le premier sourire des dernières 96 heures jusqu'à la sortie. Dehors, la pluie, le vent, les sirènes. ★

THOMAS E. FLORIN

Album *"In Triangle Time" (Castle Face/ Differ-Ant)*

Cargo culte

"La Croisière S'Amuse" ("Loveboat" en VO) est un feuilleton culte de 249 épisodes diffusés entre mai 1977 et février 1990. Le thème du générique, aux paroles écrites par Paul Williams (le producteur maléfique Swan dans "Phantom Of The Paradise"), est interprété par Jack Jones, et Dionne Warwick dans la dernière saison. Il a été repris par Charo en 1978 et Amanda Lear en 2001. Plusieurs centaines d'artistes ont fait des apparitions dans "Loveboat" dont Cab Calloway, Janet Jackson, Ricky Nelson, les Pointer Sisters, les Temptations, Village People et... Andy Warhol, grand fan de la série.

Photo Nikki Pratchios-DR

"Cuba !"

BILLY GIBBONS

Le Barberousse texan livre son premier album solo, intrigante tambouille agrémentée d'effets modernes et d'influences cubaines. Allô Billy, une explication ?

rock

Billy Gibbons a anticipé la levée de l'embargo américain sur Cuba de quelques mois. 45 ans après le premier album de ZZ Top et alors qu'on le pensait insécable de ses acolytes Frank Beard et Dusty Hill, le Révérend Willy G a changé d'équipage pour voguer vers la Havane via Miami et ses night-clubs. Baigné dans des eaux afro-cubaines futuristes, "Perfectamundo" est un album joyeusement loufoque par certains excès de gimmicks modernes (l'Auto-Tune sur la voix !), sur lequel KingBilly dégoupille quelques solos épicés au Tabasco. L'homme aux centaines de guitares s'explique au bout du fil depuis Los Angeles.

Au pied du sapin

ROCK&FOLK : D'où vient cette influence des musiques cubaines ?

Billy Gibbons : L'année dernière, un mec m'appelle un matin pour m'inviter à jouer au Havana Jazz Festival. Je n'avais pas la moindre idée de la raison pour laquelle mon nom figurait à l'affiche d'un festival de jazz... Le même jour, qui était aussi celui où l'on devait démarrer des séances, j'ai aperçu un nouveau restaurant sur le chemin du studio, à Houston. Il venait d'ouvrir depuis une semaine : *"On est un restaurant cubain, prenez notre carte, on s'appelle Sal y Pimiento."* Une fois au studio, l'ingénieur m'a demandé par quoi on attaquait : *"Ça va sembler bizarre, mais on m'a invité ce matin à jouer à Cuba et je viens de m'arrêter dans un restaurant cubain, Sal y Pimiento, alors je crois qu'on tient là notre première chanson"* (rires).

R&F : Vous aviez exploré un peu le genre au cours de votre adolescence…

Billy Gibbons : J'avais tout juste 13 ans et mon père *(Frederick Royal Gibbons, pianiste et chef d'orchestre — NdA)* en avait assez que je tape à longueur de journées sur tous les meubles de la maison : *"Si tu dois continuer à taper sur tout ce qui traîne, autant le faire bien."* Il m'a envoyé à New York prendre quelques leçons avec Tito Puente. C'était très fun car quand on évolue autour de quelqu'un qui adore ce qu'il fait, comme Tito, on n'a pas l'impression de bosser. C'était en début d'année, et à la fin de celle-ci, à Noël, j'ai trouvé une guitare électrique au pied du sapin... J'ai alors délaissé les percussions, mais c'est revenu tout de suite, comme de refaire du vélo...

En écoutant Jimmy Reed

R&F : Pourquoi avoir enrobé votre voix d'Auto-Tune sur la plupart des morceaux ?

Billy Gibbons : On a essayé différentes choses, ça semblait juste fun à faire. Maintenant, les gens hallucinent un peu, mais je leur explique que ce n'est pas ZZ Top. Les effets sont là, mais sans être envahissants. Le mérite en revient à Joe Hardy, l'ingénieur du son et coproducteur, qui m'a appelé un matin : *"Hey, écoute ce que j'ai fait à ta voix."* Et j'ai bien aimé.

Pas une ride

Mort en 1976 une semaine avant son 51e anniversaire, Mathis James *Jimmy* Reed est *le* bluesman qui a contribué à rendre populaire la musique noire aux trois accords. Son style électrique a été une influence majeure pour Elvis, Clapton, Grateful Dead, et les Stones qui ont repris à leurs débuts plusieurs titres de Reed, dont "The Sun Is Shining" qu'ils jouèrent à Altamont, et "Honest I Do" inclus en 1964 sur leur premier album. Alcoolique et épileptique mais visionnaire, Reed a été admis au Rock And Roll Hall Of Fame à titre posthume, en 1991.

R&F : Vous continuez de collectionner les guitares ?

Billy Gibbons : Absolument, et voici d'ailleurs une histoire intéressante : à la fin de la tournée 2014 de ZZ Top, je suis resté à Paris avec Mme Gibbons. On devait ensuite aller à Valence, en Espagne, rendre visite à mon ami Nacho Baños, l'auteur du livre "The Black Guard", sur les cinq premières années des Telecaster, une vraie Bible. Je voulais lui offrir quelque chose pour son anniversaire, qui est le même que le mien, le 16 décembre. Je me suis donc rendu dans cette incroyable rue de Douai, avec tous ces magasins de guitares... Je suis entré un peu au hasard dans la boutique Woodstore et le vendeur m'a reconnu : *"Oh, Billy Gibbons, entrez, entrez."* Il connaissait Nacho Baños et m'a orienté vers une pédale fuzz sixties, imitation Fender, du Japon. *"OK, parfait ! Et quid de cette guitare au mur ?"* C'était une Les Paul de 1961, qui a été fabriquée une seule année, avant d'être renommée SG. Je l'ai achetée et elle décoiffe ! C'est la guitare que j'ai le plus utilisée sur l'album.

R&F : Quels sont les guitaristes actuels qui vous excitent ?

Billy Gibbons : Jack White et Dan Auerbarch sont très bons, et ils ont chacun cet enracinement dans le blues : or ce n'est pas un secret, *Blues* est mon second nom. J'ai commencé cette journée, comme toutes les autres, en écoutant Jimmy Reed. Il a un truc à part, j'appelle ça *the good luck charm*. J'aime particulièrement une chanson pas trop connue, "Honey, Don't Let Me Go", qui est vraiment super. Tous les guitaristes électriques de ma génération ont appris un jour à jouer ses shuffles. ★

RECUEILLI PAR BERTRAND BOUARD

Album "Perfectamundo" (Concord/ Universal)

Photo Blaine Clausen-DR

Page de l'espace

DAVID BOWIE

pop L'acteur majeur du rock aborde ses 69 ans avec "Blackstar", disque frais et groovy, gravé avec des jazzmen new-yorkais nourris de rock et d'electro.

David Bowie n'a pas débuté dans la publicité par hasard : le lancement de "Blackstar" a été rondement mené. Il a commencé par un teaser audiovisuel pour "The Last Panthers", série de Johan Renck diffusée par Canal Plus. Quelques secondes de dubstep assorties de flûte alto et d'une voix plaintive ânonnant, façon plain-chant grégorien, ces mots glaçants : "*Le jour de l'exécution, seules les femmes s'agenouillent et rient*", faisant aussitôt penser aux égorgements en vidéo de Daech, aux lapidations publiques dans des stades en Iran et aux Françaises ayant rejoint les rangs du jihad. Un poème cinématographique de dix minutes, signé du même Johan Renck, rompant avec la fatalité des clips, plus hideux les uns que les autres, qui avaient accompagné les singles de "The Next Day", confirmait, peu après, la piste moyen-orientale et conjuguait, au futur antérieur, le thème du Major Tom, métaphore du progressisme occidental dont la mort se solde par l'éclipse de la Raison et l'effarant retour de l'obscurantisme religieux.

Fantasia guerrière

Pourquoi, alors qu'il n'est annoncé que le 8 janvier 2016, jour où le rocker aura 69 ans, "Blackstar" a-t-il été livré en pâture, dès novembre, aux magazines, quand le secret de "The Next Day" fut gardé jusqu'à sa mise en orbite le 8 janvier 2013 ? Sans doute pour motiver les précommandes de Noël ; sachant qu'une fois publié, un disque est aussitôt piraté. "The Next Day" n'était pas parfait. La dense forêt de titres inutiles comme "Love Is Lost" ou "The Stars Are Out Tonight" cachait des trésors comme "Dancing Out In Space", "I'd Rather Be High" ou "How Does The Grass Grow ?".

Avec sept chansons dont des nouvelles versions de "Sue (Or A Season In Crime)" et "'Tis A Pity She Was A Whore", déjà parues en bonus de compilation l'an dernier, avec son mix ample et brillant réalisé par Tom Elmhirst aux Studios Electric Lady, tranchant avec le son gris et numérique de "The Next Day" et, enfin, avec sa durée totale de 45 minutes, "Blackstar" évoquerait plutôt le concis et percutant "Let's Dance" où Bowie reprenait ses propres "China Girl" et "Cat People". De son blockbuster de 1983, "Blackstar", coproduit par Tony Visconti, a aussi le côté novateur, Bowie l'ayant enregistré avec de plutôt jeunes jazzmen new-yorkais (de 35 à 53 ans), à savoir le quartette du saxophoniste ténor Donny McCaslin, un transfuge du Maria Schneider Orchestra qui jouait sur "Sue", complété par le guitariste Ben Monder, un émule de Jim Hall et Bill Frisell à la sonorité chaude et ambrée. Dès la chanson-titre, en forme de suite, rappelant "Dodo" ou "Sweet Thing/ Candidate" sur "Diamond Dogs" (où, déjà, Bowie faisait référence aux Tricoteuses, ces Jacobines qui se précipitaient aux exécutions à la guillotine), le batteur Mark Guiliana imprime sa marque : une frappe sèche, tout de rythmes impairs, doublée par un dispositif électronique connecté à ses fûts. Dans cette composition qui se déploie sur une seconde majeure, intervalle de l'annonce prophétique, et qui multiplie les styles (progressive folk de King Crimson, pop des Beatles, comédie musicale, krautrock...), le guitariste Ben Monder, le claviériste Jason Lindner et le saxophoniste Donny McCaslin dont le jeu contenu fait penser à Joe Henderson, tissent des textures raffinées. Puis la machine s'emballe, avec "'Tis A Pity She Was A Whore" revu à la sauce funk-rock du "Black Tie White Noise" de 1993 : une *fantasia* guerrière portée par la basse motorique de Tim Lefebvre, adornée de chœurs séraphiques et de vents endiablés (dont ce qui semble une clarinette-basse jouée dans l'extrême aigu) façon Jajouka.

Lazarus

Coécrit par Bowie et Enda Walsh et dévoilé le 18 novembre dans un théâtre de 200 places de l'East Village, "Lazarus" imagine la suite de "L'Homme Qui Venait D'Ailleurs". Antinaturaliste et cru, ce musical brechtien est hélas aux antipodes du film romantique de Nicholas Roeg dont Bowie fut la sublime vedette. Truffé de "Changes", "Absolute Beginners", "Love Is Lost" et autres thèmes chantés par la troupe, là où l'on attendait les instrumentaux de "Low" et "Heroes", il laisse l'impression d'un karaoké conceptuel pour le moins déroutant.

Jazzmen pointillistes

Après la ballade doo-wop "Lazarus", qui donne son nom à la pièce de théâtre co-écrite par Bowie, assise sur un riff monodique attaqué au médiator façon Cure, puis une version jungle rock de "Sue", place à l'autre chef-d'œuvre du CD : "Girl Loves Me". Un blues electro, perfusé de claps hip-hop et gonflé à l'hélium, qui permet au maître de refaire son numéro de page de l'espace, vulnérable et visionnaire, en prise avec une Lady Vellocet échappée des années "Orange Mécanique". En s'entourant de jazzmen pointillistes, nourris de rock, de reggae, de hip-hop et d'electro mais, surtout, refusant formules bop, clichés cadentiels et progressions harmoniques au profit de structures *intervalliques*, Bowie a paradoxalement accouché d'un disque printanier, sensuel et dansant. ★

ERIC DAHAN

Album "Blackstar" (Columbia/ Sony Music)

Photo Jimmy King/ Sony Music-DR

"Agressif, oui..."

SAVAGES

Le quartette londonien fait honneur à son indomptable patronyme avec un deuxième album chaud comme la braise et une interview glaciale.

rock

"*Il faut l'appeler Jehnny* (son nom de scène — NdA) *et ne pas lui demander ce que ça fait d'être des femmes dans un groupe de rock*", prévient l'attaché de presse. Ouf, on avait presque eu peur que les quatre jeunes Sauvages ne soient plus les control freaks rencontrées à la sortie du premier album, "Silence Yourself", à la noirceur sans concession et au titre complètement SM : sans doute est-ce le titre du petit nouveau, "Adore Life", ou bien le communiqué de presse (écrit par leur soins) vantant entre autres les vertus du changement et concluant : "*L'amour est la solution*", comme le proclame le premier extrait de l'album...

Ça vole haut

Un album plus mélodique, parfois dansant et même pourvu d'une ballade : auraient-elles mis un peu d'eau dans leur vin ? On pose la question à Jehnny, donc, et à sa bassiste Ayse qui bâille tout ce qu'elle sait (eh oui, il est déjà 16 heures). "*Je vais essayer de trouver une autre réponse que d'habitude pour que tu ne t'ennuies pas trop*", lance la chanteuse en direction de sa musicienne ensommeillée. Faites donc... De sa réponse "*différente*", il ressort que le disque est plus personnel, mais un peu moins sombre ? On sent que le reconnaître serait comme perdre une bataille. "*Pour moi, c'est d'autant plus sombre qu'il y a des mélodies, à cause du contraste avec les paroles.*" On comprendra mieux sa réticence plus tard, quand elle déclarera : "*On fait trop croire aux gens qui commencent que si le message et la musique ne sont pas adoucis, ça ne marchera pas. Et on ne voulait pas arrondir les angles.*" Savages : quatre dures, du noir, de la violence, de l'intellect, et "*des titres anxieux*" quoi qu'il arrive. La pochette est claire. Poing fermé en signe de révolte, bagues a priori capables de faire de nombreux dégâts internes : elle promet plus ou moins un coup de poing dans la gueule, et c'est en effet l'impression que fait cet excellent disque. Reste que si à leurs débuts "*la musique était une armure pour nous protéger*", ici "*il s'agit souvent d'admettre des choses qu'on ne veut pas admettre*", ce qui n'a pas dû être facile car elles ont autant de mécanismes de défense que de paradoxes, d'où quelques confidences étonnantes. "*La photo du premier album ? On l'a prise parce qu'on était belles dessus, ce n'est pas pour avoir l'air hardcore* (rires). *Celle-ci, avec mon poing, je pense que c'est synonyme de pouvoir, mais c'est peut-être agressif, oui...*" Etc. Le mot d'intuition a beau revenir toutes les deux minutes dans leur discours, Jehnny ne fait que s'avouer influencée par des livres très cérébraux : "Against Nature", trouvé par hasard à San Francisco s'il vous plaît, ou un livre sur Joséphine Baker dont elle décortique vite fait deux ou trois concepts majeurs tournant autour de la sauvagerie et la féminité ou du *bon sauvage*. Ça vole haut, oui : l'histoire à raconter autour de l'album a été mûrement réfléchie, sans doute avant même d'avoir lieu. C'est le jeu... Six mois d'écriture à Londres, titres présentés à New York lors de petits concerts en club, occasionnant chez les fans des témoignages d'adoration sur lesquels elles s'étendent un peu trop volontiers, mais ça fait partie de l'histoire qu'elles veulent lire dans la presse.

Position de force

Bien sûr, ce sont les questions interdites qu'il faudrait leur poser, si elles dérangent, c'est que c'est intéressant : pourquoi le vrai prénom de Jehnny, Camille, est-il si tabou ? A défaut, on lui demande ce qu'il reste de français en elle, pour s'entendre répondre dans un rire : "*Oh, plein de choses*", mais rien de précis. Et puis le fameux et rebattu "*est-ce facile d'être un groupe de filles ?*", sujet qu'on aborde aussi de biais, forcément, et qu'elles n'ont pas l'air de trouver digne d'être discuté car sur scène, elles sont en position de force, de très loin leur position préférée. Cela dit, Jehnny abordera ces problèmes par ailleurs, revenant volontiers sur sa passion adolescente pour la musique, l'Angleterre, Johnny Hostile avec qui elle formera le duo John & Jehn avant de se lancer avec Savages, et sa détermination à faire ce qu'elle veut comme elle veut. Le but : "*Le maximum d'honnêteté, d'intégrité. C'est ce qu'on a réussi à faire avec les deux disques.*" Il semblerait quand même que tout ce qui ne colle pas parfaitement dans l'ensemble très cohérent que propose Savages soit impitoyablement laissé de côté en interview. Quoique... Elle a laissé échapper : "*Les choses qu'on cache sont souvent les plus importantes, je crois.*" ★

BUSTY

Album "*Adore Life*" *(Beggars)*

Figure d'Hostile

Contrairement à ce que laisse penser son pseudonyme, Johnny Hostile est français, né Nicolas Congé. Depuis 2006, il est la moitié du duo John & Jehn — deux albums au compteur, "John & Jehn" (2008) et "Time For The Devil" (2010). Fondateur du label Pop Noire, le duo a sorti comme première référence le morceau de Lescop "La Forêt". En tant que musicien, Johnny a travaillé avec Lescop (production), Izia (programmation et synthés), les Japonais acid punk de Bon Ningen (mix) et Etienne Daho avec qui il a coproduit la nouvelle version de "Paris Sens Interdit".

Photo DR

"Bam !"

DAVE GAHAN & SOULSAVERS

pop Le chanteur anglais passe du bon temps sans Depeche Mode et explique pourquoi en compagnie de son acolyte Rich Machin.

Et de deux albums pour Dave Gahan & Soulsavers qui, on l'a vérifié sur scène le mois dernier, vont très bien ensemble. La veille du concert à la Cigale (chroniqué dans R&F 580), le chanteur de Depeche Mode — ce projet parallèle en est bien un et ne signifie certainement pas son abandon du navire amiral barré par Martin Gore — et Rich Machin, le Soulsavers en chef, ont reçu Rock&Folk dans une suite capitonnée d'un palace parisien plutôt loin de tout. Pourtant, au-delà de l'alliage réussi de la voix de l'un au post-rock organique des autres, c'est une proximité flagrante, de cœur et d'esprit, qui est le nerf de leur paix.

Rien n'est figé

ROCK&FOLK : On blâme Internet, qui permet de pirater la musique, mais aussi d'échanger facilement des fichiers audio. On imagine que c'est ainsi que vous avez travaillé sur l'album…

Dave Gahan : Le fait est que c'est tout de même plus simple que d'envoyer des bandes par la poste, sur qui on ne peut plus compter aujourd'hui.

Rich Machin : On n'a pas eu besoin de réserver trois mois de studio comme autrefois, avant de savoir ce qui allait en sortir.

Dave Gahan : Ça tombe bien, aucun label ne nous aurait accordé un tel budget.

Rich Machin : Internet nous offre du temps et de la liberté... On bosse quand on veut.

R&F : A la fois, créer en sachant qu'on a une échéance, un planning à respecter, peut être stimulant…

Dave Gahan : Ça évite surtout d'être complaisant avec soi-même. Avec Depeche Mode, beaucoup de choses prennent des plombes alors que souvent, la première idée était la bonne. On enregistre généralement une sorte de démo, avec une boîte à rythmes, les accords plaqués, histoire de vérifier la tonalité et le tempo. A mes oreilles, ce premier jet, spontané, est souvent très bon. Puis on se met à arranger et la machine ralentit considérablement... Avec Rich, c'est différent. Notre rythme c'est : *bam !* On fait ça. Il me donne des idées musicales avec de bons arrangements, mais j'ai beaucoup d'espace pour m'exprimer, rien n'est figé. Soulsavers, ce sont dix personnes sur scène et le tempo bouge, ça évolue.

R&F : A l'ancienne…

Dave Gahan : Lorsqu'on regarde ces vieux documentaires avec des musiciens des années 60 et 70 en train d'enregistrer, on comprend que leur méthode est la bonne. Les Rolling Stones en studio, par exemple. Au départ, c'est bancal, puis la chanson commence à se mettre en place et soudain, pan ! C'est totalement magique. On constate d'ailleurs combien Keith Richards en est responsable.

Succès solo

Pour un Mick Jagger qui a essuyé des échecs cuisants avec *tous* ses albums sans Stones, d'autres ont su faire carrière en solo. Lou Reed a quitté le Velvet Underground pour devenir un rocker populaire. Idem pour Iggy Pop, transfuge des Stooges, Peter Gabriel (Genesis), Dick Rivers (Chats Sauvages), Janis Joplin (Big Brother & The Holding Company), Billy Idol (Generation X), Michael Jackson (Jackson 5), Eddy Mitchell (Chaussettes Noires), Ice Cube/ Dr Dre (NWA), Eric Burdon (Animals), Daniel Darc (Taxi Girl), sans oublier John Lennon, Paul McCartney, George Harrison et Ringo Starr (Beatles). Chez les femmes, citons Joan *I Love Rock'n'Roll* Jett (ex-Runaways), Björk sans Sugarcubes et Cher devenue star sans Sonny, son ex-mari.

R&F : Votre collaboration aurait pu se résumer à : *Soulsavers avec la voix de Depeche Mode*. Ce qui est troublant, c'est que vous explorez d'autres territoires sur le plan vocal…

Dave Gahan : Travailler avec Depeche Mode n'a rien à voir avec ce que je fais avec Rich. C'est une grosse production et le résultat doit correspondre à des attentes. J'ai essayé d'enfoncer certaines portes depuis quelques années, tout en étant bien conscient de travailler avec quelqu'un qui est un songwriter fantastique, qui enregistre des démos de ses chansons dans son coin, et s'attend à ce que le résultat final soit assez similaire. La vraie liberté que Martin me donne, c'est celle d'exprimer mes propres sentiments à travers ses compositions. Avec Soulsavers, même si je suis guidé par ce que compose Rich, tout vient de moi. C'est une putain de différence.

R&F : Dave, on pourrait penser que vous avez tout eu avec Depeche Mode. Qu'est-ce que Soulsavers a à vous offrir ?

Dave Gahan : Etre sur la même longueur d'onde est déjà un cadeau. Ce n'est pas qu'une affaire de style ou d'instrumentations, mais plutôt une belle connivence dans la façon de créer. Rich pilote le bateau mais les musiciens et moi-même savons ce que nous faisons dessus.

Rich Machin : Le véritable accomplissement, c'est d'avoir réussi à monter une formation encore meilleure que celle que j'imaginais au départ, en misant sur le talent de mes partenaires, et sans avoir à donner de directives.

R&F : Vous seriez donc de véritables *sauveurs d'âmes* ?

Dave Gahan : Trente-cinq ans que je chante et il m'est arrivé de ne plus savoir très bien pourquoi. Avec Soulsavers, j'ai l'impression que tout a un sens, et c'est si fort, sur le plan émotionnel, que j'ai du mal à l'exprimer avec des mots. ★

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

Album *"Angels & Ghosts" (Sony Music)*

Photo Steve Gullick/ Sony Music-DR

"On peut changer"

ETIENNE DAHO

Le chanteur chic et sa ribambelle de tubes passent par la case best of. Qu'en pense l'artiste qui dit refuser les épanchements nostalgiques ?

pop

C'est à La Palette, un café de Saint-Germain-des-Prés dans lequel Etienne a ses habitudes, que l'on retrouve celui qui passa un "Weekend A Rome" avant de voir défiler "Des Heures Indoues" sans sombrer dans "Le Grand Sommeil". Son nouveau best of, "L'Homme Qui Marche", rassemble ses plus grands succès (et un remake du titre "Paris Sens Interdit", sorti en 1989). Une bonne occasion pour un flash-back sur la carrière de cet artiste à "La Peau Dure".

Un casque

ROCK&FOLK : Vos hits eighties sonnent plutôt vintage que démodés. Vous les appréciez toujours ?
Etienne Daho : Je ne me réécoute pas, mais j'appréhende mieux ces années-là maintenant. Pour des tas de raison. Il y a eu des tubes tellement importants que ça faisait de l'ombre aux albums d'après. Tout le monde essaie de te résumer à l'effet que tu as fait quand tu es apparu. Il faut se méfier de ça. Quand tu as envie de bouger, on te ramène en arrière. J'ai eu de l'hostilité par rapport à ça, mais c'est fini.

R&F : Un artiste est-il condamné à éternellement se répéter ?
Etienne Daho : Je pense qu'on peut changer, moi en tout cas j'essaie. Je peux être le pire de mes critiques mais de temps en temps, il y a des choses récentes qui me semblent mieux que mes débuts. Comme "L'Homme Qui Marche". C'est bien qu'il y ait des prods très marquées comme celles de William Orbit *(producteur de l'album "Pop Satori" — NdA)*, ça capture un moment de la pop en France. Quand je les rejoue différemment, elles traversent le temps et elles gardent une émotion. J'ai vu des gens de 17, 20 ans danser dessus. C'est une chance. C'est dur de renouveler son public.

Arthur Baker sans interdit

"Paris Sens Interdit" n'est pas un inédit : on trouve sa première version en 1989 sur "Merge", le projet d'Arthur Baker & The Backbeat Disciples.

Ce disque rassemblait sur 12 chansons des vocalistes aussi divers que Jimmy Sommerville, Martin Fry d'ABC, Andy McCluskey d'OMD et Etienne (écrit avec deux *T* sur la pochette) pour un "Paris Sens Dintertet" (sic) électronique et nostalgique. *"Cet album est la BO de ma vie"*, écrivait alors Arthur. Pour le critique de Rock&Folk, c'était *"un capharnaüm somnolent"* et le titre d'Etienne de la *"pop chloroformée"*.

R&F : Votre style de chant très parlé vous a jadis valu des critiques acerbes…
Etienne Daho : Il y a des gens qui sont restés dans le côté fifties où avoir du talent, c'est chanter avec beaucoup de puissance. Beaucoup de voix ont prouvé le contraire, de Serge Gainsbourg à Françoise Hardy en passant par Leonard Cohen. La puissance dans la voix, ça a à voir avec ce que l'on a envie de partager. Dans ma musique, il y a une forme d'intimité. Et ma voix m'aide à communiquer cette intimité. C'est toujours un peu déplaisant de se faire défoncer la gueule. En même temps, les critiques, elles sont blessantes si elles viennent de gens pour qui on a de l'affection ou du respect artistique. Ça n'a jamais été le cas.

R&F : Vous aimez expliquer votre travail en interview, ce fameux *service après-vente* auquel les artistes ne peuvent échapper ?
Etienne Daho : L'interview, c'est une conversation. Et par définition, une conversation, on ne peut pas être dans le contrôle. Il y a des aspects de ma vie que je protège parce que je suis un homme pudique, j'ai été élevé comme ça. Je crois que tous les hommes de ma génération ont un peu de mal à communiquer leurs émotions. J'en fais des chansons. Mais j'ai du mal. Le pouvoir d'une phrase imprimée, parfois, ça me fait dresser les cheveux sur la tête. Je me dis : *j'aurais dû fermer ma gueule !* Par exemple, une fois, j'ai dit que les Daft Punk avaient été géniaux, et que si je débutais à nouveau, je porterais un casque. Le titre est devenu : *"Etienne Daho jaloux de Daft Punk !"* Ce qui me fait m'interroger, c'est que sur internet, ce qui ressort de mes interviews, ce ne sont que des anecdotes. 35 ans de musique résumés par des anecdotes.

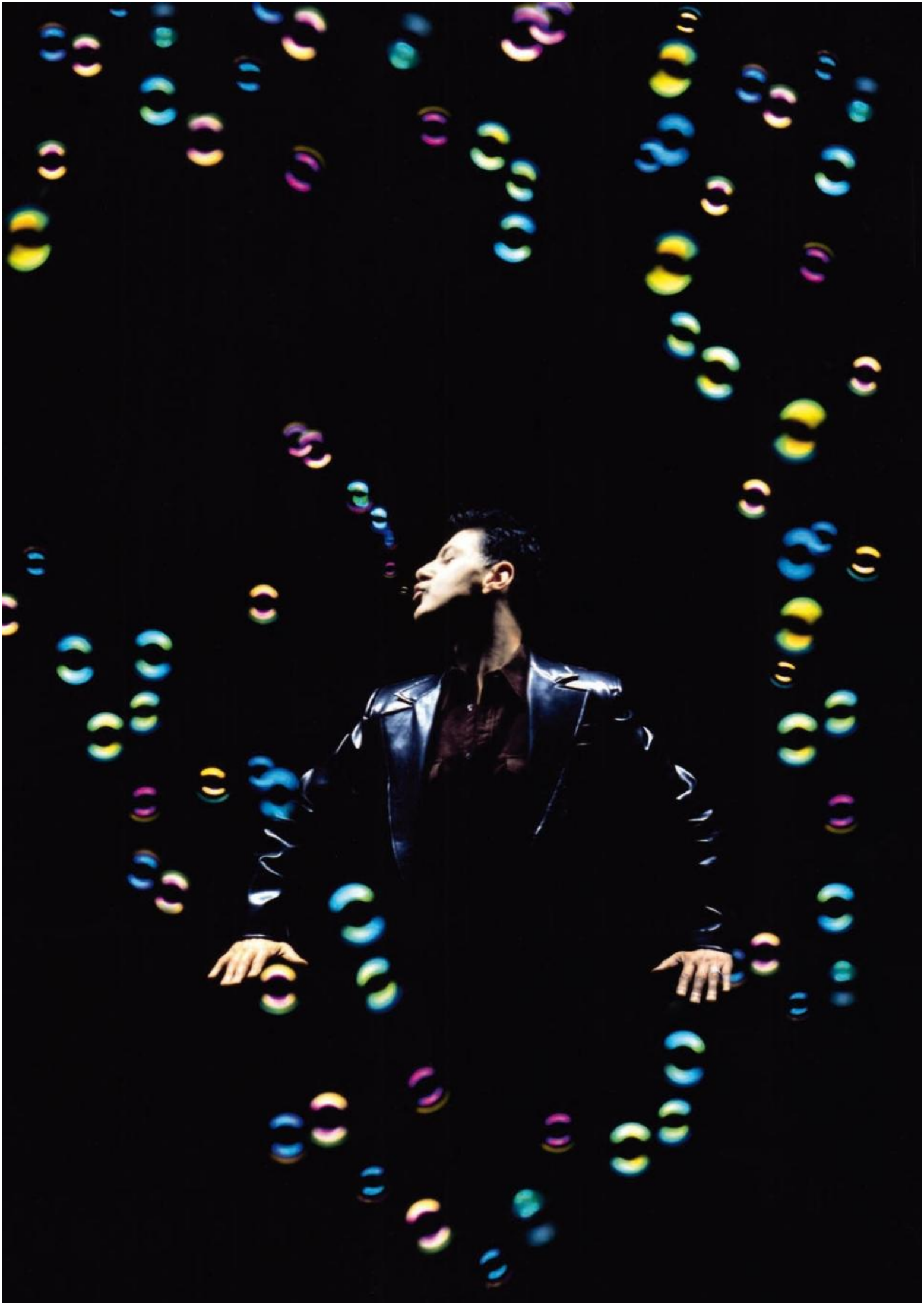
Deux micros

R&F : Vous pensez un jour raconter votre vie autrement qu'en chansons ?
Etienne Daho : Je suis trop jeune pour ça *(rires)*. 60 ans… Enfin j'espère que je vais les avoir. J'adore les biographies, j'adore lire comment ça s'est passé pour les autres, ce qui déclenche l'envie d'écrire. Il n'y a aucune création sans qu'un malheur ne s'en soit mêlé. Je pense qu'il y a des moments pour raconter ça. Pour moi c'est un peu tôt, pour des tas de raisons.

R&F : On se souvient d'un de vos concerts au Printemps de Bourges en 1989, vous aviez un double micro…
Etienne Daho : Oh la la, c'était le trip du sonorisateur Patrice Kramer, il a voulu utiliser un deuxième micro hors phase pour enlever tous les bruits extérieurs qui parasitaient la voix, vu que c'était très sonore sur scène. C'était une telle bonne idée que plein de gens qui m'ont vu ce jour-là ont dit : *"Il lui faut deux micros, on ne l'entend pas, il ne sait pas chanter !"* Il aurait dû tester ça sur Garou, plutôt *(rires)*. ★

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN
Album *"L'Homme Qui Marche" (Parlophone/ Warner)*

Photo Antoine Lagrand-DR



ZONE

"Plus de peps"

ZONE LIBRE

rock Accompagné de deux nouvelles voix, le duo instrumental enregistre son meilleur album, pétri d'afrobeat, de riffs de guitare et de rythmes inattendus.

Ne pas attendre de Serge Teyssot-Gay qu'il ouvre un bar ou qu'il reprenne avec sa nouvelle structure le répertoire de Noir Désir pour faire vibrer les foules nostalgiques. Bien avant la disparition du groupe phare de la scène française, son guitariste émérite avait déjà entrepris de multiples expérimentations ; depuis, il poursuit de plus belle dans cette voie exigeante et créative. Avec son complice Cyril Bilbeaud (ancien batteur de Sloy et de Théo Hakola), il a de nouveau ouvert le duo Zone Libre à des intervenants extérieurs après avoir travaillé sur les deux albums précédents avec des rappeurs issus de La Rumeur. Producteur et réalisateur de ce projet ("*Je suis obligé de mettre les doigts dans le cambouis, mais c'est passionnant*"), il nous en révèle la genèse.

Accidents bienvenus

Tout est né de la commande du festival de Beauregard pour un concert événementiel. Comme à leur habitude, Sergio et Cyril cherchent alors des voix capables de se coller sur leur musique de transe qui résulte d'un travail sur les boucles et sur d'autres rythmes "*aussi variés que les déplacements des gens dans la rue*". Marc Nammour officie habituellement sous le nom de La Canaille : "*J'avais travaillé avec lui à l'occasion d'un hommage à Aimé Césaire. Il vient de la tradition chanson française et écrit des textes réalistes, sans impro et avec une diction très posée.*" Mike Ladd, Afro-américain installé à Paris, semble à l'opposé de cette démarche : "*Je l'ai rencontré en 2007 sur plusieurs projets. Ce pote de Mos Def a enregistré plein d'albums, il vient de l'oralité et pratique depuis longtemps l'improvisation à travers des joutes de slam et des battles. Il est d'une agilité folle et fonctionne comme un musicien animé d'un sentiment d'urgence.*"

Après des mois de recherches et de travail, le duo musical n'avait prévu que trois répétitions avant le concert afin de préserver fraîcheur et spontanéité. "*Je tiens à présenter une création en temps réel, avec les accidents qui peuvent en découler. J'avais confiance en leur capacité à se fondre dans notre musique. J'ai misé sur leur entente et le résultat a été au-delà de mes espérances. Pour les thèmes, Mike s'est adapté à Marc dans un premier temps, puis il l'a entraîné sur d'autres voies que le binaire auxquelles ce dernier n'était pas habitué.*" Dans la foulée du concert, des maquettes sont conçues pour permettre de retravailler musiques et textes, avant de déboucher rapidement sur l'enregistrement en deux temps, d'abord la musique live puis les voix. La tournée prévue jusqu'à mi-avril réservera sans doute des surprises : "*Ce sera comme sur disque, mais avec des variantes. Avec Mike, je m'attends à tout ! Et on est dans une musique qui n'est pas figée : les accidents éventuels sont bienvenus et peuvent constituer de véritables promesses.*"

Groove permanent

L'été prochain, le projet devrait évoluer à l'occasion d'une série de concerts pour le festival d'Avignon avec un sextette de cuivres : "*J'ai conçu les guitares comme des riffs de cuivres et je suis curieux d'entendre le résultat.*" L'hiver prochain, d'autres concerts sont déjà prévus avec Akosh, célèbre sax de jazz, et Médéric, un improvisateur. Et un autre album instrumental est déjà programmé pour rendre compte de cette évolution : "*J'apprécie les projets évolutifs qui permettent d'éviter la lassitude. Sinon, je me fais chier.*" Sergio est de la classe des musiciens qui créent en permanence et se méfient de la répétition : plutôt Dylan que Stones, plutôt Bashung que Hallyday. Cette recherche constante l'a amené à privilégier les rythmes impairs : "*L'impair est jubilatoire, il constitue le meilleur des grooves, il a plus de vie, plus de peps. A l'origine, je ne connaissais pas ce genre de rythme, j'étais à fond dans le binaire. Je l'ai découvert en commençant à écouter d'autres musiques au milieu des années 90 et je l'ai expérimenté pour la première fois avec Noir Désir pour le long morceau que nous avions enregistré en compagnie de Brigitte Fontaine* ("Europe" sur l'album "Des Visages Des Figures"). *Il fait référence à l'énergie de la ville qui fonctionne en boucle, comme un groove permanent. Il prend en compte ce qui a modifié ma musique : l'afrobeat, le jazz, et tout ce qui a ses racines très loin de chez moi.*" ★

H.M.

Album "*PolyUrbaine*"
(Intervalle Triton/ L'Autre Distribution)

Yes You Canaille

Consacré Révélation hip-hop en 2007 au Printemps de Bourges, le collectif La Canaille est la création de Marc Nammour, son chanteur, né au Liban et arrivé en France à l'âge de 8 ans. Le groupe doit son nom à un texte écrit en 1870 pendant la Commune de Paris (*"C'est la canaille, eh bien j'en suis"*). Après un premier album sorti en 2009, "Une Goutte De Miel Dans Un Litre De Plomb", le groupe choisit de s'autoproduire, prouvant avec "Par Temps De Rage" et "La Nausée" qu'il s'inscrit dans la lignée d'un rap militant, engagé à gauche, *"entre Trust et NTM"*.

Photo DR

"Fête"

JEFF LYNNE

Dans une salle londonienne huppée le plus beatlesien des musiciens progressifs rejouait récemment quelques morceaux d'Electric Light Orchestra.

pop

Les lustres du Porchester Hall qui font briller les moulures du plafond et le bronze des huisseries en ont éclairé de toutes les couleurs, mais rarement un concert de rock. Sauf que Bayswater, en quelques années, est devenu un des quartiers les plus bobos et branchés de Londres et Sony UK a estimé que la salle, rococo comme tout, était l'endroit idéal pour lancer, en Angleterre, le nouvel album de cet enfant du pays qui, quelque part et ce n'est pas péjoratif, l'est également. Rococo.

Le grand frisson

Parler à Jeff Lynne, Rock&Folk l'a fait, régulièrement, et notamment de ses productions, à New York, il y a quelques années. En 2012, nous avons aussi accepté son invitation, au cosy Draycott Hotel de Londres, à discuter sans compteur de "Long Wave", un album solo de reprises épatant, et "Mr Blue Sky : The Very Best Of Electric Light Orchestra". Mais le voir sur scène en tant que leader de ELO, ce n'est pas, hum, la même chanson. En 2002, on a bien sûr vu Jeff et ses amis rendre hommage à George Harrison au Royal Albert Hall mais, avec le temps, la probabilité d'assister à un vrai concert d'Electric Light Orchestra s'amenuisait. Une décennie plus tard, au Draycott, Jeff Lynne n'a rien promis mais, en apprenant qu'il était en mesure de se produire sous le nom Jeff Lynne's ELO — Bev Bevan, le batteur d'origine, a également dirigé une formation dérivée, ELO Part II, assez active dans les années 90 — on avait croisé les doigts. Puis on les a recroisés en 2014, pour que le concert de Jeff Lynne's ELO à Hyde Park (récemment paru en Blu-ray) ne soit pas son dernier.

Richard Tandy, basse des as

Le 16 avril 1972 au Greyhound Pub de Croydon (Surrey), ELO, lancé comme un projet parallèle de The Move, donne son premier concert. Richard Tandy y tient la basse. Quand ELO joue au festival de Reading en août 1972, il passe aux claviers et remplace Bill Hunt, sur le départ pour rejoindre Roy Wood et fonder Wizzard. Tandy est présent sur tous les disques de ELO sauf le premier album homonyme et "Alone In The Universe" en 2015, où Lynne joue tous les instruments. Richard a fondé le Tandy Morgan Band qui a sorti en 1985 le concept album de science-fiction "Earthrise".

Ce 9 novembre à l'heure prévue, c'est pratiquement la même formation qu'à Hyde Park qui foule les planches du Porchester Hall. Une douzaine de musiciens régentée par Mike Stevens, multi-instrumentiste qui s'est fait une réputation en tant que directeur musical de Take That — en France, on brandit des croix pour moins que lui — lance la série de tubes par "All Over The World". Et, pour les amateurs de pop au cordeau, d'harmonies vocales à la raie bien au milieu, et de cordes sans façon, c'est le grand frisson. Le public du show-case, très peu nombreux (à peine quatre cents personnes) n'en croit pas ses oreilles.

Mélomanes au sang chaud

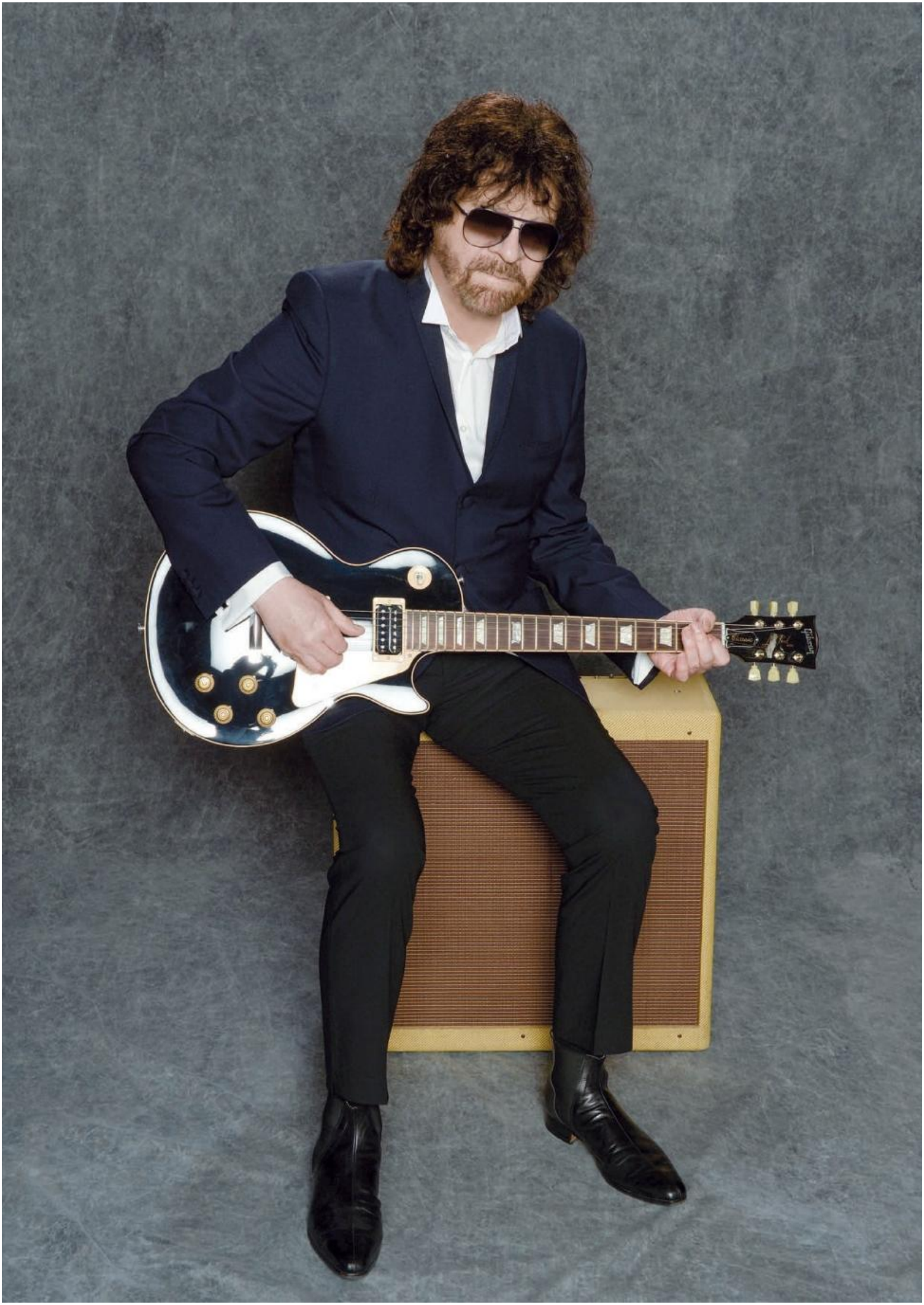
Jeff Lynne n'est certainement pas un grand vocaliste et encore moins un showman, mais ses mélodies, la facture de ses arrangements et sa maîtrise de la chose rock sont telles qu'il donne mille fois le change. Entre les hits ("Evil Woman", "Strange Magic", "Don't Bring Me Down", "Mr Blue Sky"), dont les interventions du guitariste Milton McDonald ajoutent à la valeur, il bredouille quelques mots timides, comme pour s'excuser d'être là. Devant lui, c'est folie : Neil Hannon, le *divin comédien*, chante tous les refrains main droite levée et empile les verres de bière vides dans la gauche. Jonathan Clyde, d'Apple, rit de bon cœur lorsqu'on lui fait remarquer que dans une même chanson, Jeff est capable d'évoquer, par le ton de sa voix, au moins deux des trois Beatles. Mojo, Uncut, Record Collector sont dans la place et aussi de lourdes grappes de fans qui roulent, sautent, dansent, s'éclaboussent (de bière) sur les tubes et écoutent d'une oreille un peu moins distraite, les extraits du nouvel album ("When I Was A Boy", "When The Night Comes", "Ain't It A Drag"...). C'est la fête à Londres. L'âge moyen est mûr, mais comme Slade, Mott The Hoople, Oasis, Blur et tant d'autres, ELO rassemble très large et surtout les mélomanes au sang chaud. Indéniablement, Jeff Lynne est heureux sur les planches et on voit mal ce qui pourrait compromettre la tournée anglaise prévue en avril 2016 et notamment les quatre (!) concerts, londoniens et complets, à l'O2 Arena.

Au balcon du Porchester après l'événement, Jeff Lynne fait la tournée des proches pour savoir ce qu'ils ont pensé. Il s'excuse de ne pas avoir mieux chanté à cause d'un coup de froid. Il fait moins chaud à Londres qu'à Los Angeles. Prévue le lendemain, l'interview n'aura finalement pas lieu pour cause de gorge déficiente et de planning promo chargé. Convaincu que le temps est de notre côté, on prend rendez-vous pour un Discorama dans les semaines à venir. Pas grave s'il n'a lieu que dans des mois ou des années. On a vu Jeff Lynne's Electric Light Orchestra en concert. Enfin. ★

JEROME SOLIGNY

Album : ***Jeff Lynne's ELO "Alone In The Universe"*** ***(Columbia/ Sony Music)***

Photo DR



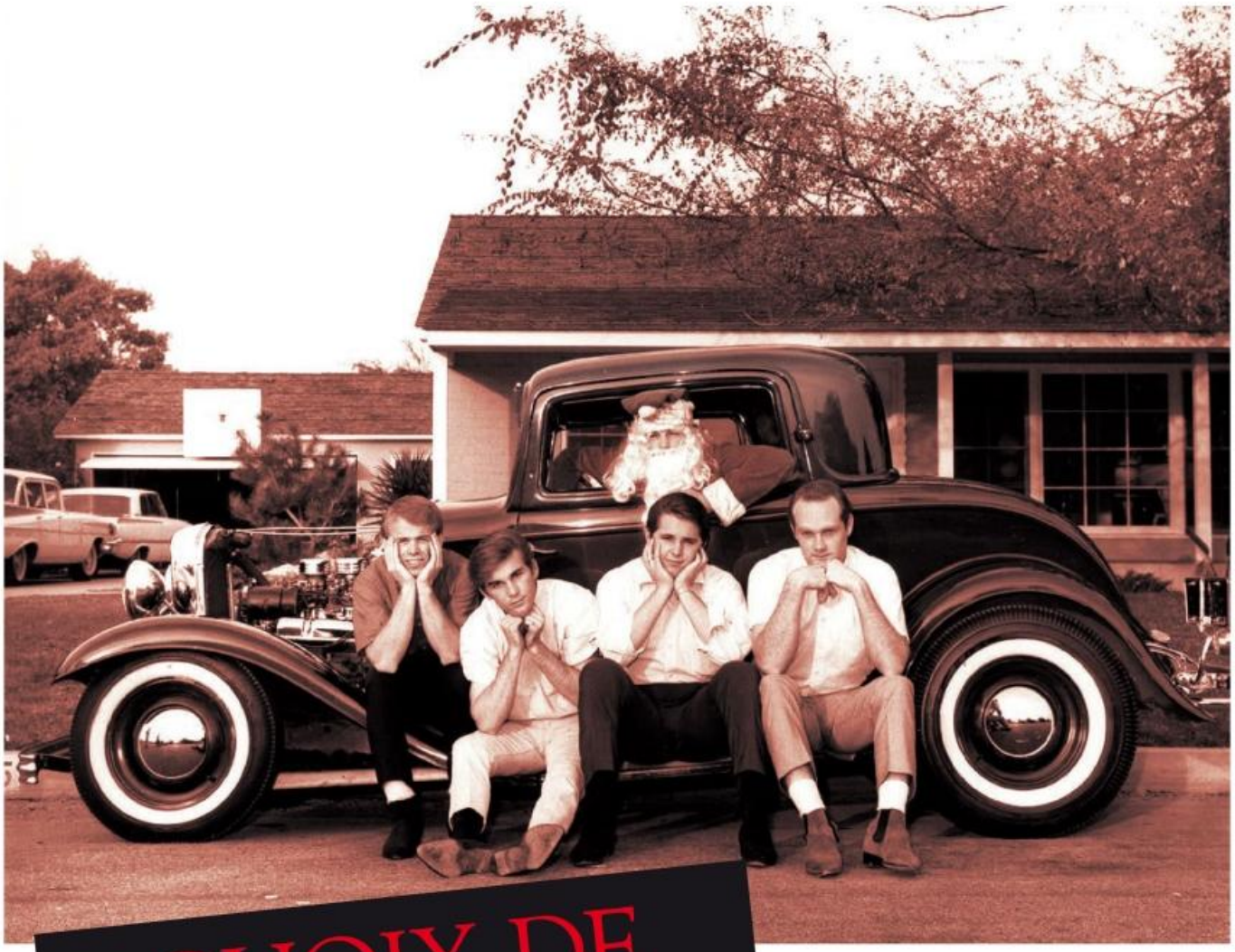


Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

CHOIX DE REDACTION

Ce que nous avons retenu de 2015

YASMINE AOUDI
Album : Rover "Let It Glow"
Chanson : "Prsí Prsí" (Brian Jonestown Massacre)
Concert : U2 (11 novembre, Accor Hôtel Arena, Bercy)
Film : "Amy" de Asif Kapadia
Livre : "Temps Glaciaires" de Fred Vargas

CHRISTOPHE BASTERRA
Album : Pain-Noir "Pain-Noir"
Chanson : "There Are Too Many Of Us" (Blur)
Concert : Baxter Dury (7 mars, Coopérative de Mai)
Film : "Pulp : A Film About Life, Death & Supermarkets" de Florian Habicht
Livre : "Pequeño Circo — Historia Oral Del Indie En España" de Nando Cruz

BERTRAND BOUARD
Album : Israel Nash "Silver Season"
Chanson : "Fought The Blues And Won" (Deslondes)
Concert : Crosby, Stills & Nash (28 septembre, Olympia)
Film : "Much Loved" de Nabil Ayouch
Livre : "Quinquennat" de Marc Dugain

OLIVIER CACHIN
Album : PNL "Le Monde Chico"
Chanson : "Classic Man (Remix)" (Jidenna featuring Kendrick Lamar)
Concert : FFF Franz Ferdinand/ Sparks (5 juillet, Transbordeur, Lyon)
Film : "NWA : Straight Outta Compton" de F Gary Gray
Livre : "Soumission" de Michel Houellebecq

CHRISTIAN CASONI
Album : coffret "The Rise And Fall Of Paramount Records"
Chanson : "It's Such A Beautiful Day" (Bo Weavil)
Concert : Little Bob Blues Bastards (9 octobre, New Morning)
Film : "Les Nouveaux Sauvages" de Damián Szifron
Livre : "Bourrasques" de Nicolette Cook

BUSTY
Album : Libertines "Anthems For Doomed Youth"
Chanson : "Flags Of The Old Regime" (Peter Doherty)
Concert : L7 (17 juin, Bataclan)
Film : "Amy" de Asif Kapadia
Livre : "A Nos Amis" de Comité Invisible

ISABELLE CHELLEY
Album : Courtney Barnett "Sometimes I Sit And Think, And Sometimes I Just Sit"
Chanson : "No Cities To Love" (Sleater Kinney)
Concert : The Gories/ Thee Oh Sees (22 mai, Grande Halle de la Villette)
Vidéo: "Blackstar" de David Bowie
Livre : "Girl In A Band" de Kim Gordon

ERIC DECAUX
Album : Feu! Chatterton "Ici Le Jour (A Tout Enseveli)"
Chanson : "Don't Wanna Fight" (Alabama Shakes)
Concert : The Who (30 juin, Zénith Paris)
Film : "Amy" de Asif Kapadia
Livre : "Avenue Des Géants" de Marc Dugain

ERIC DELSART
Album : Timmy's Organism "Heartless Heathen"
Chanson : "Let It Happen" (Tame Impala)
Concert : The Warlocks (15 mai, Cosmic Trip, Bourges)
Film : "Mad Max — Fury Road" de George Miller
Livre : "I Formed A Band" de Eddie Argos

JC DESGROUX
Album : Clutch "Psychic Warfare"
Chanson : "Chiens De La Casse" (Mass Hysteria)
Concert : Foo Fighters (22 janvier, Rio De Janeiro)
Film : "Kingsman" de Matthew Vaughn
Livre : "Hellfest" de Lelo Jimmy Batista

PATRICK EUDELINE
Album : Alexandre Tharaud "Bach : Goldberg Variations"
Chanson : "Blackstar" (David Bowie)
Concert : Manu Lanvin And The Devil Blues
Film : "Inherent Vice" de Paul Thomas
Livre : "Soumission" de Michel Houellebecq

BASILE FARKAS
Album : Jacco Gardner "Hypnophobia"
Chanson : "The Less I Know The Better" (Tame Impala)
Concert : Spiritualized (26 septembre, Camp & Furnace, Liverpool)
Film : "Mad Men" de Matthew Weiner
Livre : "7" de Tristan Garcia

THOMAS E. FLORIN
Album : Ought "Sun Coming Down"
Chanson : "Sticky Hulks" (Thee Oh Sees)
Concert : Thurston Moore (17 juillet, Boule Noire)
Film : "Mad Men" de Matthew Weiner
Livre : "Soumission" de Michel Houellebecq

GEANT VERT
Album : Charge 69 "Much More Than Music — Vol 1 Combat Rock"
Chanson : "Paris Maquis" (Métal Urbain)
Concert : Limiñanas + Pascal Comelade (21 mai, Boule Noire, Paris)
Film : "American Crime" de John Ridley
BD : "I Comb Jesus (Futuropolis)" de Jean-Philippe Stassen

VIANNEY G.
Album : Richard Hawley "Hollow Meadows"
Chanson : "Shoot That Chicken" (Hoboken Division)
Concert : Blur (15 juin, Zénith)
Film : "Foxcatcher" de Bennett Miller
Livre : "Le Fil Perdu" de Jacques Rancière

VINCENT HANON
Album : Sleaford Mods "Key Markets"
Chanson : "Trouble" (Keith Richards)
Concert : Emmylou Harris And Rodney Crowell (25 juin, Palais Theatre, Melbourne)
Film : "Les Nouveaux Sauvages" de Damián Szifrón
Livre : "2084" de Boualem Sansal

JONATHAN HUME
Album : With The Dead "With The Dead"
Chanson : "Blackstar" (David Bowie)
Concert : aucun
Film : "Mad Max — Fury Road" de George Miller
Livre : "California Dreamin' " de Pénélope Bagieu

FRANÇOIS KAHN
Album : Bob Dylan "The Cutting Edge 1965-1966, Collector's Edition"
Chanson : "Bury Our Friends" (Sleater-Kinney)
Concert : The Handsome Family (8 octobre, Point-Ephémère)
Film : "Vice-Versa" de Pete Docter
Livre : "The Movement : How I Got This Body…" de Jack Garbarino

AGNES LEGLISE
Livre : "L'Ovni Bowie, La Flamboyante Epopée De Ziggy Stardust And The Spiders From Mars" de Dylan Jones
Livre : "Muddy Waters, Mister Rollin' Stone, Du Delta Du Mississippi Aux Clubs De Chicago" de Robert Gordon
Livre : "Springsteen Par Springsteen" de Jeff Burger
Livre : "Sahara Rocks !" de Arnaud Contreras
Livre : "Respect - Le Rock Au Féminin" de Steven Jezo-Vannier

CHRISTOPHE LEMAIRE
Film : "Mad Max – Fury Road" de George Miller
Film : "Mission Impossible 5 : Rogue Nation" de Christopher McQuarrie
Film : "It Follows" de David Robert Mitchell
Film : "Love" de Gaspar Noé
Film : "No Escape" de John Erick Dowdle

PHILIPPE MANŒUVRE
Album : Bob Dylan "The Cutting Edge 1965-1966, Collector's Edition"
Chanson : "Wobbly" (Kelley Stoltz)
Concert : Johnny Hallyday (29 novembre, Bercy)
Film : "Mad Max – Fury Road" de George Miller
Livre : "Jours Tranquilles, Brèves Rencontres" de Eve Babitz

H.M.
Album : Zone Libre "Polyurbaine"
Chanson : "Ophélie" (Feu! Chatterton)
Concert : Gaëtan Roussel (8 juillet, Philharmonie, Paris)
Film : "Boys" de Mischa Kamp
Livre : "En Finir Avec Eddy Bellegueule" de Edouard Louis

HUGO PAILLARD
Album : Slaves "Are You Satisfied?"
Chanson : "De l'Amour" (Johnny Hallyday)
Concert : AC/DC (23 mai, Stade De France)
Film : "Strictly Criminal" de Scott Cooper
Livre : "Le Pape, Le Kid et L'Iroquois" de Anonyme

VINCENT PALMER
Album : Lana Del Rey "Honeymoon"
Chanson : "Vision" (Matthew E White)
Concert : Bob Dylan (19 octobre, Palais des Sports, Paris)
Film : "Electric Church" de Joe Boyd, Gary Weis et John Head
Série : "The Last Man On Earth" de Will Forte

JEROME REIJASSE
Album : Rover "Let It Glow"
Chanson : "Nous Etions Des Rêveurs" (Benjamin Kerber)
Concert : Sleaford Mods (22 avril, Dynamo)
Film : "Curb Your Enthusiasm" de Larry David
Livre : "Des Lendemains Enchanteurs" de Frédéric H Fajardie

MARION RUSZNIEWSKI
Album : Enablers "The Rightful Pivot"
Chanson : "Perlimpinpin" (Barbara interprétée par Nathalie Dessay, Cérémonie d'hommage aux victimes)
Concert : Call Of The Mountain (30 octobre, Festival Debout Les Morts, Le Havre)
Film : "The Lobster" de Yórgos Lánthimos
Livre : "Dépendance Day" de Caroline Vié

BENOIT SABATIER
Album : Ventre De Biche "Viens Mourir"
Chanson : "The Cosmic Sailor" (Paul Winslow)
Concert : Total Victory (26 mai, Marseille)
Film : "Dealer" de Jean-Luc Herbulot
Livre : "Berlin Avant La Techno" de Frédéric Cisnal

JEROME SOLIGNY
Album : Nicolas Godin "Contrepoint"
Chanson : "Blackstar" (David Bowie)
Concert : Paul McCartney (11 juin, Stade de France)
Film : "The Martian" de Ridley Scott
Livre : "Snakes ! Guillotines ! Electric Chairs !" de Dennis Dunaway

ALYZ TALE
Album : Ezio Bosso "The 12th Room"
Chanson : "The Black Lake" (Björk)
Concert : Die Antwoord (28 janvier, Zénith, Paris)
Film : "Voyage En Chine" de Zolyan Mayer
Livre : "Le Petit Joueur D'Echecs" de Yôko Ogawa

JEAN-WILLIAM THOURY
Album : Johnny Hallyday "De L'Amour"
Chanson : "Honey Honey" (Tom Jones & Imelda May)
Concert : Howlin' Jaws (2 octobre, Studio Plus XXX)
Film : "The Devils Ride" de Jason Hervey
Livre : "Nous Rêvions Juste De Liberté" de Henri Lœvenbruck

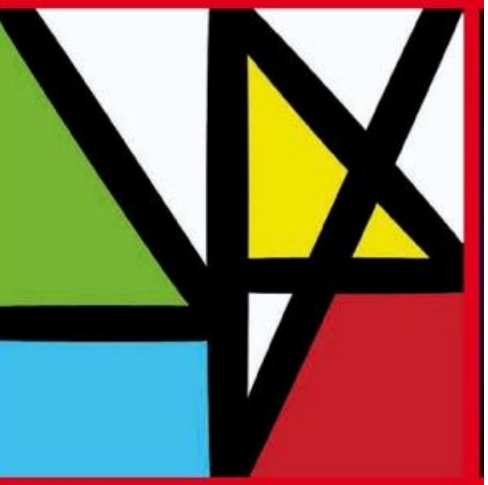
NICOLAS UNGEMUTH
Album : The Limiñanas "Down Underground — LP's 2009/2014"
Chanson : "Je M'En Vais" (The Limiñanas)
Concert : aucun
Film : "Le Fils De Saul" de László Nemes
Livre : "La Zone D'Intérêt" de Martin Amis

MATTHIEU VATIN
Album : King Gizzard And The Lizard Wizard "Paper Mâché Dream Balloon"
Chanson : "Moon Night" (The Madcaps)
Concert : The Fat White Family (12 février, Point Ephémère)
Film : "Pulp — A Film About Life Death And Supermarkets" de Florian Habitch
Livre : "Johan Cruyff, Génie Pop Et Despote" de Chérif Ghemmour

JONATHAN WITT
Album : Timmy's Organism "Heartless Heathen"
Chanson : "40 Oz On Repeat" (Fidlar)
Concert : Left Lane Cruiser (21 novembre, Point Ephémère)
Film : "Kingsman : Services Secrets" de Matthew Vaughn
Livre : "Vernon Subutex" de Virginie Despentes

ALABAMA
SHAKES
SOUND &
COLOR

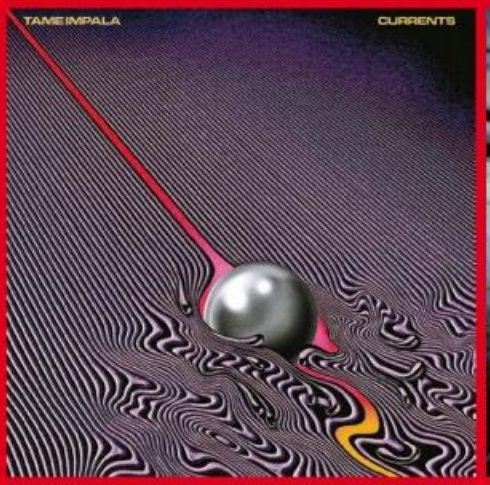
MUSE
DRONES



ENGLISH GRAFFITI

SLAVES
ARE YOU SATISFIED?

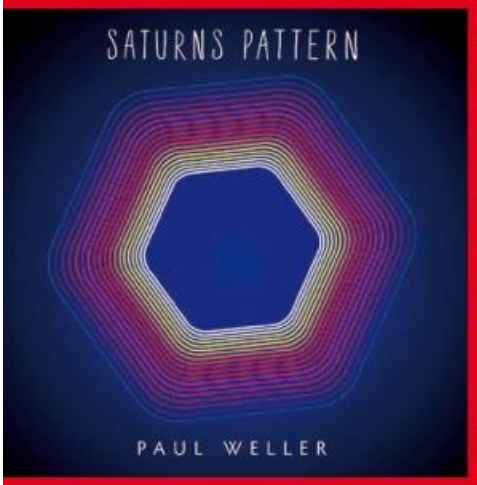
模糊
魔鞭


TAME IMPALA
CURRENTS

Hollow
Meadows
Richard Hawley

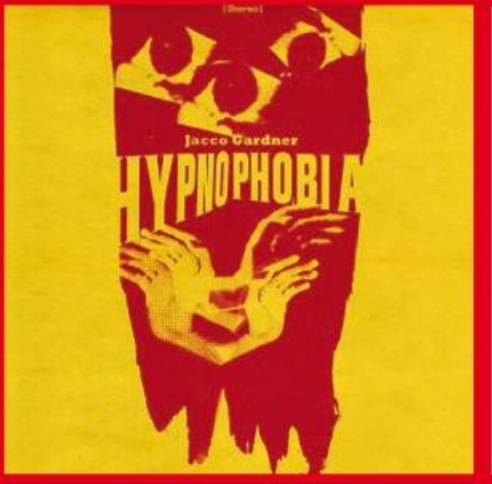
FUZZ

NOEL
GALLAGHER'S
HIGH
FLYING
BIRDS



2015

Bons albums, révélations excitantes et confirmations flamboyantes : l'*annus horribilis* a aussi été marquée par quelques évènements heureux.



On s'en doute, l'envie de sortir les cotillons est faiblarde à l'heure de dresser une tentative de bilan de cette satanée année 2015. Essayons au moins de commencer par les bonnes nouvelles. Nous sommes des gens simples, et un bon album, une chanson réussie rendent l'existence un peu plus légère. De ce côté-ci, les satisfactions ont été nombreuses. Il n'y a plus vraiment de groupe dominant type Led Zeppelin ou U2 mais, au contraire, une myriade de choses excitantes, en ébullition. Ty Segall, dont ce journal a souvent rendu compte des agissements, n'a sorti qu'un disque cette année, avec **Fuzz** le power trio dont il est le chanteur et batteur (un poste qui demande de l'énergie). Un seul disque, mais double et garni en rock lourd et labyrinthique. A l'opposé du spectre, le songwriter de l'année se nomme peut-être **Kurt Vile**. Un Américain de Pennsylvanie qui continue de chanter de pertinents refrains folk mélancoliques, mais arrangés avec une patte assez singulière, moderne en fait. C'est l'underground américain qui a la main, clairement. **Kelley Stoltz,** après avoir fait des albums de musicien solitaire amoureux de la décennie 60, fait un bond en avant et régurgite les idées de production bizarres de Bowie et Eno. Les faux crétins de **Fidlar** ont passé le cap du TDDA (toujours difficile deuxième album) dignement, le disque perd en sauvagerie ce qu'il gagne en tubes pop. **Deerhunter** et son chanteur misanthrope ont livré un "Fading Frontier" étonnamment mélodique, **Alabama Shakes** n'est plus une petit groupe roots qui vivote : Brittany Howard et ses amis jouent désormais au Saturday Night Live devant des dizaines de millions de gens. Bizarrement, l'un des types les plus rayonnants des USA est peut-être l'exilé berlinois **Anton Newcombe**. Le patron du **Brian Jonestown Massacre** a fait un très bon disque de drone planant avec la chanteuse **Tess Parks** et enquillé avec un mini-LP du BJM de plutôt très bonne facture.

Photo Marina Chavez-DR

Kurt Vile

A 15000 kilomètres de là, l'Australie a également fait très bonne figure. **King Gizzard & The Lizard Wizard** a sorti son disque annuel. Une aubaine, celui-ci, après moult brûlots psychédéliques saturés, part dans une direction acoustique et mélodique délicieuse. **Courtney Barnett**, en début d'année, a ébloui tout le monde avec "Sometimes I Sit And Think, And Sometimes I Just Sit", une merveille de premier album (même si sa collection de EP constituait pratiquement un vrai long format). Barnett possède un don mélodique certain et une voix voilée merveilleuse, elle est en plus de tout ça, la Ray Davies de 2015, à savoir la parolière la plus limpide et sensible du moment. Mais la star locale, le héros des Antipodes se nomme Kevin Parker. L'album de **Tame Impala** était guetté fébrilement. Surprise, Parker, que tout le monde s'était mis à imiter après "Lonerism", a pris un virage fait de synthés eighties, voire nineties, et de sons électroniques. Les conservateurs ont été désarçonnés, les gens ouverts ont surtout compris que l'homme est capable de composer de grandes chansons. En la matière, on n'a pas fait beaucoup mieux que "The Less I Know The Better", "Let It Happen" ou "Disciples"... Dans tout ça c'est l'Angleterre qui, vu de loin, semble un peu traverser une période de relative disette en matière de groupes de rock. Arctic Monkeys, Radiohead (les deux derniers gros finalement) n'ont rien sorti cette année, et les pages de la presse musicale british ont été phagocytées par quelques briscards aux albums assez dignes : **Noel Gallagher**, plus classiciste que jamais, a sorti un projet avec du saxophone et des compositions un peu plan-plan. **Paul Weller** a été plus aventureux avec son "Saturns Pattern". **New Order** a ravi ses fans avec un "Music Complete" à la magnifique pochette et qui, selon le spécialiste ès Haçienda de la rédaction, valait son pesant d'ecstasy, même sans Peter Hook. Quid du retour de **Blur** ? Dans le cas du quartette de Damon Albarn, son nouvel album provoquait la somnolence aux premières écoutes avant de révéler ses bonnes idées. En fait, "The Magic Whip" est un bon disque de Blur qu'on croirait passé au ralenti (voix grave, tempi baissés). Et pendant ce temps **Muse** continue de rassembler des armées de fans, lesquels ont acheté le très metal-prog "Drones" sans consulter l'avis de quiconque. En tout cas, pas celui du NME qui a cessé de paraître en version payante cet été, pour devenir une feuille de chou distribuée gratuitement et dédiée à la pop, avec Rihanna, Justin Bieber ou Robert Patinson en une... Les cinq artistes les plus streamés cette année dans le royaume : Ed Sheeran, The Weeknd, Drake, Sam Smith et Kanye West. Cas intéressant : **The Vaccines**, qui vendaient encore des tas d'albums avec de la guitare électrique il y a 7 ans, ont tenté de se confronter à la pop la plus chromée et moderne qui soit sur cet "English Graffiti" à la production maousse et ambitieuse. Belle idée mais demi-échec. Et finalement en matière de rock morveux, c'est peut-être les **Slaves** qui sont les derniers représentants insulaires. Et **Richard Hawley**, son dernier crooner au cœur meurtri. Romantisme adolescent toujours, le couple Carl Barât/ Peter Doherty s'est rabiboché ! Ne pas se concentrer sur les détails — un troisième album forcément moins fougueux que les deux premiers, un Doherty paraît-il désintoxiqué mais qui ressemble à une poire à l'eau-de-vie — le retour des **Libertines** était beau mais doux-amer, un peu comme une cuite avec une ex pas vue depuis dix ans. Sur qui mettons-nous nos billes ? Mac Demarco bricole des chansons toujours leilleures. On croit toujours au Hollandais **Jacco Gardner**, un cas à part dans la musique actuelle, qui signe la plus délicate musique psychédélique, pop ou baroque. Appelons ça comme on le souhaite, "Hypnophobia" était splendide. En revanche Jacco ne sera pas le leader d'un quelconque mouvement. Cet homme n'a qu'un souhait : enregistrer de belles choses dans son studio. Que ceux qui ont des oreilles entendent.

Et la France alors ? On regarde les charts, Mylène Farmer est toujours là, marquée à la culotte par le dénommé Kendji mais l'important n'est, comme d'habitude, pas là. Pas plus que dans le palmarès des Victoires de la Musique. Si l'on peut se féliciter de la bonne santé d'une pop chic à la française (Rover, Robi, Pain-Noir, La Féline, ce genre), les groupes rock excitants sont souvent dans le souterrain. Il existe désormais une scène garage et psyché plus que décente avec les **Limiñanas**, **Forever Pavot**, **Gaspard Royant**, **Volage**, **The Madcaps**, **JC Satàn**, **Cheap Riot**, **Pain Dimension**, **The Rivals**, **Os Noctambulos**, **Entracte Twist**. Et des tas de groupes pop, bizarroïdes, synthétiques, électriques mais excitants tels **Captain Kid**, **Dorian Pimpernel**, **Odessey And Oracle** (oui ces Lyonnais aiment les Zombies) ou **Baston**. Oui, car avec des noms comme Paupière, Violence Conjugale ou Biche, on assiste aussi à un nouvel age d'or du nom de groupe idiot. On peut désormais entendre ce genre de dialogue : *"La première partie est géniale... — Carrément, c'est Pneu."* Et de bons labels, certes microscopiques, proposent une vision vraiment excitante : Howlin' Banana, Croque Macadam/ Requiem Pour Un Twister, Mauvaise Foi... Des structures à côté desquelles Born Bad fait figure de major company, mais qu'importe. Analyse sociologique à la diable : ces groupes, qu'ils chantent en français ou en anglais, semblent insensibles à deux tendances qui frappaient encore récemment la musique d'ici : le ska festif et le rock gros croquenots façon Noir Désir.

Reformations & rétromanie

The Libertines

On a dénombré cet été un nombre pléthorique de festivals, un millier, avec beaucoup d'affiches aux similarités surprenantes. Une tendance parfois au consensus dans laquelle forcément les vrais choix de programmation font plaisir. D'où le succès du HellFest qui a fêté sa dixième année et est devenu une destination incontournable pour les amoureux du metal. Idem avec la Route du Rock, les festivals psyché (Levitation à Angers, Paris Psych Fest), This Is Not A Love Song à Nîmes ou encore l'anomalie délirante du Binic Folks Blues, célébration garage rock éthylique et gratuite. Ce qui n'empêche pas les Vieilles Charrues de Carhaix, le plus gros festival du pays, d'attirer 250 000 spectateurs pour une expérience collective qui dépasse le cadre musical.

Pendant ce temps, la rétromania a battu son plein. Des coffrets, des rééditions, des documentaires, des *45th Anniversary Editions*, des remasterisations, des Blu-ray, des expos en pagaille... Toutes choses qui confirment la muséification du rock, même si l'on est ravi d'entendre "Loaded" en mono ou les merveilleuses compilations Ace. Le faste consacré aux coffrets Led Zeppelin, Queen, Velvet Underground, Dylan et autres est toujours plus dispendieux. Bravo, mais qui a les moyens de se payer ça et de le stocker chez soi ? Une bonne nouvelle pour les discophiles : les ventes de vinyles ont rapporté plus de bénéfices que le streaming financé par la pub (qui n'est pas tout le streaming donc). L'info est bien évidemment symbolique, le sursaut vinylique ne changera pas la face de l'industrie musicale ni sa dématérialisation avancée. Ce qui n'empêche pas de ressentir une joie réelle face aux belles pochettes, à l'objet, au son analogique (quand le traitement sonore l'est vraiment). Car bien sûr comme avec toute mode, les arnaques sont arrivées : les versions vinyles, nouveautés comme rééditions, proposées par certaines compagnies à un prix démentiel, parfois trois fois plus élevé que la version CD (un support pas si nul dans ces cas-là). Quant au son, tout le monde n'est pas comme Jack White un maniaque de la chaîne analogique (enregistrement, mixage, mastering) et il n'est pas rare de voir des disques vinyles sur lesquels on a couché un signal purement numérique. Un non-sens en quelque sorte. Côté reformations, le pays a fait ses gros titres sur les concerts des **Insus**, soit trois quarts de Téléphone, sans Corine. Tout semble imaginable puisqu'on a vu cette année Robert Fripp accepter de rejouer avec **King Crimson**, les **Faces** survivants jouer quelques chansons, **L7** et **Ride** tourner dans les festivals. Qui reste-il à rabibocher ? Les Smiths semblent avoir atteint un point de non-retour en matière d'acrimonie. On parierait bien en revanche sur un retour d'Oasis, au moment où la carrière de Liam Gallagher semble au point mort. Noel, toujours pragmatique, dit vouloir 10 millions de livres sterling nets d'impôts pour daigner retrouver son frère. Soit à peine une année de salaire pour un footballeur de Manchester City. ★

BASILE FARKAS

Photo Dimitri Costes

"Justice"

FANS DE JOHNNY

Que signifie aimer un chanteur ? Deux aficionados ayant suivi l'idole sur plus de 600 concerts s'expriment sur le sujet.

En guise d'introduction à cet entretien avec ses fans, on précisera que Johnny Hallyday a très mal vécu l'affaire Bataclan. Revenons au vendredi 13 novembre. En plein concert à Strasbourg, à l'heure même où les premières victimes tombent à Paris, Johnny fait un malaise sur scène. Se reprenant, il termine difficilement son concert. Son manager, Seb Farran, a préféré ne pas le mettre au courant des évènements de Paris.

Johnny Hallyday, scène centrale de Accor Hotel Arena, avec Yodelice

Dans sa loge, le spectacle terminé, Johnny prend de plein fouet la nouvelle de l'attaque du Bataclan (rare salle de France où il n'a absolument jamais joué) et tombe dans une longue prostration d'une demi-heure. Entouré de Yarol Poupaud, de Seb, de Laeticia et de toute son équipe, Johnny décide ce soir-là de chanter le lendemain à Strasbourg, comme initialement prévu. En Italie, placé face au même dilemme, Bob Dylan prend la même décision. Une position personnelle ultra courageuse, mais qui angoisse grandement toute l'équipe et qui vaudra aux Strasbourgeois un concert tout à fait spécial le 14 novembre, lourd, chargé, avec une minute de silence pour les martyrs de Paris. Depuis, Johnny a décidé de poursuivre sa tournée en ajoutant à une setlist fournie en nouveautés et souvenirs inaltérables une chanson de son cinquantième album, "Un Dimanche De Janvier", qui raconte la gigantesque manifestation Charlie, quatre millions de Français dans la rue. À notre connaissance, Johnny Hallyday est un des seuls chanteurs français (avec M) à avoir osé traiter ce sujet. Sublime et dépouillée, la chanson (signée Jeanne Cherhal et Yodelice) est servie par des guitares acoustiques lancinantes. À la suite de cette interprétation émouvante, la foule de Bercy, chavirée, a entonné trois soirs d'affilée une "Marseillaise" que Johnny a écoutée, un poing serré sur le cœur. Ceci pour les dernières nouvelles de la tournée Hallyday qui continuera à quadriller l'Hexagone puis les grands festivals jusqu'en août 2016.

Du 27 au 29 novembre, trois soirs à Bercy, pardon à l'Accor Hotel Arena, Johnny Hallyday a donc déroulé son show 2015. Comme dans toutes les salles parisiennes, on déplorait 15 % de spectateurs qui — en dépit de billets achetés — n'ont pas osé sortir de chez eux, terrorisés par les terroristes. Pour Johnny, tout est très clair : interrogé par un quotidien, il a décrété : "*Si je n'étais pas chanteur, j'irais combattre Daesh.*" Tout le monde a repris cette phrase. L'actualité a, du coup, occulté le nouveau show Hallyday. Personne ne l'a dit assez fort : en 2015, devant des milliers de fans, Johnny Hallyday offre un nouveau spectacle choc et éberluant, sans une seule explosion, sans pétard ni feu d'artifice, mais avec six immenses écrans vidéo amovibles et des écrans latéraux géants permettant à tous de plonger dans le spectacle dantesque, une colossale tête de mort surplombant la scène. Seize musiciens pour deux heures et vingt minutes de show incandescent, avec des reprises de "Summertime Blues" (Eddie Cochran), "Mystery Train" (Elvis), "Carole" (Chuck Berry), "Blue Suede Shoes" (Carl Perkins), "Fils de Personne" (John Fogerty). Le groupe repose uniquement sur les trois guitares (Yarol Poupaud, Robin Lemesurier, Phil Almos), de l'orgue, des cuivres, du piano. Aucun synthé, et parfois de la contrebasse rockabilly. La setlist est complètement renouvelée, avec plein de surprises, parfois rock'n'roll ("Nadine"), country ("J'Ai Pleuré Sur Ma Guitare"). Dans le public de ces trois soirs, d'innombrables gens connus avaient bravé la peur pour soutenir Johnny dans sa nouvelle mission chamanique, redonner force et courage au petit peuple rock. Un Johnny qui chante admirablement, voix clairon, remarquable de puissance, rage, menace. Dans sa loge, où l'on retrouve Jean-Louis Aubert, Johnny nous montre une pile de CD de rockabilly où flamboient les étiquettes Sun Records. Pendant sa 183e tournée, il a commencé à travailler sur son 51e album studio, qu'il aimerait enregistrer à Memphis avec Brian Setzer. Johnny, très grave : "*On sortira ce disque et je le jouerai en intégralité lors d'un concert unique avec Setzer. Si je peux, j'aimerais que cela se passe au Bataclan* (long silence)... *Si cela se peut.*" On le sait, l'avenir du Bataclan n'est pas décidé, et Johnny ne veut créer aucune polémique. Si on décide de rouvrir le Bataclan, il sera là. Comme toujours. Plus que jamais, il est ce que les Américains appellent *Le Dernier Homme Debout*. Chanteur et gardien du rock, protecteur aussi. Ce soir-là, après le concert, Johnny accueille dans sa loge et à bras ouverts Marion Ruszniewsky, notre photographe rescapée du Bataclan à qui il décrète, très grave : "*Je suis drôlement content que vous soyez là... On fait une photo ensemble ?*"

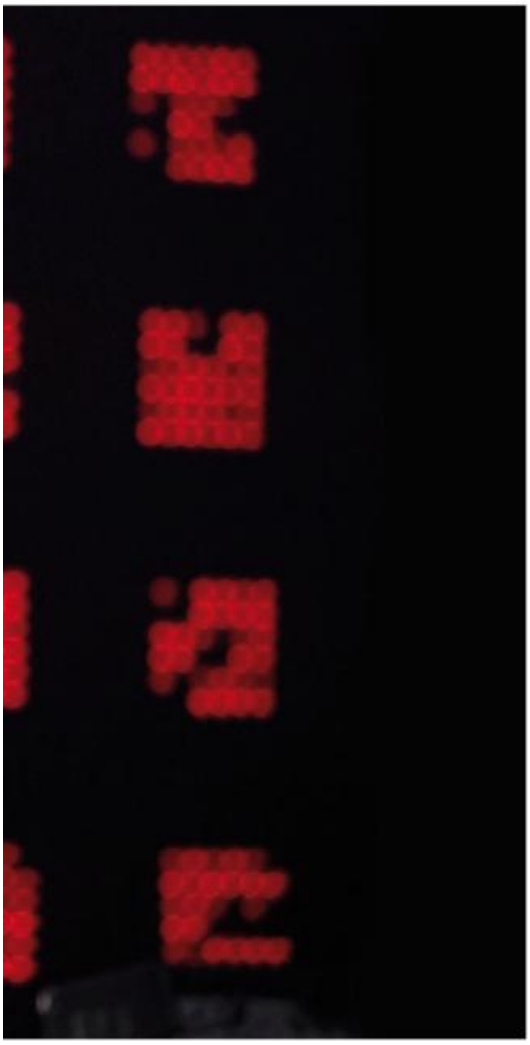
Sur le conseil de Johnny, nous sommes allés rencontrer ses fans. Car chaque fois que Johnny repart en tournée, une horde de fans tente d'assister à ses concerts, d'en voir le maximum possible. C'est lors de la tournée US de 2014 que j'avais fait la connaissance de Thierry Catter et Laurent Chauvel. Ces deux-là suivent Johnny à la trace depuis des années. Thierry l'a vu près de 250 fois en live. Laurent affiche presque 400 concerts au compteur, dont les trois derniers Bercy. A ce stade, ils en redemandent encore. Prévoient de suivre Johnny dans les festivals cet été, mais aussi à Tahiti, en Australie, où il jugera bon planter son chapiteau. Ne craignant pas de faire du camping (sacs de couchage et tentes Quechua) aux portes de Bercy pour être dans les premiers à se ruer au premier rang et être au plus près de Hallyday. Ils sont la nouvelle jeune garde des fans de Johnny, et qui dira ici que ces gens sont fous ? Fous du rock ? On connaît et on apprécie.

Quelle est la première fois où vous avez vu Johnny Hallyday ?
Laurent Chauvel : C'était à Bercy, en 1987. J'étais adolescent, j'avais quinze ans. Un déplacement familial, parents, tante, etc, on va voir Johnny. Ce fut la claque. Je suis descendu des tribunes pour essayer de me rapprocher de la scène, et ce fut une révélation. En sortant, je demande à mes parents : "*On y retourne quand ?*" Pour eux, c'était incompréhensible. Johnny, on venait de le voir. Moi je n'avais qu'une seule envie : y retourner.
Thierry Catter : Moi, c'était en 1973, à Arles. J'avais neuf ans. Maman était fan... Quand on le voit pour la première fois, on se souvient de tout. Cette année-là, il tournait avec Sylvie, il était vêtu de jeans cloutés, comme au Palais des Sports... Ça a marqué ma vie. Un grand chamboulement. Johnny m'a fait découvrir plein de choses.

Comment devient-on fan de Johnny ?
Laurent Chauvel : C'est un sentiment très personnel. Tous les fans de Johnny sont unis

Photo Dimitri Costes

par la même passion, mais chacun la vit à sa façon. Il n'y a aucune règle, c'est du domaine de l'émotionnel, incontrôlable. Certains fans, comme nous, veulent le voir un maximum de fois, pour le partage, la transmission, l'échange avec l'artiste sur scène. D'autres vont l'aimer un petit peu par procuration, à travers une accumulation d'objets sur Johnny, livres, disques, photos, etc. Moi, personnellement, j'apprécie la performance scénique. C'est une communion. Un journaliste a dit de Johnny qu'il était le dieu étrange d'une religion inconnue. Il y a de ça. C'est très sain.
Même si, vu de l'extérieur, nous pouvons sembler un peu étranges, voire effrayants.
Thierry Catter : Johnny a le pouvoir de rassembler toutes les couches sociales. Moi je me suis laissé happer. Au début je voulais avoir tous ses disques. J'ai fait un certain nombre de visites au Lido Musique *(rires)*. Johnny a drainé beaucoup de choses. La perception qu'en ont les gens a changé, c'est clair. Au début il avait une vraie image de voyou. Aujourd'hui c'est une star, un rocker, c'est autre chose.
Johnny n'a absolument pas changé.



A partir des années 80, les médias ont donné une autre image de Johnny. Parallèlement, sa musique évoluait. Soudain, Johnny était au niveau des meilleurs Anglo-Saxons.

Aimez-vous d'autres artistes ?
Laurent Chauvel : Je suis très éclectique. J'aime tous les grands pionniers, Elvis, Chuck Berry, Little Richard, puis le rock des Stones, Kinks, Byrds, Beatles, j'adore. Je peux écouter Slayer ou Gilbert Bécaud. Je suis totalement hermétique à certaines musiques, hip-hop, rap, techno. Johnny est un artiste unique. Il prend ce qu'il faut des modes en restant lui-même, intègre. Johnny fait partie de la bande-son de plein de gens en France.
Thierry Catter : Johnny m'a fait découvrir le rock'n'roll, Elvis Presley ou Eddie Cochran, puis les Stones, John Mellencamp, Bob Seger, Dr Feelgood... Johnny est un passeur. Parfois je l'ai précédé. J'étais fan de Lynyrd Skynyrd avant que Johnny n'enregistre "Cartes Postales D'Alabama". Mais il y a une cohérence, une culture. Je reste passionné.

"Jean-Philippe Smet vit sa vie, nous on va voir Johnny Hallyday"

Qui sont les fans de Johnny ?
Laurent Chauvel : Pour aimer Johnny, on ne peut pas avoir eu une vie lisse, sans histoire. Il faut avoir des fêlures, des cicatrices. De quoi nous parlent les chansons de Johnny ? Solitude, amours déçues, trahison, ce n'est jamais vraiment optimiste, mais il nous montre qu'on peut tenir le choc, résister. Bien sûr, Johnny n'a pas écrit tous ses textes, mais il a cette façon de se les approprier, c'est un comédien chanteur qui chante la vie, à travers de petites histoires, qu'il rend totalement émouvantes... Et ça parle à beaucoup de gens. Beaucoup ont eu leur vie rythmée par des chansons de Johnny. Il a beau être une star immense et une icône, il reste *comme nous*.
Thierry Catter : Johnny a également touché les gens par sa façon de mener sa vie. On s'est tous reconnus en lui.

Les plus vieux fans de Johnny ont quel âge ?
Laurent Chauvel : Johnny a tout de suite incarné la jeunesse. Cette génération baby boom n'avait aucune guerre à craindre et une énorme envie de s'éclater. Certains sont toujours là ! Depuis quelques années, on voit beaucoup de 25/ 45 ans aux concerts de Johnny. Une nouvelle génération de jeunes qui n'ont jamais entendu parler des sixties ou de la place de la Nation et qui sont à fond dans Johnny. Cet été, j'ai rencontré une fan de 19 ans. Ce qui laisse rêveur : elle est née l'année où Johnny jouait à Las Vegas... Ces gens se retrouvent en Johnny. Beaucoup de jeunes filles notamment, sont touchées par l'intemporalité de Johnny. Aller voir Johnny sur scène c'est se retrouver face à la dernière légende vivante du spectacle. Et il pète la forme ! Alors on se sent vivre un moment historique, rien qu'à le voir. Depuis quelques tournées, Johnny est revenu à un très bon rock, il a un groupe d'élite et un son authentiquement roots...
Thierry Catter : Et puis il y a des fans âgés, j'en connais énormément, qui suivent Johnny depuis toujours mais qui ne peuvent plus enchaîner dix concerts d'affilée.
En revanche ils le suivent à la minute, ils savent ce qu'il fait, ils ressentent sa musique comme personne.

Quelle est votre chanson préférée de Johnny ?
Laurent Chauvel : Ah non, pas cette question ! Aucun fan ne pourra répondre à cette question. Les chansons qu'on préfère changent avec les époques...
Thierry Catter : Les chansons de Johnny ont marqué la vie des individus. A chaque époque de notre vie, on a eu des chansons préférées, pourquoi en citer juste une ?

Possédez-vous tous les disques de Johnny ?
Laurent Chauvel : Collectionner Johnny, question budget, c'est un puits sans fond. Il y a tellement d'éditions, albums italiens, 45 tours argentins, disques promo, etc. Moi j'ai tout ce qui est français, studio et officiel. Et j'essaye de voir un maximum de concerts.
Thierry Catter : Un vrai collectionneur ne compte pas. Personne ne peut se vanter d'avoir "*tout Johnny*". Impossible. Comme pour les Stones, il y a énormément de pirates. Et quand on est fan de Johnny, on ne peut se contenter des disques officiels. Johnny a un talent certain. Ce talent, il l'exprime chaque soir différemment sur scène. Tu vas voir Johnny le lundi et le mercredi, ce ne sera pas du tout le même concert. Un vrai fan veut tout. A partir des années 80, tous les concerts de Johnny trouvent le chemin du marché

parallèle. Exemple de concert très recherché par tout le monde : Alençon 1974 (Johnny fait un malaise sur scène ce soir-là). Moi je collectionne les concerts de Johnny, mais je connais des gens qui cherchent les cartes postales de Johnny, les films de Johnny, les photos de Johnny. Tout cela est immense.

Il nous a encore eus

Vous qui l'avez vu des dizaines de fois, avez-vous la sensation de mieux le connaître ?
Laurent Chauvel : Ah oui ! On devine son état, instantanément.
Thierry Catter : Dès qu'il entre sur scène, premier geste, premier regard, on sait.
Laurent Chauvel : On voit certaines attitudes, coups d'œil, échanges avec ses musiciens. Parfois il veut partager, parfois il est de bonne (ou de mauvaise) humeur. On sait s'il est fatigué, tout ça on le capte très vite.
Thierry Catter : Si Johnny n'est pas bien en coulisses, on le sent dans la salle.

Qu'est-ce qui vous a pris de décider en 2014 de suivre la tournée US de Johnny Hallyday ?
Laurent Chauvel : C'était un coup de folie général. Lui, nous.
Thierry Catter : On voulait le soutenir là-bas et le voir dans des conditions qu'on n'aura jamais en France.
Laurent Chauvel : Johnny a eu ce rêve de tourner aux Etats-Unis et on pouvait faire partie de l'aventure... Voir Johnny au Texas, à New York, dans le Sud... On a vécu des choses étonnantes. On s'est retrouvé entre fans et amis et on a eu cette envie de faire le trip, ce qui voulait dire le voir enfin dans de moins grandes salles que d'habitude. Il avait une énergie particulière, une setlist rénovée... On a partagé son rêve avec lui et c'était fantastique.
Thierry Catter : Clairement, Johnny a toujours rêvé de l'Amérique. Alors ses fans aussi. Il fallait vivre ça avec lui, le suivre de ville en ville. Moi, gamin, il m'a fait découvrir les Etats-Unis. Alors ce périple là-bas, derrière lui, c'était justice.
Laurent Chauvel : On était un groupe de 20 à 25 fans. On a tout organisé via Internet. On a trouvé des hôtels, des avions, on est devenus tourneurs *(rires)*. Moi j'ai fait neuf concerts, à partir de Toronto.
Thierry Catter : Moi j'ai fait les deux premiers, Los Angeles et San Francisco et je suis revenu pour les trois derniers, New Orleans, Houston, Dallas.

"Johnny n'a absolument pas changé"

Quel fut votre concert préféré lors de cette tournée US ?
Thierry Catter : Pour moi, symboliquement, la Nouvelle-Orléans.
Laurent Chauvel : Pareil. Voir Johnny au House Of Blues de New Orleans, c'est à part. Il a chanté comme un dieu ce soir-là. En plus il y avait une proximité exceptionnelle, un décor étonnant. Les musiciens étaient collés les uns aux autres sur cette petite scène foulée par tous les grands du blues et du rock, ce fut quelque chose de fou. Il s'est donné.
Thierry Catter : Les gens, en France, racontent que Johnny a joué pour tous les Français d'Amérique. C'est totalement faux. Les expats venaient avec des compagnes et des amis américains. Il y en avait beaucoup. Ces Américains, nous les avons questionnés. Ils étaient soufflés. Ils comparaient souvent Johnny à Bruce Springsteen, ils ont découvert un pur rocker. Et puis je voudrais mentionner cet Américain, qui avait vu Johnny en France en 1978, et qui est venu à la porte des coulisses avec son album acheté à l'époque, le disque "C'Est La Vie". Ça ne s'invente pas !

Racontez-nous une aventure personnelle avec Johnny ?
Laurent Chauvel : Certains soirs, nous sommes un petit groupe qui se retrouve toujours dans les barrières, et nous essayons d'inciter Johnny à chanter "Be Bop A Lula". Tous ensemble, nous profitons d'un temps mort du spectacle, soit que Johnny boive un verre d'eau, soit que les musiciens s'accordent et nous lançons, tous en chœur : " *'Be Bop A Lula' !*" Certains soirs, Johnny nous entend et il l'interprète. C'est extraordinaire ! C'est arrivé plusieurs fois.

Pour vous c'est quoi Johnny ?
Thierry Catter : Johnny Hallyday touche les gens à plein de niveaux différents. Est-ce cela, une star ? Comme James Dean, Elvis, Marilyn. Et puis il y a une sorte de communion, car nous partageons des choses avec lui. On ne cherche pas à embêter Johnny hors de la scène.
Laurent Chauvel : Jean-Philippe Smet vit sa vie, nous on va voir Johnny Hallyday. Et Johnny Hallyday est sans âge. Il a fait "Rivière Ouvre Ton Lit" , disque d'une maturité exceptionnelle dès 26 ans. Sa carrière est un truc de fou.

Johnny vient de repartir en tournée. Vous l'avez suivi tout l'été. Premières impressions ?
Laurent Chauvel : Très beau démarrage de tournée. Il nous a encore eus ! La setlist a été remaniée de façon exceptionnelle. Johnny refait de vieux titres country oubliés, des rock'n'roll, il porte une chemise rouge qui nous rappelle les Zénith 1984, que demander de plus ? Yarol et le groupe y sont pour quelque chose. Les fans y ont trouvé leur compte. Il a retourné tout le monde.
Thierry Catter : Ça faisait longtemps que Johnny n'avait pas tourné avec trois guitaristes, et c'est bien. On nous accordera que Johnny a toujours su bien s'entourer. La liste de ses musiciens (studio ou live) fait rêver... Là, Johnny s'est lâché. Il rechante "Carole" et "Nadine" ! Je pense que depuis sa tournée aux Etats-Unis, les choses changent.

Atmosphère crépusculaire

Que pensez-vous de son cinquantième album ?
Thierry Catter : La voix de Johnny est toujours aussi prenante. J'aime beaucoup la touche Yodelice. Il y a des titres phares et je trouve que la chanson rockabilly "De L'Amour" est une très grande réussite. "Une Vie A l'Envers" renouvelle bien le genre et "Dans La Peau De Mike Brown" voit revenir un Johnny très en colère, pour moi c'est au niveau de "Jamais Seul", que j'adore.
Laurent Chauvel : C'est efficace sans excès, la trame reste la même, rock'n'roll, country, blues, rockabilly. Les instruments sont basiques et puis Johnny se met à évoquer des thèmes sur la société, et ça c'est nouveau. Les textes sont efficaces, il reste l'interprète parfait. Je trouve que sa voix est incroyablement maîtrisée, très efficace dans les graves. Le disque développe une atmosphère crépusculaire, à la Johnny Cash. Et quand il chante "Des Raisons D'Espérer", on retrouve aussi le biker qui trace la route... Un disque chaleureux, puissant et sobre. Un peu comme Johnny aujourd'hui.

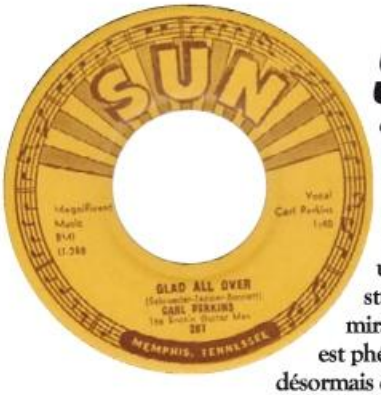
Un ultime message en cette fin d'année ?
Thierry Catter : J'aimerais que les gens commencent enfin à comprendre que Johnny Hallyday, c'est du rock'n'roll.
Laurent Chauvel : Pendant la tournée US, une Américaine m'a dit : *"Vous avez vraiment de la chance d'avoir un artiste pareil."* Oui, on a un joyau unique, un artiste hors norme. Johnny c'est au niveau de Piaf ou de Brel, et c'est rock. C'est tout. ★

Interview extraite du livre *"La Terre Promise" de Johnny Hallyday et Philippe Manœuvre (Fayard)
Album *"De L'Amour" (Warner)*

Photo DR

Labels de qualité by BOSE

Voici **SoundTouch**, nouvelle création de Bose. De quoi s'agit-il ?
Tout simplement d'un système audio sans fil (connecté en Wi-Fi ou Bluetooth) à la taille réduite mais à la qualité sonore époustouflante (une habitude de la maison) qui pourrait bien bouleverser vos habitudes. SoundTouch donne à votre bibliothèque musicale une ampleur nouvelle.



SUN

Dès lors qu'on parle de rock'n'roll, tout le monde s'accorde à dire que que c'est dans cette maison du Tennessee que tout a vraiment démarré. A l'origine, Sam Phillips monte un petit studio d'enregistrement à Memphis, au 706 Union Avenue. Il enregistre des bluesmen (certains deviendront célèbres ailleurs) dont les disques sortent sur d'autres labels, puis fonde enfin les disques Sun en 1952. Un premier succès arrive avec Rufus Thomas Jr, mais le grand bouleversement se produit en 1954. Un jour de juillet un gamin de Tupelo est venu chanter un morceau country. Il s'appelle Elvis Presley et, pour se détendre, essaie avec les musiciens du studio de s'amuser avec un blues de Big Boy Crudup. Phillips fait tourner la bande et l'accident est miraculeux : le morceau nommé "That's All Right" signe l'acte de naissance du rock'n'roll. Le succès est phénoménal. Tout s'enchaîne dès lors. Phillips, grand amateur de musiques noires, signe aussi désormais des artistes blancs. Le catalogue Sun donne le vertige : Johnny Cash, Carl Perkins, Charlie Feathers, Roy Orbison, Jerry Lee Lewis, Warren Smith... Derrière sa console, Phillips a développé un effet d'écho *slapback* qui confère aux disques Sun, puis aux artistes rockabilly des années à venir cette tension, cette urgence si particulières. En novembre 1955, le Colonel Parker fait signer son poulain Elvis sur un autre label, mais peu importe : les vrais savent que c'est ici que le plus important s'est écrit.

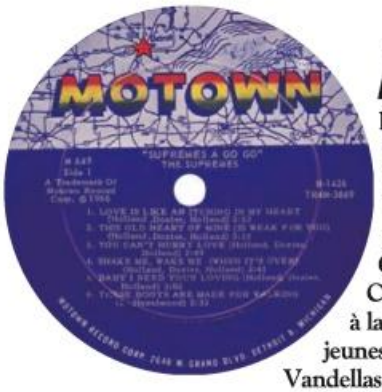
1. JOHNNY CASH "Folsom Prison Blues"
2. JERRY LEE LEWIS "Whole Lotta Shakin' Going On"
3. ELVIS PRESLEY "Mistery Train"
4. ROY ORBISON "Ooby Dooby"
5. CARL PERKINS "Blues Suede Shoes"
6. RUFUS THOMAS Jr "Beat Cat"

ELEKTRA

Le moins qu'on puisse écrire est que cet homme, Jac Holzman, a fait preuve d'un sacré flair. Cet étudiant monte en 1950 à New York un label dédié aux musiques traditionnelles américaines. Avant de signer quelques *cool cats* locaux comme Fred Neil, Phil Ochs ou Tom Paxton. Mais le meilleur est encore à venir. Dans les années 60, en déménageant sur la côte Ouest, Elektra embrasse la révolution rock électrique : la maison engage le Paul Butterfield Blues Band, puis Love (des dingues de Los Angeles au talent fou), puis The Doors. La bande de Jim Morrison obtient un succès renversant avec ses imprécations psyché-blues. Dès lors, Elektra a toute liberté pour découvrir des formations sauvages : The Stooges et MC5, deux groupes de Detroit qui effraient plus la bonne société qu'ils ne vendent de disques, mais auxquels la grande Histoire donnera raison. Elektra a également soutenu des artistes plus folk comme Tim Buckley ou la pimpante Carly Simon. Deux ans après que la maison fut rachetée par WEA, Holzman quitte le navire en 1973. La maison aura néanmoins un dernier pressentiment miraculeux au milieu des années 70 en faisant confiance au groupe le plus élégant de la génération punk : Television.

1. THE DOORS "People Are Strange"
2. THE STOOGES "No Fun"
3. LOVE "Alone Again Or"
4. MC5 "Motor City Is Burning"
5. TIM BUCKLEY "Phantasmagoria In Two"
6. TELEVISION "Marquee Moon"

Les plate-formes de streaming et les radios Internet n'ont jamais aussi bien sonné. Il est possible de connecter plusieurs appareils ensemble pour écouter sa musique dans toutes les pièces. Enfin, l'auditeur peut désormais concocter le son qu'il préfère — avec la télécommande ou l'application — via 6 réglages personnalisés. Comme autant de labels légendaires.



MOTOWN

Motown, pour *Motor Town*, le surnom donné à Detroit, la ville du Michigan où l'industrie automobile a implanté ses immenses usines. Berry Gordy, un employé de Chrysler musicien à ses heures, fonde avec ses économies le label Gordy, dédié au rhythm'n'blues. Qui se transforme vite en Motown. Le premier succès vient avec les Miracles de Smokey Robinson, "Shop Around". C'est à ce moment que se met en place l'usine à tubes. Pas pour rien qu'il est inscrit *Hitsville USA* sur le fronton du studio. Gordy applique à la musique les principes du fordisme, il rationalise la production. Compositeurs et musiciens (lesquels avaient, coup de chance, un talent ahurissant) travaillent à la chaîne pour fournir des hits, mélodiques, accrocheurs. Les interprètes sont également des jeunes gens qui ne manquent pas de charisme : The Marvelettes, The Supremes, Martha And The Vandellas, Stevie Wonder, Gladys Knight & The Pips, The Temptations, The Four Tops, Edwin Starr, Marvin Gaye... Les années 60 appartiennent à ce label noir qui réussit le miracle de faire danser le monde entier. Au début des seventies, alors que la carrière de certains de ses fers de lance s'essouffle et que l'âge d'or semble terminé, Motown, qui s'est délocalisé à Los Angeles, connaît encore néanmoins un succès fulgurant avec les Jackson 5, le groupe du juvénile Michael Jackson...

1. THE SUPREMES "You Can't Hurry Love"
2. MARTHA AND THE VANDELLAS "Dancing In The Street"
3. MARVIN GAYE "I Heard It Through The Grapevine"
4. THE MIRACLES "You Really Got A Hold On Me"
5. STEVIE WONDER "Superstition"
6. MARVIN GAYE "Let's Get It On"

PARLOPHONE

On connaît Parlophone et son logo prémonitoire (le symbole £) essentiellement à cause de la carrière fantastique d'un jeune groupe de Liverpool signé sur la vénérable maison en 1962 : The Beatles. Le label, fondé en 1896 en Allemagne, appartient depuis 1927 à EMI. Outre des références classiques et jazz, il publie quelques rockers, groupes skiffle et autres : The Vipers, John Barry, Vince Taylor... Mais l'explosion Beatles est d'une toute autre ampleur. George Martin, *label manager* et producteur visionnaire, accompagne l'ascension démentielle de ses poulains. L'équipe accouche de disques qui caracolent en tête des classements tout en révolutionnant à chaque sortie les règles de la musique pop. Cilla Black ou les Hollies figurent également au catalogue et l'étiquette Parlophone, depuis, n'a cessé d'être synonyme d'excellence avec Blur, Radiohead, Goldfrapp, Interpol ou The Divine Comedy.

1. THE BEATLES "Eleanor Rigby"
2. THE HOLLIES "I'm Alive"
3. CILLA BLACK "Anyone Who Had A Heart"
4. RADIOHEAD "Paranoid Android"
5. THE DIVINE COMEDY "Lost Properties"
6. BLUR "Beetlebum"

Labels de qualité by BOSE

ATLANTIC

L'écurie d'Ahmet Ertegun a donné dans tous les styles, mais est au départ un label fondé par et pour des amateurs de jazz. Les premières sorties, à la fin des années 1940, vont en ce sens avec notamment Django Reinhardt, Erroll Garner ou Sidney Bechet. En 1953, Atlantic s'ouvre à la soul et au rhythm'n'blues et cartonne auprès du grand public avec Ray Charles ou LaVern Baker. Un duo de compositeurs maison, Jerry Leiber et Mike Stoller, est recruté et c'est une avalanche de tubes qui s'ensuit avec The Drifters, The Coasters, puis Roberta Flack, Ben E King, Booker T & The MG's, Wilson Pickett... Cela n'empêche pas les plus grands noms du jazz, toutes écoles confondues, de s'épanouir chez Atlantic : John Coltrane, Dizzie Gillespie, Thelonious Monk ou Charles Mingus. Rien que ça. Mais Ertegun n'est pas un obtus.
On lui doit également une liste monstrueuse de références rock : Led Zeppelin, King Crimson, AC/DC, Iron Butterfly, Sonny & Cher, la bande-son de "Woodstock", The Velvet Underground (pour son dernier album)... Comme dirait Aretha Franklin, une autre artiste de la maison : *respect.*

1. LED ZEPPELIN "Black Dog"
2. DUSTY SPRINGFIELD "The Windmills Of Your Mind"
3. RAY CHARLES "What'd I Say"
4. IRON BUTTERFLY "In-A-Gadda-Da-Vida"
5. ROBERTA FLACK "Killing Me Softly"
6. AC/DC "Let There Be Rock"

ROUGH TRADE

Les majors s'essoufflent et préfèrent le mercantilisme à l'audace ? L'heure des indépendants est arrivée. Geoff Travis, un disquaire londonien, décide de prendre les choses en main. La première sortie, fierté, est le simple "Paris Maquis" des Français violemment électroniques de Métal Urbain, en 1977.
Rough Trade devient le refuge des têtes chercheuses du rock, du punk et de la new wave avec Cabaret Voltaire, Stiff Little Fingers, Monochrome Set, The Smiths, Young Marble Giants, The Fall, Swell Maps, The Feelies, Television Personalities et même Robert Wyatt.
Le label, comme d'autres compagnies du même genre (4AD, 2 Tone, Domino, Matador) permettra à la marge de trouver sa place en magasins. Rachetée plusieurs fois, l'entreprise s'est relancée dans les années 2000 avec un sens de l'anticipation toujours aiguisé.
On lui doit The Strokes, The Libertines, Arcade Fire, Baxter Dury, Sufjan Stevens, The Fiery Furnaces, The Detroit Cobras, Super Furry Animals, The Moldy Peaches ou Super Furry Animals. Liste non exhaustive.

1. METAL URBAIN "Paris Maquis"
2. TELEVISION PERSONALITIES "I Know Where Syd Barrett Lives"
3. ROBER WYATT "Shipbuilding"
4. THE SMITHS "This Charming Man"
5. THE LIBERTINES "What A Waster"
6. THE STROKES "Last Nite"

Ecouter de la musique, sans fil et partout dans la maison, n'a jamais été aussi facile.
La gamme **SoundTouch**, qui va de l'enceinte compacte au système home cinéma, s'adapte à tous vos besoins. A l'intérieur, à l'extérieur, avec un ou plusieurs appareils connectés, c'est vous qui décidez, d'une simple pression de touche, de la bande-son du moment.
Le tout avec la célébrissime qualité sonore Bose, aboutissement de 50 ans de recherche.

BOSE

LA MUSIQUE SANS FIL MÉRITE BOSE

SOUNDTOUCH® 10

SYSTÈME AUDIO SANS FIL

VOTRE MUSIQUE PARTOUT DANS LA MAISON VIA UNE SIMPLE TOUCHE.

Radiohead en 1995

Quelque chose de différent

RADIOHEAD "THE BENDS"

La fête Britpop bat son plein en 1995, mais le quintette d'Oxford, bien qu'il ait décroché un tube, décide de n'y pas participer. Voici l'histoire de son deuxième album, acte de naissance du groupe aventureux des années à suivre.

PAR JOE BANKS

Radiohead occupe une place unique dans la musique actuelle. On ne voit pas d'autre groupe au cours des vingt dernières années dont chaque disque est aussi attendu par les fans et la critique. Avec un prochain album "*imminent*" (puisque, bien sûr, Radiohead ne donne plus de date de sortie), la question subsiste : que va faire le groupe cette fois ? Maintenir l'intérêt sur son avenir plutôt que sur son passé est une situation enviable et quasi sans précédent pour un groupe de son âge, surtout lorsque l'on a, dans son catalogue, au moins deux albums régulièrement classés parmi les meilleurs jamais enregistrés. Pour beaucoup, Radiohead a non seulement su saisir l'air du temps musical et culturel des deux décennies écoulées, mais sa sensibilité mélodique, ses expérimentations sonores et son lyrisme énigmatique restent pertinents aujourd'hui. Et comment parvient-on à créer l'un des meilleurs albums de tous les temps ? Evidemment, ça ne se planifie pas (même si beaucoup s'y sont essayé) mais le facteur commun probable est un désir impérieux de l'artiste ou du groupe de concevoir quelque chose de différent, de se lancer un défi et de se surprendre (ainsi que son public). Ecrire de bonnes chansons reste essentiel et exige, plutôt qu'une plongée dans l'avant-gardisme débridé, une nouvelle façon d'envisager les choses, de créer des liens jamais imaginés auparavant. Et souvent, ce désir de changement résulte de circonstances dans lesquelles se trouve le groupe.

Résolument indie

Au début de l'année 1994, la situation de Radiohead n'a rien d'enviable. Vu de l'extérieur, il semble que le groupe ait déjà obtenu ce que bien d'autres recherchent toute une carrière durant : un premier album doté d'un hit universel et une tournée mondiale en tête d'affiche. Ce single, "Creep", était une appropriation maligne et non préméditée de l'angoisse existentielle grunge et de "The Air That I Breathe" des Hollies. Mais tout en catapultant les Anglais vers le sommet, il allait devenir un boulet à traîner. Ecrasé par la pression d'égaler son succès, Radiohead était également épuisé par les tournées incessantes. D'autres groupes s'étaient déjà trouvés dans cette position et invariablement s'étaient effondrés sous les tensions.

Pourtant, Radiohead était différent et sa réaction face au cirque grandissant est révélateur des raisons qui, au final, lui ont permis de s'épanouir. D'autre se seraient délectés de l'attention qu'ils auraient exploitée au maximum, mais Radiohead était démoralisé par le processus de promotion qui l'enfermait dans une distorsion spatiotemporelle créative où il devait jouer et rejouer les mêmes chansons. Une abomination pour ces cinq jeunes gens d'Oxford, intelligents, issus de la même école privée, peu intéressés par un style de vie rock'n'roll, mais prêts à tout pour enregistrer de nouveaux morceaux.

Cette attitude aiderait aussi Radiohead à surmonter le retour de bâton dont il était victime dans son pays. Ayant eu l'audace de décoller d'abord à l'étranger, aux Etats-Unis en particulier, le groupe était jugé suspect par les médias anglais, sur la défensive après l'*invasion grunge* du début des années 90. Suede, puis Blur et Oasis étaient considérés comme les leaders d'un mouvement Britpop naissant qui allait rétablir l'honneur de la scène musicale du pays et Radiohead, déjà souillé par un succès international, n'entrait pas dans cette case aux yeux de la presse.

Bien sûr, ce statut même de groupe *international*, limité par aucune frontière, allait l'élever au-dessus du bref tumulte de la britpop et lui permettre de dominer la scène rock mondiale à la fin des années 90 et au-delà. Mais même lorsque les membres de Radiohead retournèrent enfin en studio pour travailler sur leur deuxième album, leur progression s'est trouvée freinée par des crises d'ordre créatif (les premières d'une série), de nombreuses séances produisant des résultants frustrants et peu concluants. A l'origine, leur base de travail était résolument indie rock mais,

Photo Jay Blakesberg/ Retna Ltd/ Dalle

en avançant, ils tentaient de s'emparer de quelque chose d'à la fois plus universel et plus personnel, exploitant le passé en quête d'inspiration, tout en se tournant vers le futur — ce qui n'était pas simple.

Fibre optique

Le premier extrait des séances de "The Bends" a pris tout le monde au dépourvu. Le label voulait sortir le nouvel album à l'automne 1994 mais, ayant pris du retard, les Radiohead l'ont fait patienter avec un EP, "My Iron Lung". Si ces chansons suggéraient qu'ils avaient peaufiné l'indie piquante et mélodieuse de leurs débuts, le premier titre était différent, excitant et dérangeant, tout en tension et hystérie à peine réprimée. "My Iron Lung" s'est hissé à contre-cœur dans le Top 30 anglais et le groupe l'a joué à Top Of The Pops, la dissonance inconfortable de son intro et ses éclats soudains de boucan angulaire jurant avec la pop gaie et dansante du reste de l'émission. C'était aussi une claque cinglante à "Creep" et au manège promotionnel débilitant qu'ils avaient dû subir : *"Voici notre nouvelle chanson/ comme la précédente/ une totale perte de temps."*

Beaucoup ont pris Radiohead pour les rabat-joie en pleine fête britpop, et pourtant, lorsque "The Bends" est enfin sorti en 1995, il canalisait bien mieux l'esprit de son époque que les sonorités joyeuses mais tournées vers le passé du courant musical dominant. Si le Royaume-Uni était sous l'emprise temporaire de la fièvre optimiste inspirée par le New Labour (qui n'arrivera au pouvoir qu'en 1997), Radiohead avait saisi les peurs et les incertitudes sous-jacentes de la vie moderne une fois la fête terminée. C'était la quintessence de l'album de fin de millénaire, posant, de multiples façons, dans sa chanson-titre la question : *"Et que fait-on ensuite ?"* Il semble anticiper la manière dont nos vies seront de plus en plus arbitrées par la technologie et comment ce changement renforce le côté artificiel de la société de consommation.

Ce sentiment de peindre sur une toile bien plus grande qu'auparavant est apparente sur le premier titre, "Planet Telex". Une intro tourbillonnante se mue en pulsation électronique et donne l'impression de contempler la Terre depuis l'espace, les veines en fibre optique des réseaux de communication vibrant dans le noir. Son groove lent et son riff principal ont des airs blasés mais, comme pour tout le répertoire pré-"Kid A", Thom Yorke est au centre de la chanson. Interprète puissant et inventif dès ses débuts, sa voix mêle désormais autorité et désorientation lorsqu'il chante *"tout est brisé"*. Il est mi-résigné, mi-amusé par les décombres de la fin du 20e siècle à ses pieds (et, de façon plutôt appropriée, il a enregistré ce morceau saoul, allongé sur le sol du studio).

Mais c'est le titre "The Bends" qui montre combien Radiohead a progressé. Son gros riff épais en intro épouse les sources rock, majeur levé en direction de l'esprit de clocher de la plupart de ses confrères britanniques de l'époque. En fait, il peut évoquer Queen, autre groupe anglais qui a effrontément défié le prétendu bon goût (Yorke a cité Brian May comme son premier héros musical). Après ce départ optimiste, il sombre dans un couplet nourri de paranoïa et d'anxiété, Yorke, en position fœtale, exprimant les terreurs de l'enfant intérieur de la britpop : *"Je voudrais être dans les sixties/ Je voudrais*

Thom Yorke, saint patron moderne des souffrances de l'âme

pouvoir être heureux/ Je voudrais qu'il se passe quelque chose". La chanson passe par une série de hauts et de bas, identifiant la nostalgie comme l'ennemi du progrès et trouvant une nouvelle métaphore pour une ascension trop rapide avant la destruction sous la pression.

Si les deux premiers morceaux de "The Bends" étaient une déclaration d'intention sur la direction qu'allait prendre Radiohead, les deux suivants sont des chevaux de Troie qui affirment à nouveau sa présence dans le mainstream. "High And Dry", sorti en single en Angleterre juste avant l'album, offrait un visage nettement plus amical au public que "My Iron Lung" et est entré dans le Top 20, tandis qu'aux Etats-Unis, il a ravivé l'intérêt pour un disque jusqu'alors accueilli avec tiédeur. Il s'agit d'un titre acoustique faussement simple, au jeu de batterie maintenant un rythme impeccable de bout en bout, où règne une troublante tension entre ses paroles qui dissèquent les pièges de la célébrité et sa mélodie plaisante. "Fake Plastic Trees", plus lent, plus joli et même plus sombre, est également intemporel et la façon dont ses passages les plus intimes sont hantés par le chatoiement spectral d'un orgue est simplement magnifique. Malgré des passages très forts, c'est une forme étrange d'élévation, sans résolution et il ne reste qu'une supplique douloureuse : *"Si je pouvais être celui que tu voulais..."* Ces deux chansons ont forgé l'image de troubadours existentiels et sensibles de Radiohead dans l'esprit du public, mais la vérité était plus crue et moins aisément cooptable.

"Bones" commence comme une sorte de plagiat de Nirvana à son plus calibré pour la radio, mais le refrain explosif est du pur glam rock, riff fracassant sur deux accords à la fois joyeux et un peu dérangé. Bref et direct, il prouvait que Radiohead pouvait rivaliser avec Oasis s'il le souhaitait. La face A (à l'époque) s'achève sur "(Nice Dream)" et refait à l'auditeur le coup de le bercer dans une fausse sécurité, la mélodie folk de ses couplets renforcées par des cordes sur le refrain. Mais ces parenthèses nous disent qu'il y a quelque chose de sinistre dans cette rêverie et, naturellement, le cri brutal d'une guitare se fait plus perçant, nous intimant de nous réveiller.

Séance de spiritisme

Si pour beaucoup, "The Bends" a consolidé la réputation de groupe sérieux, voire austère, de Radiohead, il y a une touche d'humour noir jais dans son œuvre que le premier titre de la face B, "Just", illustre parfaitement. Même le riff principal est drôle, ligne de guitare ridiculement ascendante qui, a affirmé Yorke, résultait d'un concours entre Jonny Greenwood et lui pour placer le plus grand nombre d'accords dans un morceau. Son groove funky et punk et sa ligne de basse très élastique prouvent que Radiohead pouvait se lâcher comme aucun de ses pairs. La vidéo très appréciée du single donne une bonne indication de l'esthétique du groupe à cette époque : Yorke frissonne et se tord comme l'enfant illégitime de John Lydon, David Bowie et Ian Curtis, tandis qu'à l'extérieur, un homme est allongé sur le trottoir et refuse de se relever.

Puis viennent "My Iron Lung", fantôme maladif d'un psychédélisme d'antan, et "Bullet Proof... I Wish I Was", le moment le plus tendre et vulnérable de l'album, dont la violence du langage contraste avec la douce tristesse de la

mélodie. Une fois encore, on constate à quel point Radiohead a appris à distiller l'essence d'une chanson, la rendant plus puissante et évocatrice. "Black Star" monte en volume, comme un train à l'approche, et Yorke se retrouve de nouveau en transit. Son chant aliéné, au fil de la pensée, monte vers un refrain tonitruant, des présages apocalyptiques envahissant les relations personnelles. C'est un morceau musclé et assez direct, ainsi que l'un des joyaux méconnus du groupe. Cependant, s'il doit y avoir un maillon faible sur l'album, il s'agit de l'avant-dernière chanson, "Sulk". Initialement inspirée par le massacre de Hungerford en 1987, où 17 personnes avaient péri, elle revient aux racines indie rock du groupe, avec son refrain à reprendre en chœur, mais même son pont chargé de tensions ne l'empêche pas d'avoir un peu l'air d'une anomalie au milieu des autres titres. Le fait qu'elle ait d'abord été envisagée comme un single illustre le changement de direction de Radiohead au cours de l'enregistrement de "The Bends".

C'est peut-être le dernier morceau de "The Bends" qui a vraiment imposé Radiohead en tant que force à ne pas sous-estimer, grâce à son atmosphère tendue et pensive et cette façon de devenir peu à peu plus lumineux, faisant aussitôt de "Street Spirit (Fade Out)" un classique. Basée sur un arpège vacillant de guitare et le tapotement insistant d'un rimshot, l'intensité de la chanson s'accroît graduellement. Yorke semble canaliser des voix lors d'une séance de spiritisme, hanté par sa propre mortalité : *"Je peux sentir la mort, voir ses yeux de fouine."* Son refrain en apesanteur offre une sorte de réconfort, mais l'effet général est ambivalent et inquiétant. On peut trouver bizarre qu'elle soit sortie en single et plus encore qu'elle soit devenue numéro 5 des tops anglais, mais sa vidéo (du futur réalisateur Jonathan Glazer) renforce sa charge surnaturelle, avec son étrange ballet aérien au milieu de mobile homes, telle une aire d'attente oubliée.

Photo Knaepe/ Dalle

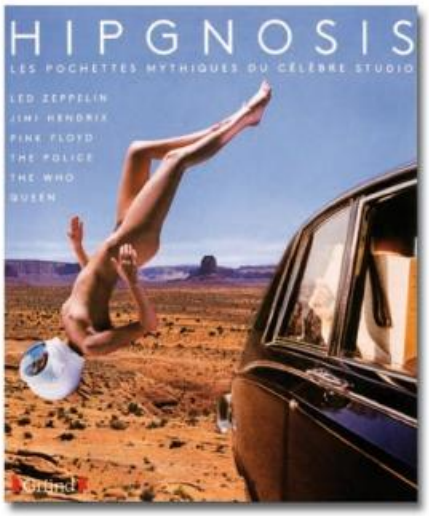
Grandiloquence, version finaude

Malgré de bonnes critiques, "The Bends" n'a pas tout de suite décollé et demeure l'album du groupe le moins bien classé aux Etats-Unis. Mais alors que 1995 laissait place à 1996 et que la fausse guerre entre Blur et Oasis passait au second plan, une lame de fond d'opinion critique et publique très positive s'est formé autour de lui.

"The Bends" est-il l'un des meilleurs albums jamais enregistrés ? C'est assurément l'un des plus essentiels, créant un modèle pour toute une génération de groupes qui l'ont interprété de différentes façons. Pour Coldplay, Travis ou Snow Patrol, il a ouvert la voie à une nouvelle sensibilité et à pléthore de grandes ballades indie, à voix de fausset sur fond de guitares acoustiques et de cordes. Pour Muse et une horde de groupes de new-prog, il a annoncé le retour de la grandiloquence façon opéra, en version plus finaude et alternative. Son influence a carrément dépassé la scène rock, puisqu'il a incité Massive Attack, entre autres, à inclure plus d'expérimentations à base de guitare dans sa musique. Et il a offert aux auteurs/ compositeurs, de David Gray à Rufus Wainwright, un nouveau contexte pour le genre de morceaux passionnés et confessionnels qu'ils écrivaient, sacrant Thom Yorke, malgré lui, saint patron moderne des souffrances de l'âme.

Et s'il faut juger "The Bends" sur le simple critère établi plus haut, alors oui, il fait clairement partie des très grands albums. Cela ne signifie pas qu'il est parfait mais, par une combinaison de circonstances, de personnalités et de talent, Radiohead s'est lancé un défi et a obtenu quelque chose d'assez différent pour opérer des changements radicaux sur le paysage musical. Et surtout, "The Bends" n'est pas figé dans une époque spécifique — les chansons n'ont pas pris une ride et conservent leur pouvoir de nous toucher et nous intriguer. ★

Traduction Isabelle Chelley



Avant l'ordinateur

HIPGNOSIS

L'art des graphistes notamment responsables des pochettes de Pink Floyd fait l'objet d'un lourd ouvrage.

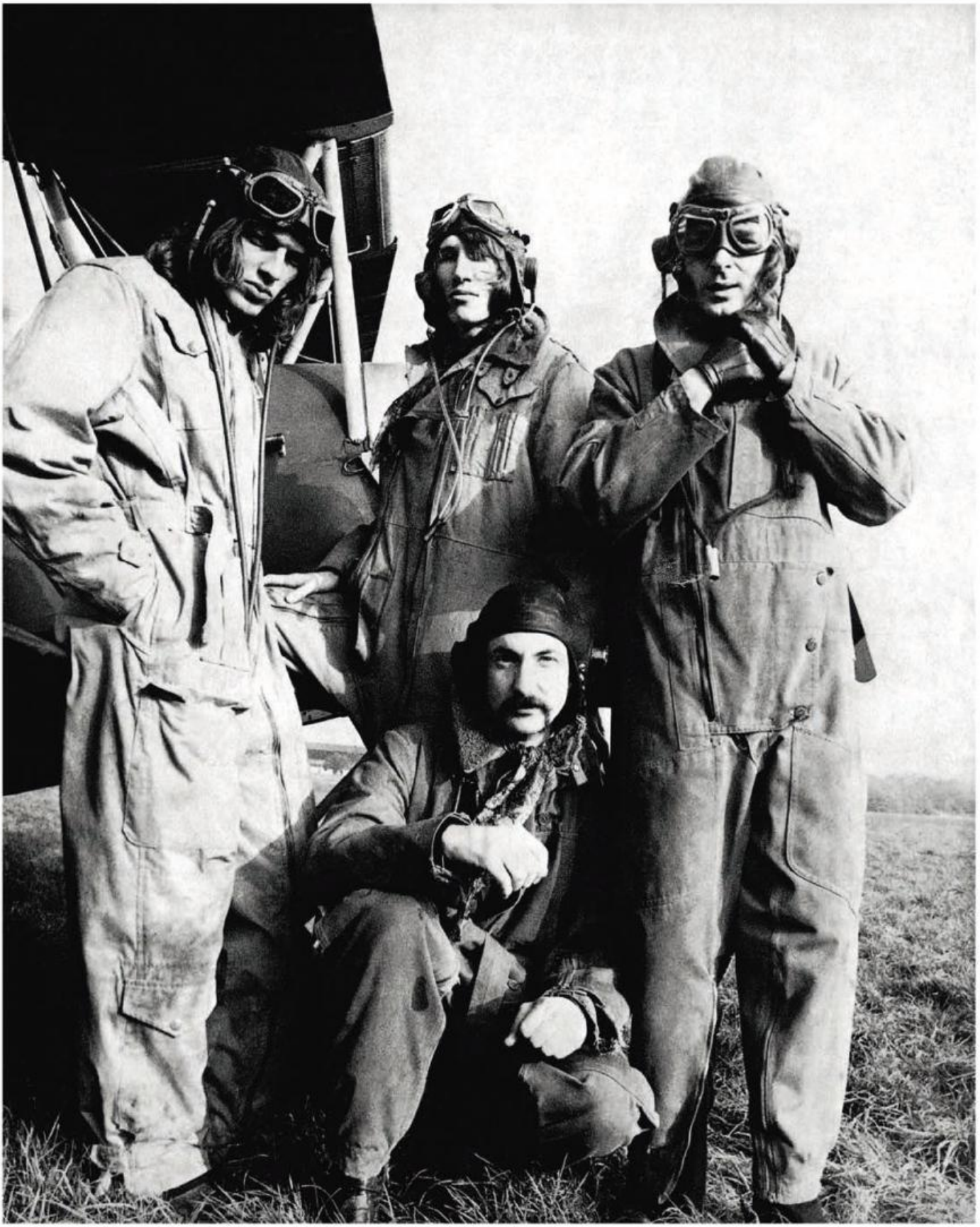
PAR STAN CUESTA

De 1967 à 1982, une bande d'Anglais allumés, rassemblés sous le nom d'Hipgnosis, a révolutionné la conception des pochettes d'albums et des visuels du rock. Led Zeppelin, Paul McCartney, The Police, The Who et des dizaines d'autres, certains inconnus ou oubliés, leur ont confié leur image. Sans oublier Pink Floyd, bien sûr, amis de longue date des fondateurs, Aubrey *Po* Powell et Storm Thorgerson, qui leur avaient mis le pied à l'étrier en leur commandant la pochette de leur deuxième LP, "A Saucerful Of Secrets", et dont ils réaliseront tous les visuels. Ces bricoleurs de génie, anticonformistes doués d'un humour surréaliste, ont laissé une œuvre totalement hallucinante, d'une originalité folle, à laquelle ce très beau livre rend enfin hommage.

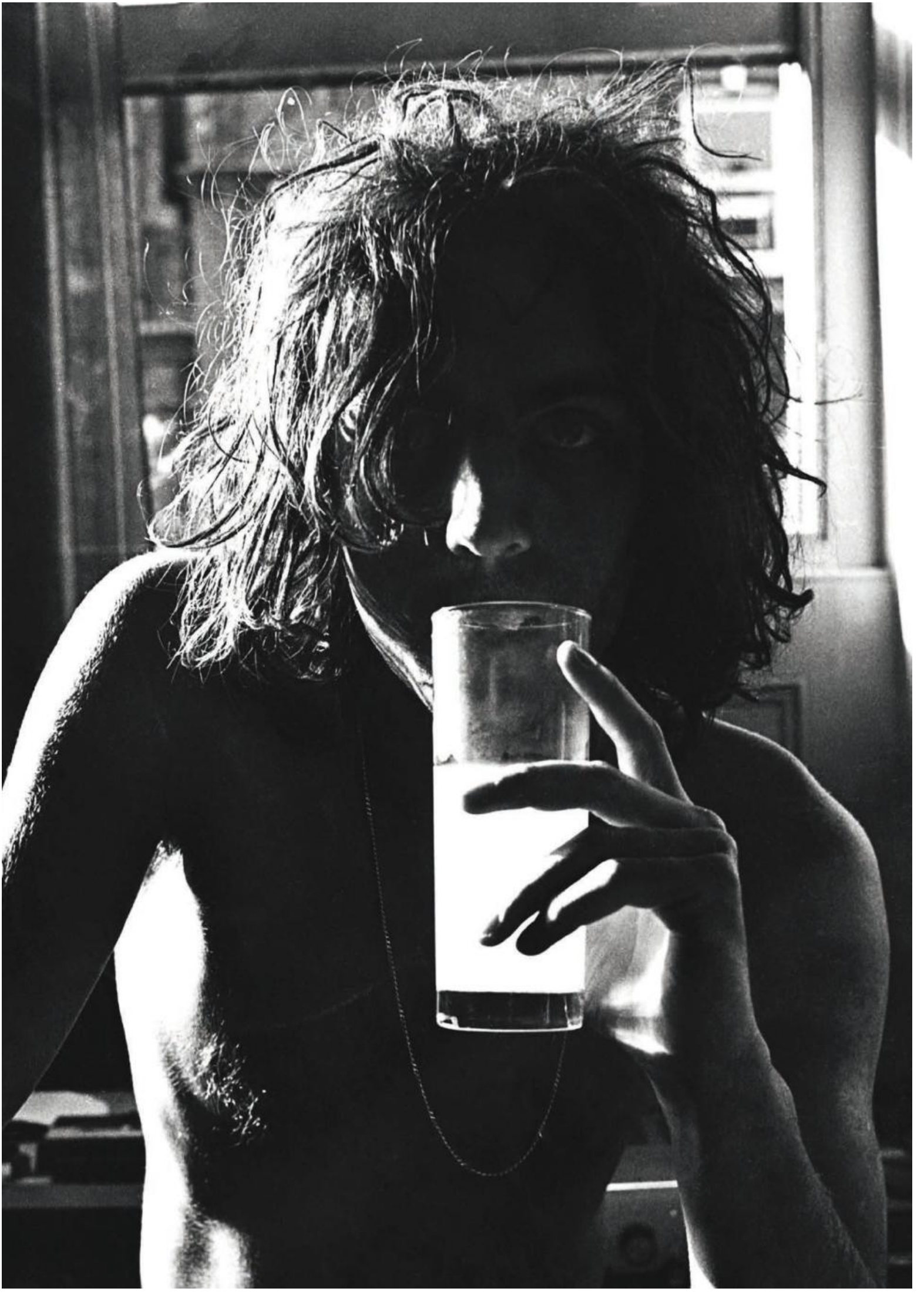
Ruche bordélique

Il est plutôt rare que la lecture d'un livre d'art provoque l'hilarité. Pourtant, c'est ici le cas — entre autres. Tout d'abord visuellement, car certaines pochettes ou photos sont empreintes d'un humour ravageur *so british*, proche de celui des Monty Python, fait de décalage et d'absurde. On pense notamment à celles de 10cc, ce groupe anglais qu'on ne connaît par chez nous que pour son méga-hit "I'm Not In Love", mais qui mériterait d'être redécouvert... Et puis, il y a les textes de *Po* Powell, seul survivant de l'aventure, à la fois humble, passionnant et tordant. On est ici loin du sempiternel bouquin alignant des reproductions de pochettes de disques, qu'on feuillette négligemment en se disant : *"Ah oui, celui-là, je l'avais"*, sans plus. Pour rendre compte de l'histoire d'une entreprise aussi originale qu'Hipgnosis, il fallait un ouvrage à la hauteur. C'est le cas. Il est ainsi constitué de deux sections, *Imagination*, qui raconte l'histoire de la conception des visuels, remplie d'incroyables anecdotes, et *Réalisation*, qui montre à voir le résultat final, que ce soit une pochette archi-connue, une version alternative inédite, ou même un projet refusé — et il y en a eu !

Parce qu'on ne peut pas dire que Powell et Thorgerson (plus tard rejoints par un autre génie, plus sombre, Peter Christopherson) étaient des artistes consensuels, prêts à tout pour plaire aux maisons de disques et décrocher de juteux contrats. Bien au contraire. Emblématiques d'une époque insouciante depuis longtemps révolue, ces deux dingues proposaient les trucs les plus délirants et anticommerciaux qui naissaient dans leurs esprits souvent défoncés (du moins à leurs débuts). Leur force était simple : ils étaient soutenus par les artistes qui s'adressaient à eux. Et quand ces gars-là s'appelaient David Gilmour, Robert Plant, Paul McCartney ou Peter Gabriel, les labels toussaient et acceptaient, la mort dans l'âme. Un exemple ? Quand le Floyd leur fait écouter "Atom Heart Mother", ils proposent immédiatement de mettre une vache sur la pochette, sans aucune mention du nom du groupe. N'importe quoi, donc. Ambiance chez EMI, affolée à l'idée que personne n'achète le disque. Résultat, aujourd'hui, *l'album à la vache* est peut-être plus connu pour sa pochette que pour sa musique...

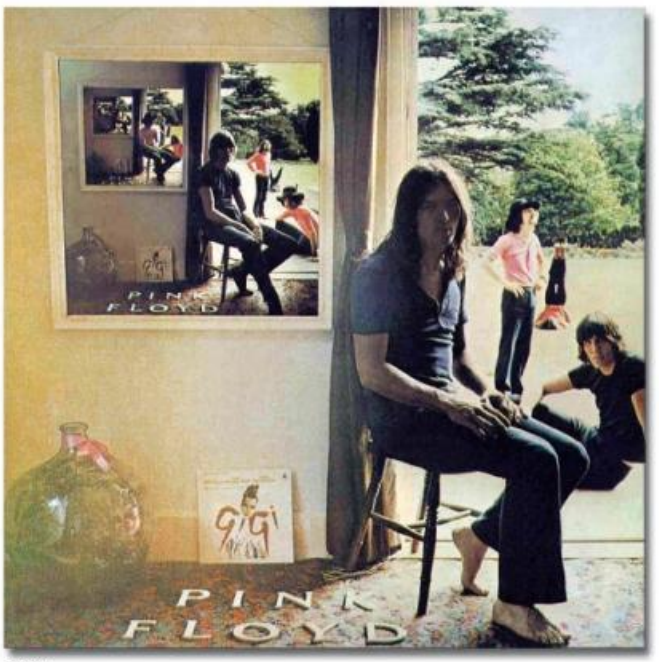


Pink Floyd en combinaisons d'aviateurs, pochette du single "Point Me At The Sky" (1968)



Syd Barrett en 1970 : il avait repeint les planches du parquet de son appartement en rouge et bleu

1970



1969

Paul McCartney dans le désert de Californie, séance pour l'album de Wings, "Venus And Mars" (1975)

Complètement loufoques et champions de l'art pour l'art

jimi Hendrix fait des parties de basse, studio Olympic, 1967

Le bouquin est ainsi truffé d'histoires d'un temps où le business ne l'avait pas encore emporté sur l'art. On en apprend aussi beaucoup sur les musiciens, par un biais inhabituel, celui de leur rapport à l'image. Car les bureaux d'Hipgnosis, sur Denmark Street à Londres, étaient une ruche bordélique — l'antithèse complète de l'esthétique souvent très léchée des images qui en provenaient — très apprécié des artistes, stars et autres. Powell décrit ainsi l'irruption en 1975 d'un homme chauve et bedonnant cherchant à joindre Pink Floyd, qu'il mettra un moment à identifier comme étant Syd Barrett, son copain d'enfance, pour lequel il avait réalisé la sublime pochette de "The Madcap Laugh" à l'issue d'une mémorable séance photo qu'il raconte ici et dont on retrouve de magnifiques clichés inédits.

Mais le livre intéressera autant le passionné de rock que l'amateur d'art et de graphisme. Non seulement les images proposées sont encore aujourd'hui d'une modernité et d'une étrangeté incroyables, mais le récit de leur fabrication

The Rolling Stones, Bow Street Studios, 1973, étude pour la pochette de "Goat's Head Soup"

est à chaque fois saisissant. On a du mal à l'imaginer, mais on parle d'un monde d'avant l'ordinateur, Photoshop et autres gadgets sans âme. Ces mecs travaillaient la matière, avec de la colle, des ciseaux, des immenses tirages qu'ils trimbalaient d'un bout à l'autre de Londres en vélo, des bidouillages divers d'une inventivité folle. Leurs images étaient généralement le fruit d'une mise en scène bizarre, souvent incompréhensible, et produisaient à l'arrivée une impression durable. Complètement loufoques, champions de l'art pour l'art, ils refusaient presque systématiquement de mettre des photos des artistes en couvertures de leurs albums ! Il suffit de penser aux disques de Led Zeppelin, notamment "Houses Of The Holy" : c'est quoi ce truc ? Rien, une simple idée... Et puis, on découvre toutes ces pochettes d'artistes inconnus ou oubliés, pour lesquels Hipgnosis s'est autant défoncé que pour les stars. Et c'est une autre histoire du rock qui se dessine : une aventure vécue au jour le jour, par des gens qui étaient souvent des potes, dont certains avaient du succès et d'autres pas... Presque une histoire d'amour.

Parfois, au milieu de tous ces concepts fumeux, en totale contradiction avec leurs principes — rien de plus logique, donc — les gars tiraient le portait d'un musicien, au débotté, et c'était magnifique. Regarder cette photo en noir et blanc de Rory Gallagher, le visage dans l'ombre, en 1971 : c'est sans doute le plus beau portrait de musicien jamais réalisé. Ou cette pochette d'une chanteuse oubliée, Judie Tzuke, assise sur une chaise, de dos, face à la mer. Totalement sublime.

Projet bâclé

Enfin, illustration ultime du manque de sens des affaires de cette joyeuse bande, l'ouvrage se termine sur une fabuleuse série de clichés totalement inédits des Rolling Stones en 1973. Cette année-là, le manager du groupe appelle Powell pour lui proposer de concevoir la pochette de "Goat's Head Soup". Po rassemble les musiciens en studio, les fait poser torse nu, uniquement vêtus de collants blancs, dans le but de les représenter, après divers collages, en centaures... Le projet est approuvé, la séance effectuée, les photos exceptionnelles. Sauf que Powell, occupé ailleurs, ne finit pas à temps et rend un projet bâclé, ni fait ni à faire. Aux Stones, quand même... Lesquels font immédiatement appel à David Bailey pour la pochette que l'on connaît. Tant de je-m'en-foutisme force le respect. ★

Hipgnosis, les pochettes mythiques... Editions Gründ

1974

1975

/EROP//

Tumulte d'une parole

BOB DYLAN

THE BOOTLEG SERIES VOL. 12, 1965-1966 : THE CUTTING EDGE

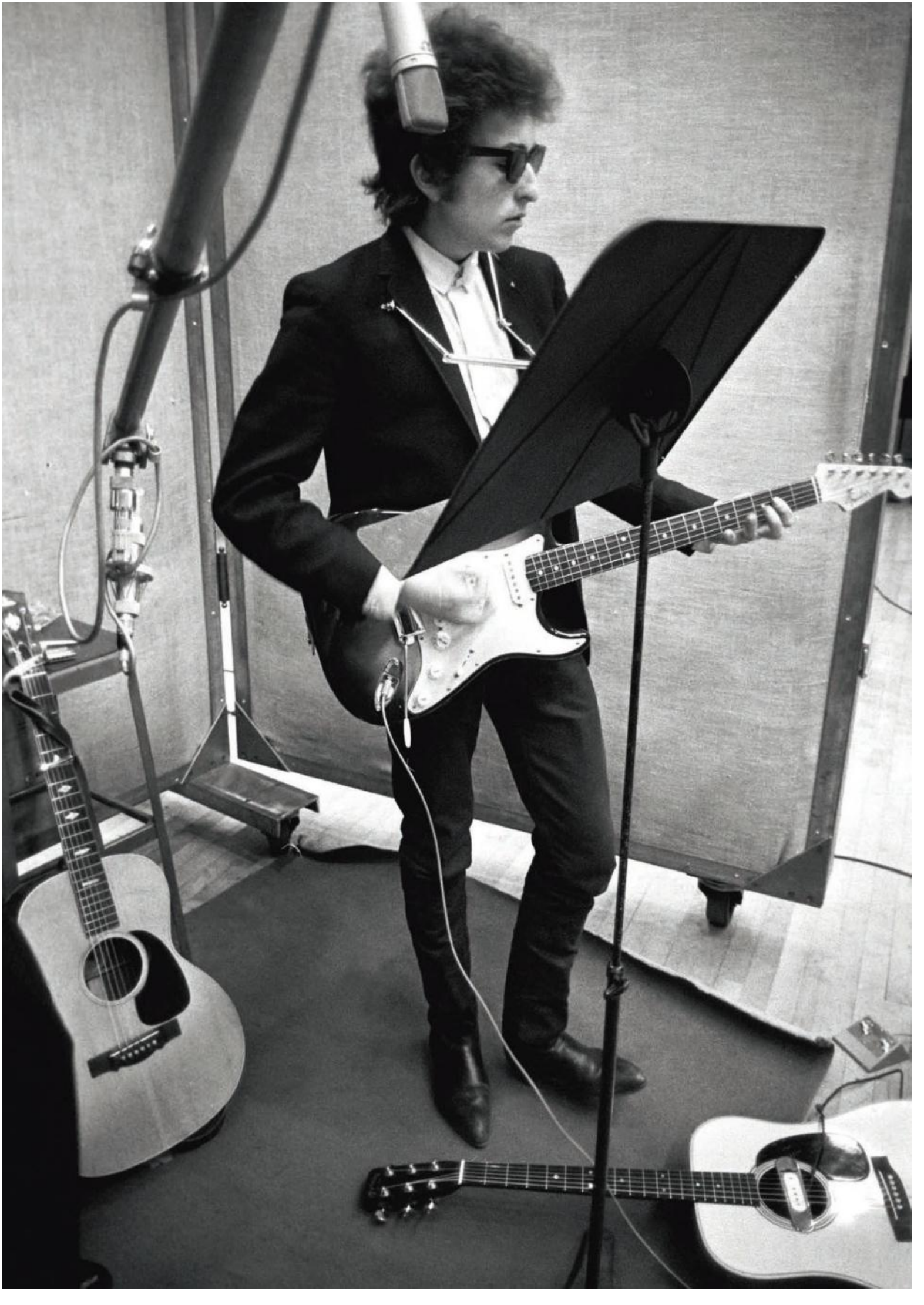
Un nouveau coffret gargantuesque documente à nouveau l'œuvre du Barde, ici dans sa période charnière, la plus passionnante.

PAR FRANÇOIS DUCRAY

En hommage à Lola OUZOUNIAN, 17 ans,
ainsi qu'à toutes celles et tous ceux qui sont morts avec elle,
le 13 novembre 2015, pour avoir osé célébrer la vie lors
d'un concert de rock, au Bataclan de Paris.

A quoi (nous) sert Bob Dylan ? Dimanche 18 et lundi 19 octobre dernier, Bob Dylan et l'inimitable groupe qui le soutient depuis une bonne demi-douzaine d'années sur toutes les routes les plus reculées du monde, se sont posés, au Palais des Sports de la porte de Versailles, pour deux concerts d'une *tournée qui n'en finit pas* depuis un bon quart de siècle. Cette fois, sur vingt-cinq titres, sept étaient empruntés au répertoire de Frank Sinatra, les autres coulés dans le même parti pris d'arrangements swing qui fit la gloire de *The Voice* au sommet de son art. C'était, pour les fans les plus éprouvés, un régal et un regain à la fois : tout émoustillé par sa redécouverte d'un des filons musicaux qui irriguèrent jadis ses oreilles de môme, Dylan s'appliquait, ô surprise, à chanter pour de vrai, et du coup à y prendre un plaisir attendri qu'on ne lui connaît guère. Quant aux spectateurs échoués là par curiosité envers une icône en voie (voix…) d'extinction, ils repartirent comme ils étaient venus : peu convaincus d'avoir vu *le* Bob Dylan tel que figé par les images dorées sur tranche des années 60, voire 70. L'inverse, en somme, d'un de ces vrais ou faux tribute bands qui cassent la baraque sur le juteux marché de la nostalgie : une réincarnation un tantinet fourbue de l'ex-Adonis à l'œil perçant et aux boucles désordonnées, dédaignant ses innombrables goldies, ou bien les tordant et essorant tant et si fort qu'on y discerne goutte… A quoi sert ce Bob tardif ? A donner à voir et à entendre ce que c'est de ne rien céder ni retrancher quand on est un putain d'artiste, bateleur et musicien de 74 balais, et fier de l'être — il n'est pas le seul (Cohen, Van, Neil, Stevie Wonder, Macca et les Stones aussi…) mais dans le genre abrasif et super digne, il est, et de loin, le plus irréductible.

Photo Jerry Shatzberg/ Sony Music-DR



Et bien sûr, c'est là que Bob l'Insaisissable se distingue de tous ses pairs et contemporains : avec ses 35 albums originels, ses plus de 500 chansons au compteur (conteur ?) et son petit Oscar fiché sur un coin d'ampli, il a horreur de se redire. Tout bonnement parce que s'il en est un qui, à tort comme à raison, nous a déjà dit, dispensé, forcé à jouir en pensant, c'est bien lui, le petit gars solitaire né Robert Allen Zimmerman dans sa vallée minière au fin fond du Minnesota glacé. Uniquement relié au reste de l'univers par la radio de ses parents, et qui en retiendra : un, que la mémoire est de tous les dons le mieux exploitable ; deux, que l'Amérique des années 40 et 50 était un pays de cocagne où l'on pouvait se gaver tour à tour de blues et de country, de gospel, de folk et de jazz, de chanteurs/ chanteuses à se damner genre Frankie et Billie Holiday, *et* de ces cinglés qui mêlaient le tout pour en extraire la quintessence la plus dépotante et sexy qu'ondes aient jamais connue, avec Elvis en tête, mais lui n'oubliera ni Chuck ou Little Richard, ni Buddy et Eddie. Moyennant quoi, après s'être converti au folk song en 1960 parce que c'était *le truc intéressant du moment, surtout quand on y vient par cette crème d'humanité concentrée qu'est Woody Guthrie... et que de toute manière, on n'a qu'une guitare acoustique et deux chemises de rechange sous la main...*, il débarque quelques mois plus tard, à vingt ans pile et dûment rebaptisé Bob Dylan, dans un Greenwich Village envahi de congères, mais qui s'attend à tout sauf à la tempête qui va submerger ses rues étroites autour d'un square pelé...

La suite, on la sait sur le bout des doigts : la chasse éperdue aux chansons frottées à celles des autres, aux places chèrement disputées sur les scènes des bars folk, aux plumards bienveillants, aux pinards bien pourris mais qui nourrissent aussi... ; la signature quasi miraculeuse sur le label Columbia ; l'autre signature avec sa nécessaire âme damnée, Albert Grossman ; la rencontre en tous points initiatique avec sa première amoureuse d'importance, Suze Rotolo, qui de fait fut, le temps assez bref de leur passion mais aussi celui de son ombre portée, sa véritable bonne étoile, avant comme après tant d'autres au moindre éclat, telles Joan Baez, Edie Sedgwick ou Nico... Le premier album qui se plante, "The Freewheelin' " qui le lance, "The Times They Are A-Changin' " qui l'impose, "Another Side Of..." où c'est symboliquement lui qui, frustré, implose : fin 1964, Bob Dylan est déjà, avec ses exacts contemporains britanniques les Beatles, le seul artiste au monde à humer, deviner et, parce qu'il lui faut à tout prix arriver le premier, avant eux surtout, pouvoir mettre la main sur cette lune artistique rêvée, à portée de leur très créative rivalité. Coup sur coup, les Fab Four vont abattre la paire qui tue, "Rubber Soul" et "Revolver" : excusez du peu, surtout eu égard à ce qui, chez eux, précède et suivra. Mais pour les deux années à venir, Bob a une encore meilleure main : le brelan "Bringing It All Back Home"/ "Highway 61 Revisited"/ "Blonde On Blonde" - ou *"B O B"* pour les fétichistes, et le tout premier double album de l'histoire du rock, pour les statisticiens : c'est qu'il y avait urgence et profusion, oh oui, et quelles !

Ouvrir au public les séances d'enregistrement qui ont conduit à la trilogie magique

En réalité, car l'artiste Dylan s'appuie et s'appuiera toujours sur le vécu et la perception du bonhomme Zimmerman, c'est une fois de plus la vieille affaire tantôt du combat, tantôt de l'alliance entre cerveau et sens, raisons et pulsions. L'avantage autant que l'inconvénient, avec Bob, c'est qu'il est, à la suite d'un Leonard de Vinci ou d'un Averroès, aussi *éveillé* (le mot est de Verlaine à propos de Rimbaud) de tous ses sens, que férocement intelligent (ce qui ne l'absout nullement de se tromper avec une égale brutalité) : souvent, chez lui, analyse et vision intime des mêmes personnes ou situations se chevauchent, au risque assumé d'une confusion qu'il estime avant tout naturelle et féconde. Accolés à un Picasso, ces qualités et leurs défauts corollaires (dont un assez considérable et proactif orgueil, à l'opposé de l'ego stérile de tant de gens moins bien lotis) aboutissent à l'emploi d'un mot qui inhibe : *génie*.

Mission de tout précipiter

Bon. Bah lâchons-nous, alors : s'il en est un, dans la saga entamée en 1955, au temps béni des vaches grasses, et jusqu'à nos jours plus arides et tentés par la terreur, c'est lui, sans même qu'il soit nécessaire d'en passer par l'onction très présidentielle du Boss Bruce sur l'autel du Rock And Roll Hall Of Fame *("Si Elvis a libéré nos corps, Bob, lui, a libéré nos têtes.. !")*. Et c'est ainsi qu'au cours de ses trois premières années de service public, Dylan a, en toute immodestie, foutu le feu à la vieille bicoque folk pour la transformer en navire de guerre anti-conservateur, avant de l'abandonner en pleine mer pour se tailler un empire de rages et de chimères sur les sables mouvants des utopies émiettées. Problème : personne ne saura lui succéder à la barre du navire post-folk avant longtemps (Neil Young, peut-être...), comme personne ne se révèlera à même de le seconder dans sa tentative de rallier les continents du rock et de la poésie avant un bon moment (à l'exception d'un John Lennon piqué au vif sur l'instant, immédiatement relayé par un Jimi Hendrix encore inconnu...). Le tout en une poignée de chansons à la fois bouleversantes et incendiaires ("Masters Of War", "A Hard Rain's Gonna Fall"), complexes et directes ("Blowin' In The Wind", "Boots Of Spanish Leather"), étonnement sauvages et tendres ("Don't Think Twice, It's All Right", "Girl From The North Country", "My Back Pages"). Lesquelles auront, à leur tour et mine de rien mais à grand fracas, fourni l'anti-bande-son et retourné l'air d'un temps où les Etats-Unis soutenaient une drôle de guerre froide — que la crise de Cuba en 1961 faillit bien porter à un pic de combustion ; où les Droits Civiques des Afro-Américains demeuraient bafoués dans maints Etats sudistes ; où les femmes, les jeunes, les adeptes d'un progressisme, même modéré, se voyaient interdire toute espèce de responsabilité dans une société régie par le consumérisme et son jumeau moral, le conformisme ; et où, finalement, en novembre 1963, des Américains bon teint n'hésiteraient pas à trouer de balles leur propre super-vache sacrée, John F Kennedy. A tout cela, Dylan et sa six-cordes ont réagi avec une éloquence d'abord maligne et impertinente, puis de plus en plus violente, oblique ou carrément prophétique, voyance rimbaldienne oblige, *thank you, Suze*. Folkeux respecté et copain de l'époque, Tom Paxton a pu le résumer en une phrase : *"On a tous démarré avec le même équipement : nos guitares et nos voix ; et puis soudain, l'un d'entre nous s'est transformé en comète..."* — venant briller jusque dans le terne ciel d'ici, une France gaullienne toujours rétive à la langue de Churchill, où hélas les *adaptations* signées Pierre Delanoé auraient mieux restitué le sens des mots rien qu'en leur brûlant la plante des pieds : heureusement qu'à nos oreilles aiguisées par les Beatles et les Stones, les mots étaient aussi des sons, et que ces sons nous *parlaient*, allumant nos circuits nerveux plus sûrement que Sartre ou Camus — l'auteur de "La Peste" ayant, au passage, beaucoup plus de points convergents avec Bob que le célèbre *maître à penser* germanopratin ; une certaine honnêteté intellectuelle, entre autres... A quoi servit ce Bob tout frais émoulu de sa première manière ? A élever, en claquant des lèvres et des cascades d'accords bizarres, d'au moins trois niveaux d'un coup, la fulgurante beauté rythmée que la concurrence british instillait dans les juke-boxes d'un *monde libre* en pleine sieste... Et le tout en solo !

Photo Don Hunstein/ Sony Music -DR

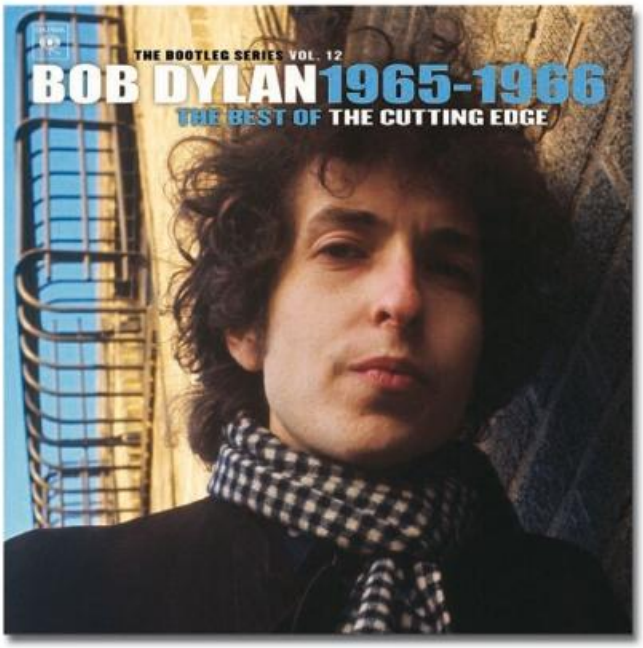
Si la comète s'en était tenue là, on lui devrait donc déjà un sacré bouquet de parfums fleurant bon le jus de crâne et le nectar de gratitude. Mais l'heure des grandes mutations allait sonner, et c'est la voix lactée tout entière qui allait bientôt s'embraser. Non sur un simple coup de tête, plutôt en conséquence carillonnante d'une réflexion introspective longue de quelques mois — une éternité en cette décennie convaincue de sa mission de tout précipiter, passé comme avenir ! Quelques faits et dates en donnent les clés : à l'été 1964, les Animals métamorphosent le traditionnel "House Of The Rising Sun", caressé comme tel par Dylan sur son premier album, en un brûlot mêlant le R&B généreux du chanteur Eric Burdon au groove graisseux de son groupe de rockers des Highlands ; c'est un raz-de-marée sur les deux rives de l'Atlantique et, pour Bob, une révélation : ainsi, un pur joyaux du répertoire qu'il porte aux nues peut devenir un hymne sonique à l'air que respire le très jeune et vaste public suscité par les Beatles et leurs épigones. Un soir de l'automne suivant, à Chicago, Bob assiste, dans un club de la ville, à une démonstration de ce que peut déclencher le blues quand il se voit approprié par un premier couteau de la six-cordes électrique qui n'a pas peur de trancher dans les vieilles chaires limoneuses du Mississippi, même si le voleur de feu en question est un blanc-bec juif originaire de Glencoe (Illinois), Michael Bloomfield, plutôt que le neveu de Muddy Waters ou celui de BB King... Quelques jours plus tard, *bis repetita* dans un studio de Manhattan où répète un orchestre puissamment électrique, composé du même Bloomfield, cette fois accompagné d'une partie d'un groupe basé à Toronto, Levon And The Hawks : le batteur Levon Helm, de l'Arkansas, et les Canadiens Richard Manuel (piano et chant) et Robbie Robertson (guitare et chant) — ces trois-là formeront The Band, pour servir Dylan et, sur la lancée, leur propre et superbe aventure. La légende veut que, médusé, le tout nouveau prince de la coolitude new-yorkaise en ait perdu l'usage non seulement de son verbe acéré, mais de l'imprévisible harmonica au prétexte duquel on l'avait invité. Moins de six semaines plus loin, début janvier 1965, Bob Dylan lançait à la cantonade un *"J'accepte le chaos !"* qui devait toujours plus au *"dérèglement des sens"* d'Arthur Rimbaud, et signifiait, force dix : *Je choisis le tumulte !* Tumulte d'une parole désormais exacerbée, transmuée par le contact d'abord frileux, puis totalement abandonné, foudroyant, avec le rock'n'roll que le petit Robert avait tant adoré, à Hibbing, quand les filles rabrouaient ce garçon trop impérieux, moqueur et secret.

Excès de vitesse

Une cinquantaine de titres abordés, trente-sept gravés, dont un prodigieux quart de chefs-d'œuvre ; des dizaines d'heures de musique incandescente enregistrées sur une période de quatorze mois en résultèrent, dont 175 précieuses minutes publiées mirent sens dessus dessous la musique et la culture des années 60, et bien au-delà encore... Dylan, après avoir failli succomber sous les effets de l'expérience, en émergea plus mystérieux et dominant que jamais en termes de créativité, même si celle-ci devait se moduler en différentes phases et intensités selon ses éclipses et renaissances à venir. De ces noces tonitruantes naquirent aussi moult avatars eux-mêmes somptueux, au premier rang desquels figurent, sur la côte Ouest, les Doors et Grateful Dead, chacun dans son bain ; sur la côte Est, Lou Reed et son formidable Velvet Underground — mais on pourrait citer utilement tout le Who's Who de ce qui constituera, par strates, le folk-rock, puis le country-rock et la nébuleuse americana. En bref, bien qu'ayant flirté avec la cata à force de pilules et autres substances, et avec la mort en moto — Bob est un notoire chauffard, tous ses proches le confirment avec des tremblements rétrospectifs... — Dylan s'est fait l'architecte d'un édifice aussi audacieux et flamboyant que la cathédrale *gaudienne* de Barcelone : qui n'a plus cessé, dès lors, d'être visité à répétition, d'inspirer tant la sidération que le questionnement. Et d'inspirer tout court... Pas mal, pour un absolu autodidacte doté d'une voix à tendance nasillarde et d'un jeu de guitare certes enthousiaste, mais qui restera toujours un poil... approximatif ! Dans son squat londonien, dix ans plus loin, un certain Joe Strummer saura s'en souvenir ; et des hordes d'autres adeptes du système D cher au punk après lui. Merci qui ?

Pour preuve éclatante de ce qui précède : ce nouvel opus des riches archives issues de la somme dylanienne, intitulé "Bootleg Series Vol 12 – Bob Dylan 1965-1966 : The Cutting Edge". Il s'agit là d'ouvrir au public les séances

Photos Don Hunstein/ Sony Music-DR



"Like A Rolling Stone", stupéfiante déflagration de 6 minutes

d'enregistrement qui ont conduit à la trilogie magique de ces deux années fécondes entre toutes : pour les fans, ça ressemble à un siège au bord de la scène quand Glenn Gould répète, ou à un tabouret offert à côté de celui du Caravage, quand il attaque son chevalet... Sony présente la chose, version CD, en trois formules : un double best of de 36 titres et 145 minutes, autant dire un survol — sauf que déjà, grâce au boulot d'orfèvre des démineurs, le son est une fête ! A l'opposé : un monstre de dix-huit (18 !) rondelles où ne manquent pas un faux départ, un essai avorté, une version de "Stuck Inside Of Mobile With The Memphis Blues Again" qui s'enlise, une autre de "Highway 61 Revisited" qui sort des rails par excès de vitesse, une engueulade, un raclement de gorge, un éclat de fou rire (ils sont nombreux, et souvent, quand c'est Bob, à rebours du léger esprit de sérieux qui préside aux prises)... Le vrai bonus, ici, étant le dernier CD, consacré à une bordée de reprises et tentatives chopées dans trois chambres d'hôtel au cours de la presque fatale tournée de 1966, à Londres, Denver et Glasgow : pur bonheur de voyeur par les lobes, et d'une autre qualité que les bons vieux *pirates authentiques* d'antan... Entre les deux, l'édition proclamée Deluxe, rassemblant 6 CD, dont le même que sur le gros bidule et entièrement consacré aux 15 prises de "Like A Rolling Stone" ; sans compter une astucieuse et, de fait, luxueuse présentation de l'œuvre, elle-même accompagnée d'un livre de photos s'ouvrant avec l'une des plus saisissantes de Jerry Schatzberg, et se fermant sur la plus insolite qu'ait prise Daniel Kramer — une double page rend, en outre, hommage à l'œil toujours pertinent du photographe de Rock&Folk d'alors, Jean-Pierre Leloir. C'est cette dernière que nous allons, en quelques mots, ici présenter : elle mérite le détour...

Chaudron bruitiste

Janvier 1965, donc. Dylan encourage son éditeur à proposer une chanson qu'il couve depuis l'été d'avant, "Mr Tambourine Man", à un nouveau groupe de Los Angeles connu de lui par l'intervention d'un ami commun, les Byrds. L'arrangement electrico-cristallin qu'ils lui attachent la souligne merveilleusement, constate l'auteur, aux aguets. Le 10 et le 11, il s'engage, en termes sibyllins et syllabes confuses, à de secrètes fiançailles avec une fascinante jeune femme déjà au cœur de quelques chansons récentes (et qui sera l'objet, sinon le sujet ou la cause de bien d'autres encore...), Sara Lownds, future Sara Dylan et mère de leurs cinq enfants. Le 13, il est de retour au studio Columbia de New York où, en une demi-journée, il prépare et met au four dix titres, pas un de moins, dont cinq atterriront tout cuits sur "Bringing It All Back Home". Le festival commençant par "Love Minus Zero/ No Limit" (*"My love, she speak like silence... "*, brodé à la guitare par Bruce Langhorne ; "I'll Keep It With Mine", offert à Nico, exemplifie ce que Bob peut tirer d'un piano avec un savoir-faire de plombier en moufles mais un aplomb de prestidigitateur pressé... Le 14, il balance et confirme "She Belongs To Me" et "Subterranean Homesick Blues" avec l'une des incarnations de son orchestre de chambre, avant de plonger dans un chaudron bruitiste une première version de "On The Road Again" avec une autre... Et le 15, il conclut le premier volet de son triptyque esquissé en assénant, à la suite : la pochade graveleuse "If You Gotta Go, Go Now", qu'assumera en l'accentuant Sandy Denny entourée de Fairport Convention ; l'extraordinaire "It's Alright Ma (I'm Only Bleeding)" (en solo hyper décontracté, puis méga intense) ; enfin une version en trio et suprême délicatesse de "Mr Tambourine Man"... Le tout capté de main de maître par Tom Wilson. Qui sera encore responsable desdites prises consacrées à "Like A Rolling Stone", stupéfiante déflagration de 6 minutes qu'on entend monter telle un flux presque paisible au départ, les 15 et 16 juin suivants, alors que l'affaire était dans le sac, grâce en grande partie à Mike Bloomfield et un Al Kooper qui n'avait jamais touché un orgue de sa vie, mais usé de son culot, si..., dès la quatrième : sans explication immédiate, mais on la découvrira par petites touches toutes personnelles, Bob Johnston est installé au pupitre de producteur en lieu et place de Wilson, qui se consolera en mitonnant, entre autres menues contributions à la musique populaire, les deuxième *et* troisième album du Velvet Underground...

Le 29 juillet, à peine vingt-quatre heures après le cataclysme déclenché par le fameux set électrique (aux cris de *"vendu"*, sous les sifflets des néo-conservateurs du folk pur et dur et les menaces des vieilles chouettes d'une cause que leur héraut d'hier n'entendait plus de la même oreille qu'elles) du Festival de Newport, Dylan et son gang, désormais frères de sang (pour un temps, sic transit...) reprennent d'assaut le studio CBS en y gravant, c'est le mot, "Phantom Engineer" qu'on voit s'ériger en surréaliste "It Takes A Lot To Laugh, It Takes A Train To Cry" sous les coups de boutoirs hallucinés de Bloomfield et Kooper ; puis "Tombstone Blues" le bien nommé, et l'incroyablement sarcastique et cruel "Positively Fourth Street", futur objet d'un second single à succès après "Like A Rolling Stone", clous dorés dans le cercueil de la pop telle qu'admise jusque-là... et ultimes messages empoisonnés à l'amicale concurrence – ensuite, ce sera soit beaucoup plus amical, soit chacun pour sa hure...

Le 30 et les 2 et 4 août sont consacrés à l'accomplissement des méfaits qui hisseront la totalité de "Highway 61 Revisited" au rang de pierre philosophale du rock des sixties... et des siècles à venir s'il est reste : en prises bonhommes ou versions possédées, voici en vrac "Highway 61 Revisited", "Queen Jane Approximately", "Ballad Of A Thin Man" — comment ne pas songer à la phénoménale relecture transgenre qu'en donnera Cate Blanchett dans le film "I'm Not There" de Todd Haynes ? — et surtout "Desolation Row" (avant que Bloomfield soit remplacé par Charlie McCoy, de Nashville : première tentative, un rien précoce mais déjà significative de la part de Johnston, de déplacer le héros en fusion vers les studios plus tranquilles de Music City...), soit "Le Jardin Des Délices" de Jérôme Bosch en dix minutes de texte possédé et de musique féerique.

5 octobre : retour au banc de chiourme, cette fois avec Levon And The Hawks, à savoir Helm, Manuel et Robertson, plus Rick Danko à la basse et au chant, et Garth Hudson à l'orgue et à l'accordéon (appris à la dure dans les forêts du Nord Canada, parmi des Hurons parlant à moitié français...) : ils tirent la langue au "I Wanna Be Your Man" des Fabs, bricolent un roboratif "Jet Pilot" et s'abîment sur une version infantile de "Temporary Like Achilles" (qui tant frappera Warren Zevon !) ; rien de vraiment concluant ; le 30 novembre, les mêmes moins Levon et plus Bobby Gregg sont convoqués à une séance inaugurale en vue de ce qui deviendra "Blonde On Blonde" : trois (re)prises d'un autre titre chargé au curare, "Can You Please Crawl Out Your Window ?", dont la sortie exclusive en single fera flop dans les charts US à Noel, plus une quasi quinzaine d'ébauches d'une ballade baptisée "Visions Of Johanna", qui ne se pouvait imaginer moins que sublime, ce qu'elle sera, mais pas là... ; la bonne volonté des Hawks s'arrête où la subtilité leur fait encore défaut : Bob fait la gueule, Johnston ourdit un plan B, à Nashville, où il a ses habitudes et des alliés au point de croix. 21 janvier 1966, toujours à New York : les Hawks, ce jour-là, s'échouent sur un "She's Your Lover Now" pourtant abordable ; le 25, ils s'en tirent nettement mieux avec "One Of Us Must Now (Sooner Or Later)", mais Bob Johnston n'y résiste plus et suggère son alternative en *countryland*. Bob Dylan, de guerre lasse et enceint ras la gueule d'un flot de merveilles qui se bousculent en lui, consent enfin : si bien qu'entre le 14 février et le 10 mars 1966, en moins de quatre semaines et pas plus de sept séances utiles, le Fantôme de l'Electricité, son producteur/ facilitateur/ vecteur aux faux airs de gros greffier pépère, et leur quarteron de mercenaires aux allures de chasseurs du dimanche mais redoutablement experts chacun en son jardin, et d'une rarissime souplesse d'adaptation et de dévotion au travail d'ensemble, vont, comme qui rigole, tout simplement boucler le plus beau disque de musique populaire de tous les temps. Tout, ou presque tout, s'épanouit là, sous vos yeux, vos oreilles, vos doigts. Des fanfares dadaïstes de "Rainy Day Women #12 & 35" à la splendeur voluptueuse inégalée de "Sad Eyed Lady Of The Lowlands" (Sara, évidemment), en s'ébrouant par "Absolutely Sweet Mary" (où Robbie Robertson sauve son honneur et celui de son groupe...) et l'exquis "I Want You", Dylan vient d'atteindre, en une sourde et fugitive extase, son Graal multi-sensoriel : ce son sauvage et capiteux, où copulent à parité paroles folles de liberté et musiques entre fumet sexuel et apesanteur. L'antique blues, le rockabilly des origines, la country des pionniers et le folk des rebelles pourchassés sentaient le brouet du diable ? Bob vient de leur adjoindre une parentèle inouïe et pas bien loin de... divine !

Pas tout à fait les ténèbres

Le plus ironique et savoureux, cependant, c'est qu'à trois jours de la fin de l'enregistrement, Dylan serait rejoint par les Hawks pour une tournée mondiale qui partagerait ses auditoires en deux, les transportés de joie et les furibards complets, lui s'en amusant tant que l'exaltation de jouer *ça* chaque soir, chargé à bloc ou moins, le tiendrait à l'abri du réel.

Le plus beau disque de musique populaire de tous les temps

Jusqu'à ce jour de mai, au Free Trade Hall de Manchester, où un zozo le traita de *"Judas"*... Là le sang lui monta au ciboulot direct et il ordonna à ses lieutenants, que désormais on appellerait *The* Band, comme on dit *Les* Disciples sans préciser de qui : *"Play fucking loud !"* Comme si ce n'était pas ce à quoi ils s'activaient depuis deux mois, et pour un mois encore. Après quoi, *burn-outé* du sol au plafond, Bob se désolidarisa de sa Triumph sur une route des collines de Woodstock, atterrit à l'hosto du coin... et entama son lent cheminement vers la première de ses nombreuses renaissances, entre famille élargie aux vieux amis, chansons libidino-bibliques sur voix muée, et semi-rédemption — pour le divorce acrimonieux et la conversion proto-fondamentaliste, car Mister D ne fait rien à moitié très longtemps, il faudra patienter jusqu'au milieu des années 70 ; et pour pire/ mieux encore, les décennies qui nous mènent jusqu'à nos tristes jours... A quoi nous servit-il ? De repoussoir, aussi, de clown triste indispensable, de leurre impénitent...

Mais vous savez quoi, pour finir ? Le 13 novembre dernier, quand des assassins ont fait feu sur des centaines de fans de rock de notre temps, en tuant près de cent, au Bataclan de Paris et de nos amours, la peur gagna tous les artistes dits de renom alors en tournées européennes, qui firent leurs sacs de marque et regagnèrent vite fait *home sweet home* — à la notable exception de Madonna. On peut, bien sûr, les comprendre. Mais pas Bob Dylan et son groupe. Qui ont réclamé des gardes armés autour de leurs six derniers concerts italiens, mais n'en ont pas annulé un. Comme pendant la première guerre du Golfe, exactement. Son groupe, autour de Bob Dylan, qui, comme Paris, parfois *fluctuat*, mais *mergitur*, que dalle ! S'il ne sert plus qu'à ça au plus grand nombre, que ce soit au moins d'exemple, même en costume de papy grognon. Quant à nous, on sait quoi faire depuis qu'il a risqué : *"Ce n'est pas tout à fait les ténèbres, mais on s'y dirige... "*... alors qu'il fait encore jour chaque matin, malgré tout !

The Cutting Edge ? Et puis quoi encore ? ★

"Bootleg Series Vol 12 – Bob Dylan 1965-1966 : The Cutting Edge"
(Columbia/ Sony Music)

Photo Daniel Kramer/ Sony Music-DR

20
1
18
4
13
6
10
15
2
17
3
19
7
16
8
11
14
9
12
5

L'enfer de Dante premier cercle

LE BATACLAN

Vendredi 13 novembre 2015...
Un temps anormalement doux pour la saison...
Panique et mort au Bataclan...
Les assassins sont parmi nous,
et après ?

Vendredi 13 novembre 2015, Bataclan, 20 h 45 : Jesse Hughes travaille la foule, Marion Ruszniewski est en action (photo Manu Wino)

Photo Marion Ruszniewski

En guise de préambule, on écrira n'être qu'amour...
Amour de la musique rock'n'roll, de tout ce qui va avec, bière, herbe, filles, liberté chérie, bisous, pédale fuzz.
Et ne surtout pratiquer aucun amalgame.
Maintenant, parlons de nos disparus.
En confirmant que les mots, aussi bien tournés qu'ils soient, jamais ne ramèneront nos morts.
Comme nous, ils aimaient le rock.
Comme nous, ils avaient simplement envie de secouer la semaine en allant faire la fête au concert des Eagles Of Death Metal.
Leur cœur a battu plus vite au début du concert, ils étaient là, troupeau de rock, innocents désarmés.
La liste de leurs professions sur Internet nous éclaire sur la nouvelle sociologie du rock. Lisez cet inventaire de nos disparus et tremblez : ce soir-là, au Bataclan, ont été assassinés plein d'étudiants, restaurateur, retraité, employé SNCF, maman, dessinateur, directeur d'institut, professeur d'art, architecte, restaurateur encore, professeur d'anglais, programmateur, étudiante, plagiste, intermittent, avocat, luthier, professeur de géographie, ingénieur, deux étudiantes, manager d'hôtel, employés de banque, architecte, caméraman, professeur de dessin, des gens venus de Metz, de Lyon, deux Egyptiens, un Vénézuélien, un fleuriste, chauffeur de bus, guitariste, employé du Calvados, professeur de philo, ingénieur, femme de théâtre, architecte, étudiant, professeur d'anglais, trois employés d'Universal, un rock-critic.
Ça aurait pu être vous, moi, n'importe qui.
Ces insoutenables 90 morts du Bataclan furent l'apex d'une nuit d'attentats plus ou moins ratés que Daech infligea à Paris le 13 novembre 2015 au soir, à partir de 21 h 17 au Stade de France.
Etre rédacteur en chef d'un journal de rock est un boulot généralement facile. Confier une mission à un journaliste, c'est rarement l'envoyer affronter autre chose qu'une attachée de presse sympa et un artiste glorieux.
Sauf ce soir-là.
Vendredi 13 novembre 2015, notre photographe Marion Ruszniewski est dans la petite bande de pros qui ont souhaité couvrir l'événement. Marion est notre photographe de terrain, elle sort cinq soirs par semaine pour immortaliser des concerts pour ce journal. Le Bataclan est plein d'une foule compacte, la salle affiche complet, 1500 rockers.
Début du show à 20 h 45.
21 h 30 : le concert avance bien, mais à l'intérieur du Bataclan, Louis (31 ans) se demande s'il a bien fait de venir voir Eagles Of Death Metal.

Le groupe joue uniquement des titres de son nouvel album et Louis préférerait les anciens morceaux. Louis se dit qu'il va aller boire une bière au Bataclan Café et revenir un peu plus tard. Sortant de la salle, il arrive dans la rue quand il entend les premières détonations au loin.
Un règlement de compte ? Ça s'est vu dans le coin...
Les coups de feu se rapprochent. Abandonnant l'idée de bière fraîche du vendredi soir, Louis rentre à toute vitesse dans la salle.
A la terrasse du Bataclan Café, trois employés d'Universal discutent avec une amie de chez Deezer. Débarquant d'une Polo de location, les tueurs arrosent la façade du restaurant à grosses rafales de kalachnikov. Deux morts. Puis ils entrent dans la salle, passent devant Louis qui est à côté du stand merchandising. Des hommes de noir vêtus, visage découvert, silencieux et déterminés, kalachnikov au poing.
21 h 40 : le groupe est en train de jouer "Kiss The Devil" et Dave Catching est en plein solo de guitare lorsque les fils de pute commencent à tirer sur la foule sans défense. L'une de leurs premières victimes sera Nick Alexander, qui gérait les T-shirts.
Louis prend ses jambes à son cou et s'enfuit du piège mortel qu'est devenue la salle bien aimée.
Jesse Hughes des Eagles Of Death Metal dira : *"Nous jouons fort. Pour la première fois de ma vie, j'ai entendu dans la salle un truc plus fort que nous."*
Brutale, terrifiante, la mort s'invite soudain dans le Bataclan, notre salle sacrée qui, depuis Soft Machine en 1969, a accueilli plus de 1100 spectacles, avec pour mémoire les premiers concerts à Paris de Motörhead, Captain Beefheart, Muse, Korn, Iron Maiden, Ramones, Talking Heads, Genesis, Heartbreakers, Roxy Music, MC5, Velvet Underground, Hole, Nine Inch Nails, sans parler des after de Prince (au nombre de trois), de Jeff Buckley ou de Beth Ditto, de Fauve ou de l'anniversaire de Rock&Folk, il y a dix ans tout rond.
Le Temple Musical, endroit de formidables cérémonies spectaculaires et donc lieu très haut pour la nation rock, est soudain profané par les Assassins envoyés (comme prédit par William Burroughs autrefois) pour ramener le monde à l'époque des Croisades.

Rappelons les faits : La première balle est tirée à 21 h 40.
La police donnera l'assaut final vers minuit vingt.
On est en droit de trouver ça long.
Limite interminable, quand on est dedans.

Plusieurs heures durant donc (...), le 13 novembre 2015, en plein cœur de Paris, station de métro Oberkampf, trois Assassins armés de matériel de guerre ont tenu en respect la nation française trois heures durant et transformé notre Bataclan en boucherie totale.
On a tous reçu ces SMS de folie cette nuit-là : *"Les chiens, ils kalachent le public, nos frères !"*, *"La télé italienne annonce 60 morts"*, *"Je suis avec des potes sur le toit, prévenez les flics."*
Dans le Bataclan en perdition, des vies se sont jouées, parfois en un éclair. Il y a eu des mouvements de foule, des réflexes de survie, des gens séparés, des enfants arrachés à leur mère, il y a eu tous ceux qui ont fait le mort pour échapper aux Assassins et qui ont donc tenu de longues interminables minutes d'abomination, couchés parmi les cadavres, écoutant les rires abominables des tueurs, leur morgue de lobotomisés.
Depuis le 13 novembre, chaque rocker français a entendu ces histoires incroyables.

Très vite blessée par balle, notre photographe Marion Ruszniewski se retrouve dehors, en sang. Elle est évacuée en ambulance vers l'hôpital Henri Mondor à Créteil. En état de choc, elle trouve la force de nous envoyer un SMS de l'ambulance : *"Pardon, je suis touchée, je ne pourrai sans doute pas faire Motörhead dimanche."*
Rock on, sister !

Marion est une guerrière, une survivante et un héros du rock'n'roll.
Comme tous ceux qui se trouvaient dans le Bataclan ce soir-là.
Des images circulent sur tous les sites de presse étrangers.
On y voit l'après. Ce qu'il est interdit de montrer chez nous. On voit les rivières de sang prédites par Jim Morrison *("blood in the street/ Up to my ankles")*, on y voit l'horreur absolue, ce que des journalistes revenus de Syrie ou d'Irak décrivent à leurs lecteurs comme l'enfer de Dante premier cercle, ou une scène de carnage, un champ de bataille, avec des blessures de guerre, assassinat à bout portant, en rafales.
Les destins de 1500 personnes se sont croisés.
90 sont morts, mais le sort des survivants n'est guère préférable. Souvenirs du cauchemar, vision de corps qui explosent. Dans la panique générale, des couples ont été séparés. Un rocker chevronné s'est jeté devant les balles pour sauver sa compagne. Des enfants ont perdu la vie. Treize copains venus du Havre s'en sont sortis. Il y eu des actes d'héroïsme, tous ceux à qui nous avons parlé racontent (voire rabâchent) des histoires affreuses, abominables, poignantes, vitales.
Tous disent l'impubliable (*"avoir été obligé de marcher dans le sang, enjambé des cadavres, piétiné des corps, entendus de longs râles d'épouvante"*).
Les terroristes se sont comportés comme des nazis, achevant posément les blessés, tirant à bout portant sur des femmes avec leurs saloperies d'armes de guerre.
La sauvagerie de cette attaque sans nom n'a pas fini d'éclabousser le rock et imprimera durablement nos générations.
Et nous, qui errons ces jours-ci entre abattement et rage, bouffées de haine subite, violente, envie d'en découdre (où ? comment ? avec qui ?).

Ce coup-ci, c'est personnel

Nos amis morts au Bataclan et qu'on est en train d'honorer solennellement aux Invalides pendant qu'on écrit incrédule ces mots (90 morts ! 130 assassinés dans Paris en tout !) nous font penser à tous ces destins brisés, familles décapitées, toutes ces vies bousillées par les tueurs fous envoyés par on ne sait quel Vieux de la Montagne...

Jusqu'à 21 h 40, tout allait rondement bien.
Ville mortifère depuis les attentats Charlie de janvier 2015, Paris reprenait des couleurs. Ce week-end du 13 était limite grandiose : après Eagles Of Death Metal le vendredi, U2 le samedi et Motörhead le dimanche, en quatre jours, Paris accueillerait également Foo Fighters, Papa Roach, Marilyn Manson, Deftones...

Personnellement, j'écris sur le rock depuis 1974.
La plus grande catastrophe de notre histoire a régulièrement été considérée comme Altamont (1 mort !), c'était en 1969, avec les Rolling Stones. Ensuite les Who ont payé un lourd tribut. Une bousculade de fans a fait 11 morts à un concert à Cincinnati, en décembre 1979. Plus récemment, le festival de Roskilde avait vu 9 personnes écrasées lors d'un set de Pearl Jam. Le 2 février 2003, l'excellent groupe de hard rock de Miami Great White jouait au Station Night Club. Des feux d'artifice allumés par un roadie déclenchent un incendie qui fera 100 morts dont le guitariste du groupe, Ty Longley. Un peu comme ce qu'avait vécu la France lors de la tragédie du dancing 5/7 à Saint-Laurent-du-Pont (Isère) en 1969. Le feu s'était déclaré. Les issues de secours avaient été condamnées par les propriétaires. Il y aurait cette nuit-là 146 morts et l'on raconta longtemps dans les cours des lycées français la légende de Storm qui aurait continué de jouer "Satisfaction" jusqu'à la mort.
Mort comme nos 90 copains du Bataclan. Souvenons-nous de tous ces fans de rock, lecteurs du journal, amis inconnus, fêtards qui étaient venus, ce soir-là, guincher sur un fier metal américain et fêter Paris, la nuit, la vie.
Dans un communiqué, les assassins de Daech expliquent avoir pris pour cible le Bataclan *"où étaient rassemblés des centaines d'idolâtres dans une fête de perversité"*.
Fuck off !

Photos Marion Ruszniewski

"Si on ne joue pas, ça veut dire que la terreur a gagné"

Lemmy (Motörhead)

Lemmy de Motörhead voulait jouer dès le dimanche au Zénith. La préfecture de Police n'a pas autorisé ce concert. Lemmy a dit : *"Qui sont ces terroristes ? Des connards. Trous du cul. Des lâches. Moi, je voulais jouer, dès le lendemain. Car si on ne joue pas, ça veut dire que la terreur a gagné."*

Drôle de quidam ce Jesse Hughes !
Le bonhomme semble concentrer sur lui toutes les invraisemblances du monde moderne. On parle d'un rocker Républicain, soutien de Bush qui fume de l'herbe, prend des acides. Soi-disant gay, Jesse vit avec une ancienne du X, se décrète révérend de l'Eglise de la Vie Universelle (...). En deux mots : un personnage second degré sur qui le premier vient de s'abattre.
Après une interview à Vice le 2 décembre, Jesse a regagné Los Angeles où un régime de drogues surexcitantes et planantes n'a pas réussi à calmer ses nerfs. Interviewé par Paris Match, Jesse a tenu des propos délirants (lui le collectionneur d'armes est sûr qu'il y avait six tireurs dans le Bataclan). Mais une chose est certaine : Jesse Hughes veut revenir au Bataclan, pour terminer son concert. En attendant, Bono lui a offert la scène de Bercy.

Ce qui est bien dans le malheur : personne pour nous gonfler avec l'esprit Bataclan. Pitié. Ni slogan, ni mot d'ordre. Vous savez qui vous êtes, d'où nous parlons, qui nous sommes.
Ce deuil est nôtre.
L'affaire Charlie nous avait laissés estomaqués, KO chaos debout. Ce coup-ci, c'est personnel. C'est le rock qu'on visait.
Ce sont les rockers qu'on a tués, assassinés et *butcherisés* comme des agneaux sur l'autel des libertés. Qu'il nous soit permis de poser ici quelques questions, venues d'un journal sur lequel aucun gouvernement, jamais, n'eut aucun contrôle.

Comment expliquer, messieurs les chefs du monde, que vos services de renseignements savaient depuis le mois d'août qu'une salle de spectacle parisienne serait frappée, comment expliquer qu'aucun vigile armé n'ait discrètement été placé dans chaque salle de spectacle ?
Et la police n'a pas brillé du tout sur ce coup. Trois Assassins avec des armes de guerre peuvent donc tenir une salle de Paris centre pendant plus de trois heures ?
Rock&Folk a eu beaucoup, énormément de chance. Quatre journalistes de notre équipe étaient ce soir-là à la Cigale, pour voir The Fat White Family. JC Desgroux devait aller au concert des EODM. Une place de dernière minute pour Mötley Crüe en Allemagne l'éloigne du Bataclan. En dehors de Marion, des amis personnels, Louis, Pierre, Christelle s'en sortent tous vivants, mais ô combien choqués.
Guillaume B Decherf, des Inrockuptibles, n'a pas eu cette chance.
Nous avons rencontré beaucoup de gens depuis cette nuit d'abomination. Tous ces survivants ont besoin d'amour, d'amitié, d'affection.
Nous sommes des rockers, nous avons le cuir dur.
Nous survivrons.
Islam intégriste et Rock'n'roll ? Un problème récurrent depuis 1988, date de la publication des "Versets Sataniques" de Salman Rushdie. Ceux qui ont lu ce livre savent à quel point il est rock, les Rolling Stones et surtout leur "Sympathy For The Devil" étant au cœur de l'ouvrage, mentionnés des dizaines de fois.
A l'évidence, l'ombre des morts du Bataclan, sans fin, planera sur l'histoire du rock. Et notre réalité.
C'est dans ce monde-là qu'il va falloir continuer de vivre. Avec ces idées-là. Et comme chantait Metallica, *the memory remains*. Nous n'oublierons jamais.

PHILIPPE MANŒUVRE

AFTERMATH I : RESISTANCE

Le soir suivant, à Stockholm, Madonna a fondu en larmes sur scène et s'est exprimée avec des sanglots dans la voix au sujet de ses amis parisiens et de sa longue histoire d'amour avec la ville. Elle a expliqué qu'elle d'abord voulu annuler le show, avant de changer d'avis. *"J'ai réalisé que ça voudrait dire qu'ils ont gagné."* Le public brandissait ses téléphones allumés en l'air pendant "Like A Prayer".

Le mardi soir au Radio City de New York, Adele a chanté "Hometown Glory", une chanson qui parle de Londres et qu'elle a dédiée à Paris. *"I like it in the city when two worlds collide/ You get the people and the government/ Everybody taking different sides/ Shows that we ain't gonna stand shit/ Shows that we are united"*.

Le mercredi, The Dictators ont fait front. Ils ont fait la route de Bordeaux à Paris, en espérant pouvoir jouer quelque part après l'annulation de leur concert au Trabendo. Annulé comme ceux des Foo Fighters, Motörhead, Jacuzzi Boys, Deftones, Papa Roach, U2... Mais ce n'est pas une broutille comme la *sécurité* qui allait empêcher les Dictators de jouer. Ces punks new-yorkais originels — ils ont appris aux Ramones à jouer "California Sun" — étaient d'humeur bravache. *"On est de New York, on se souvient du 11 septembre. On sait ce que vous traversez, on voulait juste être avec vous"*, a dit le chanteur *Handsome* Dick Manitoba. En dernière minute, une salle a été trouvée : la Mécanique Ondulatoire, un bar rock situé à portée de mitraillette de la Belle Equipe. Et le spectacle a continué. En rentrant à son hôtel, le groupe est passé par la rue Bichat et a aperçu les montagnes de fleurs et couronnes. Tout était silencieux. Et tout le monde partageait ce sentiment : ça aurait pu être n'importe lequel d'entre nous. Ross *The Boss*, le guitariste qui a formé les Dictators il y a quarante ans avec Manitoba sont des amis de Jesse et Eden d'Eagles Of Death Metal. Evidemment, le concert n'allait pas être le concert classique d'un milieu de semaine. Armés d'amplis et de guitares, les Dictators — et les 200 fans qui avaient bravé les rues vides et les rumeurs d'attaque chimique — ont répondu de la seule manière qu'ils connaissent. Leur musique a pris ce soir-là la forme d'un énorme *fuck you*, à la mode new-yorkaise, triomphant et dégénéré. Avec leur célébration faussement naïve du sexe et de la stupidité, les Dictators ont dissipé les forces de la peur et de la répression, exactement ce que le rock est supposé faire. Après nous avoir rappelé qu'il aurait pu être un challenger avec "Next Big Thing", Manitoba a rappelé qu'il était le vrai truc. *"Tous mes amis en Amérique m'ont dit :* 'Sois prudent.' *Je leur ai répondu :* 'On est un groupe, on fait ce qu'on doit faire.' *On ne renoncera jamais. Vous êtes vivants, on est vivants, Dieu bénisse Paris."* Pour souligner leur propos, ils se lancèrent dans une reprise de "Kick Out The Jams" qui fit couler quelques larmes, même aux rockers les plus endurcis. L'hymne à la liberté et à la vie de MC5 n'a jamais sonné aussi vital.

PAUL RAMBALI

Photos Marion Ruszniewski

AFTERMATH II : SOLIDARITE

Que va devenir le Bataclan ? Les concerts vont-ils reprendre ? L'endroit va-t-il devenir un lieu de mémoire ? Pour l'instant, beaucoup de questions plus ou moins importantes par rapport à la seule vraiment essentielle à se poser en cet instant précis : quel avenir pour tous les survivants de cette boucherie invraisemblable ? Toutes ces personnes qui ont brutalement croisé le diable à un carrefour ?

Quand l'impensable arrive, peu de possibilités s'offrent aux personnes douées de raison car leur éducation ne les a pas formées à s'autoproclamer bourreaux quand le vent tourne à la tempête. Beaucoup réagissent comme Tristan Bernard qui, le jour de son arrestation pendant l'Occupation, rassure sa femme en lui disant que vivre dans l'espoir était une nette amélioration après toutes ces années passées à vivre dans la crainte. Tel était son point de vue. Tout comme boire des coups en terrasse ou retourner voir des concerts de rock comme acte de résistance contre l'obscurantisme est aussi un point de vue qui se conçoit d'autant mieux quand on vient au monde sans l'intention de tuer son prochain.

Comment tous ces survivants vont-ils vivre les prochains quatorze juillet et le moindre claquement de porte ? Personne ne le sait. Mais le nouveau mot à apprendre pour de vrai est *solidarité*. Solidarité avec son pote qui s'est retrouvé à terre ; solidarité avec celui à qui on va tendre la main et écouter tout le temps qui sera nécessaire ; solidarité avec ceux qui s'en veulent de s'en être sortis ; solidarité avec toutes ces personnes qui ont été blessées, meurtries, violentées et qui n'étaient coupables de rien. Il est inconcevable de ressentir la moindre culpabilité quand le crime est commis par d'autres.

Voilà, c'est l'heure du ramassage des copies et nous n'avons pas de solution au problème. C'est peut-être le moment d'exprimer son impuissance en ouvrant la fenêtre ; posons les baffles dans les bacs Riviera et envoyons "Pretty Vacant" à l'attention de toutes ces personnes bien mises chez qui rendre hommage au peuple dans la Grande Cour des Invalides est devenu une sorte de rendez-vous couru. Le pire est-il à venir ?

GEANT VERT

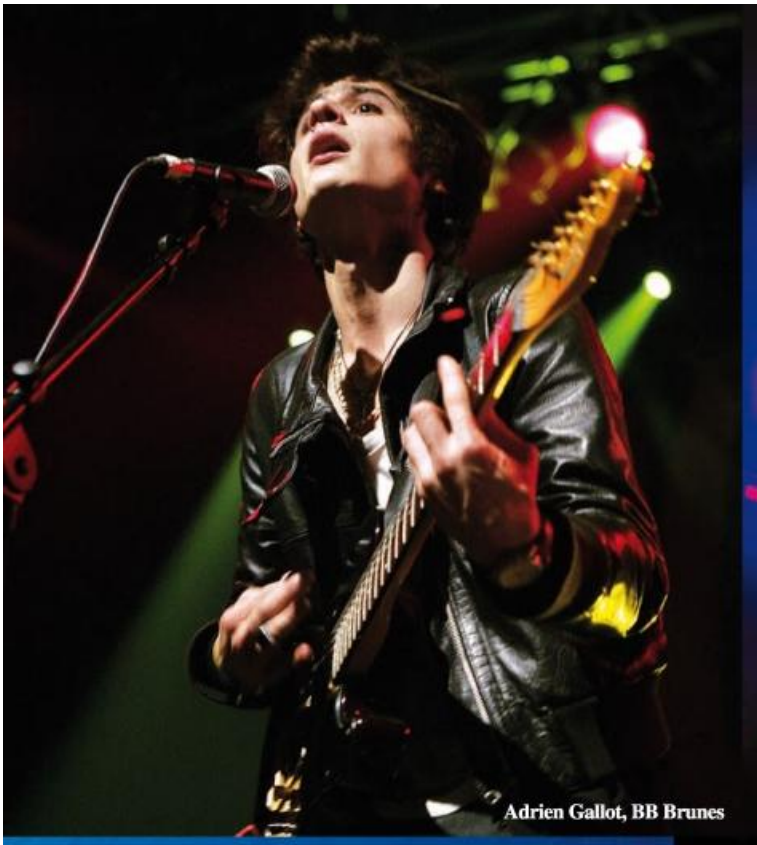
Réactions : les remords du survivant

DAN AUERBACH
(qui jouait le soir même avec The Arcs)
"Je connais des gens qui y étaient la nuit dernière. Je connais des gens qui se demandaient : 'Je fais quoi : je vais voir The Arcs ou les Eagles Of Death Metal ?' *J'avais la nausée en me réveillant aujourd'hui. Comment appelle-on cela : les remords du survivant ? Pourquoi est-ce que ça c'est passé là-bas et pas là où nous jouions ? Je suis effondré pour tous ces gens."*

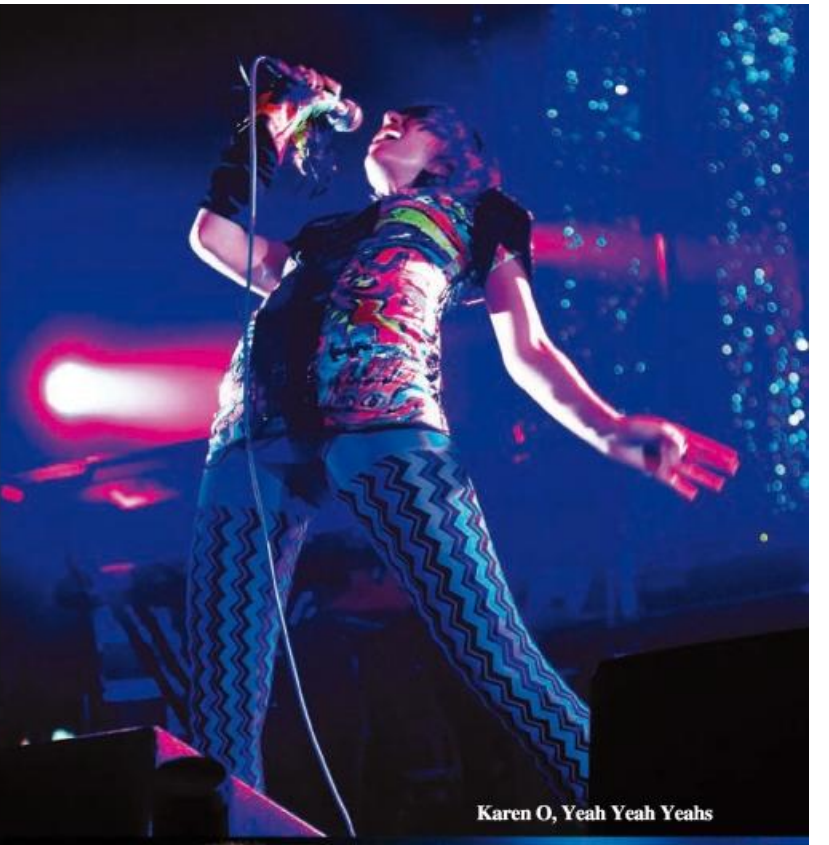
METALLICA (sur Thomas Ayad, d'Universal)
"Nous le considérions comme un membre de la famille Metallica, un fan, un ami. Quelqu'un d'amical, d'utile, de chaleureux, qui était là pour nous chaque fois que nous venions en France. Vendredi nous avons perdu Thomas au Bataclan dans des circonstances inimaginables. En ces temps très difficiles, nos pensées vont à ses amis, sa familles, ses collègues et à tous les Parisiens."

MGMT
"Nous aimons la France, nous aimons Paris. MGMT a eu la chance de jouer quatre fois au Bataclan, dont trois soirs de suite à l' automne 2010. Les Français, les Parisiens nous ont toujours rendu cet amour. Reconnaissant n'est pas un mot assez fort pour décrire ce que nous ressentons envers ces gens (...). Trois personnes sans lesquelles notre relation avec la France ne serait pas ce qu'elle est étaient au concert d'Eagles Of Death Metal hier soir au Bataclan (…). Nous faisons de la musique pour rendre les gens heureux. C'est ce que tous les groupes que nous avons rencontrés veulent faire. La joie comme la musique peuvent s'exprimer sous des tas de formes. Mais la joie s'exprime de toutes les manières sauf de celle que nous avons vue hier. Nous allons essayer de comprendre comment faire en sorte que la joie gagne la partie. Puis les extraterrestres reviendront nous sourire et nous apporter des cadeaux. On vous aime, la France ! On vous aime, Paris !"

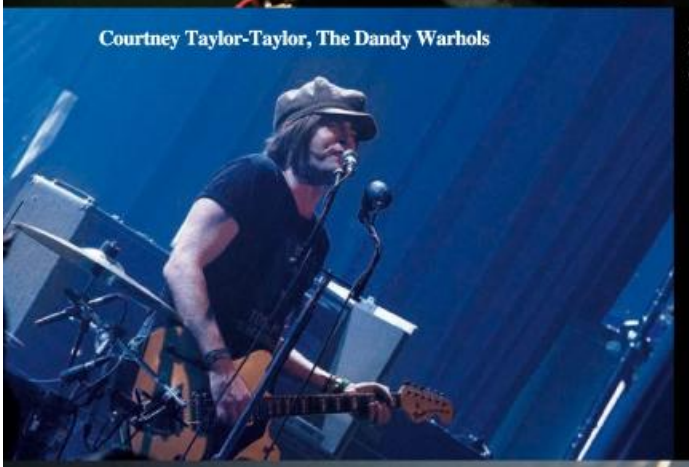
FOO FIGHTERS
"A tous ceux qui ont été touchés par les atrocités à Paris, les gens que nous aimons, les amis, nous pensons de tout notre cœur à vous et à vos familles. Nous reviendrons jouer notre musique pour célébrer la vie et l'amour avec vous. Comme cela doit être."



Adrien Gallot, BB Brunes



Karen O, Yeah Yeah Yeahs



Courtney Taylor-Taylor, The Dandy Warhols

Lisa Kekaula et
The Legendary
Tigerman

M

Daniel Darc

SE SOUVENIR DU BATACLAN

ISABELLE CHELLEY - PHOTOS MARION RUSZNIEWSKI

Le Bataclan, pour moi, ça a été cette interview des Yeah Yeah Yeahs dans la salle en fin d'après-midi, au moment de la sortie de "It's Blitz". Interrompue par le soundcheck de batterie... Et le concert surchauffé, le soir, soixante-dix minutes de décharge d'adrénaline et de jubilation.

Le Blues Explosion à l'époque de l'album "Plastic Fangs". J'avais vu le concert du début de tournée au Trabendo et le groupe n'était pas encore en place. Mais ce soir-là, au Bataclan, avec des semaines de route dans les pattes, la bande à Spencer avait été éblouissante. Je me souviendrai toujours de l'expression sur le visage du pourtant toujours cool Judah Bauer, alors qu'il saluait le public à l'issue d'un long rappel. Son air de se dire : *fuck, c'est nous qui avons fait ça ?*

L'ambiance douce, mélancolique du concert Eels with Strings.

Les Flaming Lips, entourés de Pères Noël et d'aliens sur scène, me redonnant le sourire alors que j'étais — pour changer — en pleine période dépressive. Passer du sourire aux larmes par moments. Et se dire, oui, je sais, c'est un cliché, que la musique peut apaiser et redonner, ne serait-ce que l'espace d'une soirée, un peu de foi en l'avenir.

Maudire la grosse brute qui m'était rentrée dedans avant le concert d'Einstürzende Neubauten, m'arrachant une boucle d'oreille au passage. Puis me laisser embarquer par les expérimentations de Blixa Bargeld et ressortir de là avec le sentiment étrange d'avoir vu plus qu'un simple concert de rock.

An evening with the Dandy Warhols. Deux heures et demie avec mes têtes à claques de Portland préférées, à transpirer des litres sur nos fauteuils au balcon dans la salle transformée en bain de vapeur pendant cette soirée de canicule de 2003.

Retranspirer encore pour les BellRays au Cool Soul Festival. Avoir envie de vivre dans le monde des petits films que le Legendary Tigerman projetait derrière lui pendant son set.

La fête des 40 ans de Rock&Folk. De la musique, des copains. L'open-bar qui m'abreuve en vodka-pamplemousse. L'impression de faire partie d'une équipe, un sentiment rare lorsqu'on travaille en free-lance.

Marion me tirant par la manche lors d'un concert de PJ Harvey pour m'emmener sous une minuscule bouche d'aération qu'elle a repérée et partager avec moi ce petit filet d'air frais. Parce qu'elle est comme ça, ma petite frisée. Elle partage tout.

Deus, en décembre 2014, fêtant ses vingt ans d'existence. Un set parfait. Des montées qui ne descendent jamais. De Mélanie et Patrice, croisés sur Twitter, qu'on rencontre en vrai ce soir-là. Conclure mon live-report d'un *"on a vu ce soir l'un des meilleurs concerts de 2014"* qui ne m'engageait pas à grand-chose, ok. Prendre un verre ensuite alors qu'il est tard, qu'on travaille le lendemain, mais qu'on ne veut pas que la soirée se termine.

Et puis se prendre en pleine figure *la* photo sur Facebook. Celle que je ne pourrai jamais dé-voir. Celle que personne n'aurait dû partager par décence, par respect, par refus de propager l'horreur et de faire le jeu de la terreur, celui des psychopathes qui se sont déchaînés ce soir-là. Celle que je ne veux qu'aucun des amis qui étaient là-bas — et s'en sortent tous, traumatisés, mais vivants — ne voient un jour. Celle qui reviendra nous hanter, parce qu'elle refera surface, et avec elle, les souvenirs du 13 novembre.

Je me répète, depuis, qu'on a eu de la chance. De ne pas être là-bas. De n'avoir perdu aucun proche.

Et je veux m'accrocher à ces autres souvenirs. Les bons, les forts. C'est dérisoire. Mais pour l'instant, je ne vois pas ce que je peux faire d'autre.★

"Eh Père Noël, pourquoi t'as pas de Facebook ?"

CONTE DE NO HELL

Dans le Paris des attentats, un récit pour la fin d'année où l'homme à la houppelande noie son malheur dans le beaujolais.

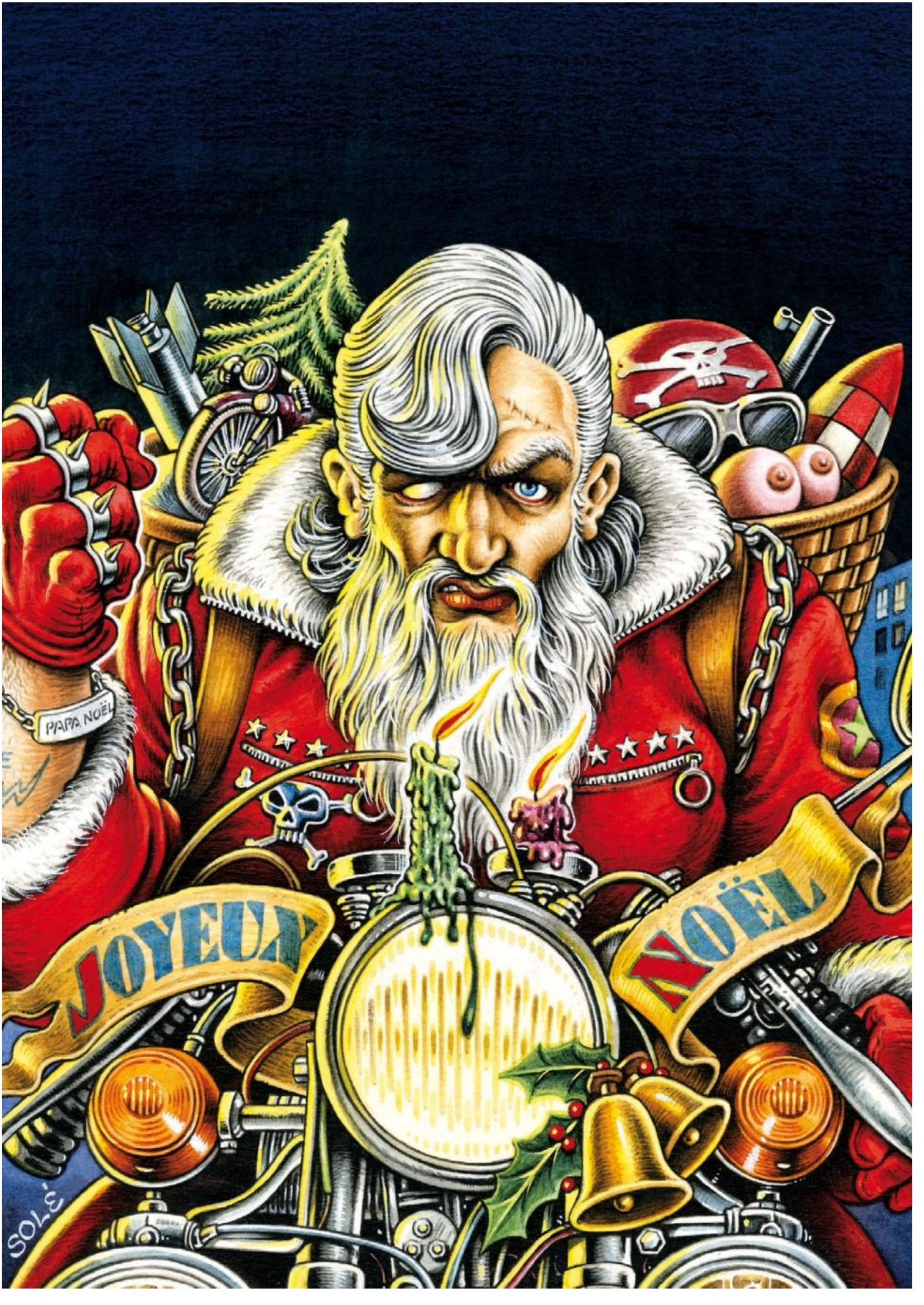
Par Patrick Eudeline - Illustration Solé

C'est le 22 décembre. Encore trois jours à tirer. On ne peut pas dire que dehors cela soit la joie, mais bon… Voilà un mois, c'était l'horreur. Tout le monde calfeutré et pas une putain de photo commandée. Le bide. Ce doit être la barbe. La barbe longue, même blanche, n'était pas vraiment dans l'air du temps. Et puis la houppelande, hein, même rouge, ça devait trop ressembler à une gandourah. Enfin, bon… Personne ne travaillait de toute façon. Avec les autres, on passait nos journées devant des petits blancs limés à dépenser l'argent qu'on ne gagnait pas. Ça s'est quand même arrangé depuis. Les gens oublient, c'est normal. L'envie de vivre est la plus forte, toujours. On ne va pas passer notre temps à penser à la mort. Bon, pas à trop à me plaindre. Mon optimisme naturel a repris le dessus. Faut dire, c'est mon meilleur moment de l'année. Et de très loin. Le seul au fond où j'ai la banane de rigueur. Comme shooté à la colle Rémy du matin au soir. Et ça depuis trente-cinq ans au bas mot. Cent ou deux cents euros par jour, facile, sans compter les pourboires en cash, les gens qui défilent, tous ces gamins… Et puis la dernière occasion pour moi de faire mon métier. De jouer un rôle. Ce n'est pas du Shakespeare, mais ça console.

"Wohohoho, alors les petits enfants ! Qui vient se faire photographier avec le Père Noël ?"

Ils m'ont mis un chouette fauteuil, juste à côté de l'entrée principale. Je suis désormais assis. Privilège de l'âge, je suppose. Ou pour marquer la différence avec tous ces Pères Noël uber qui font la retape. Moi, je suis un officiel ! Rien que ça. Le seul inconvénient, c'est que je dois tirer sur la houppelande. Sinon ce sont les réflexions. Direct. De la part de ces petits flics vigiles que le magasin m'a mis au cul. Cons comme des CRS. *"Ecoutez mon vieux, on voit vos chaussures de cow-boy, là ! Pouvez pas les cacher ? C'est un souci quand même !"*

Bah trouve-moi des bottes de cheval, Ducon ! Je n'ai rien contre. Mais là... J'ai que ça. Et ces santiags, je les traîne depuis Amougies, gamin ! Achetées chez Mexico Lindo, rue des Canettes. C'était du solide. Du pur mexicain pleine fleur ! Un bon ressemelage et c'est reparti pour cinq ans. Qu'on ne vienne pas me dire qu'elles ne ressemblent plus à rien. Des bottes pareilles, ça pourrait être garanti à vie, sans charre ! Alors les réflexions... Mais tout est comme ça, désormais. On est fliqué. Et par des petits gars qui pourraient être notre petit-fils. Non, je m'en voudrais, en fait, de trop faire dos rond. Et puis, faut pas trop m'emmerder. Ce job, déclaré ou pas, assis ou pas, ce n'est quand même pas Byzance. Voilà encore dix ans, j'étais payé rubis sur ongle, voire en cash à la fin de chaque semaine. Le top !


PAPA NOËL
JOYEUX
NOËL
SOLÉ

Ouais, c'était encore un chouette boulot. Le 5 novembre, j'allais à l'ANPE, je notais les offres. C'était l'affaire de deux coups de téléphone et ils m'embauchaient direct. Un numéro de sécu à la rigueur pour la forme et roulez jeunesse. Maintenant, faut plus de papiers que pour devenir ministre. Et c'est payé par virement deux mois après. On pleure en attendant que sa VISA recrache de la thune aux bandits-manchots... Et quand on a le malheur de vérifier, on s'aperçoit qu'ils en ont chouravé quasi le tiers pour des conneries de points retraite ou de treizième mois de dans mon cul la TVA. Des trucs auxquels on n'a pas droit de toute façon. Ce doit être ça, le foutu *monde moderne*. C'est Orwell. Ouais. Enfin, il n'y a pas que des inconvénients à ce *Monde Moderne*. Par exemple, ce mini-iPod, ça c'est une chouette invention malgré le son en plastoc. Sous la capuche, avec ses mini-écouteurs, c'est discret. "Dark Star" de Grateful Dead ! J'aime bien cette fonction *shuffle*. On ne sait jamais à quoi s'attendre, jamais quel morceau cela va ramener à la surface. "Dark Star", pour moi, c'est la cour de la Fac de Jussieu, juste sous les pilotis. Et cette pièce de Guy Hocquenghem que j'avais jouée avec les pédés du FHAR. "Dark Star", ça pue trop bon le patchouli et toutes ces gamines teintes au henné.

Ouais, comme d'hab. Je sais ce que c'est, ce truc. Une saloperie. Une guitare SG en plastoc et on fait semblant de jouer sur l'écran. Y a pas, Marcel Dadi est mort à temps pour ne pas voir toutes ces conneries.
"Tu ne veux pas une vraie guitare ?
— C'est quoi une vraie ? Non ! 'Guitar Hero'. 'Guitar Hero'."
Mais il va se mettre à brailler, ce petit monstre !
"Oui oui. 'Guitar Hero' ! Wohohohohohohoh ! Bon, il est où ton papa ou ta maman ?"
Bah oui, c'est bien joli tout ça mais faut bien qu'il y ait quelqu'un pour raquer la photo.
Bon, je crois qu'ils s'amènent, les parents en question. Ils achètent une connerie au stand d'à côté. Bon, va falloir meubler, histoire de ne pas rater une photo à 20 euros.
"Et ton petit copain, il veut quoi ?"
L'interpellé braille aussitôt sans se faire prier.
"Je veux une kalache, une vraie !"
Voilà, au moins, c'est un vrai petit Parisien, celui-là, j'en déduis. S'il venait du 93, il n'aurait pas eu besoin de demander au Père Noël pour avoir sa kalache.

Ah, les pédés ! De toute façon il n'y avait qu'eux qui bougeaient à Jussieu. *Le front homosexuel d'action révolutionnaire*. Pardon ! pas les *pédés*, on n'a plus le droit de dire *pédé*. Même eux les pédés, si ça se trouve, ils n'ont plus le droit de dire pédés. N'empêche, c'était chouette. 1970, pile. Agit Prop, Crouille Marteau, théâtre de rue et tout le bataclan (non pardon, pas le Bataclan). Avec ces masques blancs sur la tronche, Théâtre No revu par Martin Circus, ah on ne se mouchait pas du pied ! Cornegidouille ! Mais pourquoi je n'ai que ça dans la tronche, ces vieux souvenirs, ces odeurs-là, depuis quarante ans ? Pourquoi toutes les années qui ont suivi ont glissé sur moi comme de l'huile sur l'aile d'un canard ?
"Eh Père Noël, tu viens d'où ? Pourquoi t'as pas de Facebook ?
— Rohhhhohohoho, mon petit garçon. De Laponie. c'est très loin, tu sais ! Ils n'ont même pas Internet là-bas. Tu veux quoi pour Noël ? Tu as été sage au moins ?
— 'Guitar Hero' !"

"Rohohohwohohowohoh, Mais mon petit, ça ne va pas être possible. On n'en fabrique plus dans les ateliers du Père Noël.
— C'est pas vrai. C'est pas vrai. J'en ai vu !
— Non, je te dis. Et ta petite sœur là, elle veut une jolie poupée ? Un beau clavier Bontempi pour faire les... euh... Spice Girls, c'est ça ? Ah non ! Britney Spears ?
— Non ! la Barbie en burqa !"
Mon Dieu, ils le font exprès.
"Wohohohohohohohohohorohohoho. Non, ma petite fille. Il n'y a pas de Barbie en burqa. La fille du Père Noël ne veut pas qu'on les fabrique et les lutins qui ont tous fait Mai 68 aux côtés de Passe-Partout se mettraient en grève. Voilà ! MLF vaincra !"
Les gamins me regardent comme si j'étais un ennemi du peuple. Bon, il est tard et je commence à raconter des conneries, moi. Je vais me faire cafter. Mais, bon... J'ai des excuses. Bonjour, les boulets. Pour une fois que les vigiles pourraient servir à quelque chose et me débarrasser discrètement des petits monstres...

Bref, ça écoute quoi, un hipster, au fait ?

Bon, allez ! Encore une d'écoulée. Par chance, ce n'est pas nocturne, ce soir. On est libre à sept heures. Une journée un peu morose, bien dans l'air du temps de ce décembre plombé. Les gens bien sûr commencent à oublier. Ils n'ont plus vraiment peur — par Toutatis ! — que le ciel leur tombe sur le râble sans prévenir. On s'habitue à tout. Mais l'envie, l'envie d'avoir envie... Ça c'est autre chose. Les gens, même à quelques heures de Noël, semblent n'avoir plus envie de rien. Même si les médias cachent plus ou moins la réalité et se plaisent à montrer un monde redevenu peu ou prou *normal*. Après tout, il ne faut jamais désespérer Billancourt. C'est bien connu. Et force doit rester au commerce.

A quelques encablures d'ici, via la Chaussée-d'Antin et ses gigolettes, c'est le square de la Trinité. Suffit alors de descendre la rue d'Antin pour la place Clichy et ses terrasses. Une chouette petite trotte façon "Guide du Routard". Doit bien y avoir un ou deux copains là-bas, qui eux aussi ne trouvent pas leur compte de troquets dans le quartier Haussmann — un peu trop bourge et Milord, il n'y a pas. Ce qui est bien avec ce job de Père Noël, c'est que les collègues sont forcément plutôt sympas. On ne risque pas de tomber sur des gamins à la con, qui ont l'air, tous, d'avoir avalé raide leur saleté de kebab. Pas de leur faute, bien sûr mais on n'a pas idée d'être né dans les années 90, au milieu du chômage, de la techno et du football triomphant. Comme sale départ dans la vie, c'est vrai qu'on ne peut pas faire mieux. Non, par définition, Père Noël, c'est plein d'intermittents du spectacle comme job. Des qui ont survécu comme ils ont pu, qui ont traîné leur bosse et en ont de sévères à raconter. Sans parler de la pente de goulot facile. Et ça, ça met plutôt du liant dans les épinards. *"Allez, un godet ! Beaujolpif, c'est la saison. Patron, c'est pour moi."*

Le type me regarde bizarre. Faut dire que je suis seul et toujours sapé plus ou moins en Père Noël, la capuche baissée et mon vieux sac marocain, qui a vu l'Afghanistan et ses routes, quand les gamines du cru rigolaient et nous piquaient des Gitanes blondes, posées sur la table. Je suis en terrasse, histoire de ne pas rater les copains. A côté de moi, une table de loustics du coin. Deux mecs avec des barbes d'ado et deux filles. Ils ont l'air sérieux comme trois papes. Je ne sais pas ce qu'ils se racontent mais ce doit être salement passionnant parce que les mecs hochent la tête l'air convaincu. Ce doit être ça ce qu'on appelle des hipsters. Des fils de bobos, si j'ai bien tout compris. Ils me font penser à ces étudiants qui, fin 1968, ont cru découvrir la lune en écoutant Pink Floyd. D'un coup d'un seul, ils s'étaient laissé pousser les cheveux. Cinq ans après nous. Ah les cons ! Ouais les hipsters, ce doit être rien de neuf sous le soleil. A part que sans révolution, sans contre-culture, enfin tous ces trucs qu'on a noyés avec l'eau du bain...
Bref, ça écoute quoi, un hipster, au fait ?
Non, vu leur gueule, je crois que je n'ai pas envie de savoir.
Déjà que la vieillesse est un naufrage, s'il faut en plus écouter des machins comme Tame Impala... Ça ne va pas être possible.
(Ça, j'ai retenu, c'est affiché partout dans le métro, des gonzes qui se sont fait une tronche à la Amon Düül. Y a pas, faut quand même avoir envie).
Bon donc, foi de Père Noël, si j'ai tout bien compris, un hipster c'est un mec qui écoute des trucs salement psychédéliques mais qui a remplacé l'acide et les voyages beat à Goa par l'évocation de son prochain stage en entreprise. Parce que ça y est, j'ai capté, c'est de ça dont ils causent. Il y a une des Jacotes qui est grave jouasse : elle a *"décroché"*, qu'elle dit, un stage chez Canal. Elle va, si j'ai bien tout compris, travailler comme une forcenée et à l'œil pendant trois mois avant de se faire virer comme une malpropre. Il y a un truc dans la logique qui m'échappe. Et on s'étonne que mes copains lutins soient obligés de faire des animations dans des centres commerciaux pourris au fin fond de la banlieue, histoire de faire leurs heures.
Et ce beaujolais est une infâme piquette.

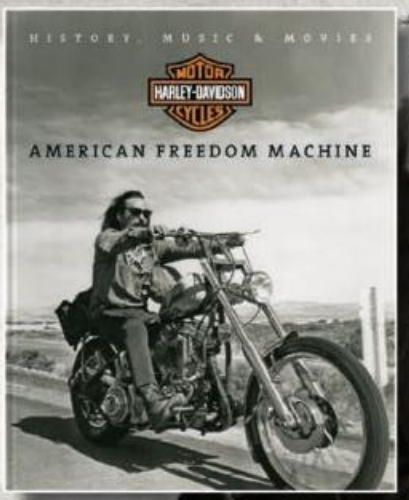
C'est là que la voiture arriva. Noire, impersonnelle, louée d'évidence. Tout se passa comme en un rêve et dans le fracas des armes automatiques. Le Père Noël ne comprit pas pourquoi il se sentit obligé de se jeter au devant des balles, faisant rempart de son large corps. Il avait su, simplement, que c'était là la chose à faire, que tout prenait sens. Il avait mal et le sang s'écoulait, à tordre, mouillant la houppelande. Mais il était serein. La fille qui était promise à Canal+ était à côté de lui, et lui tenait la main.
"Vous m'avez sauvé la vie. J'ai appelé les secours. Vous allez vous en sortir...
— Non, ma petite fille, mais ce n'est pas grave. Ohohwowowowohohoh ! Y a qu'un truc, écoute bien ce que te dit le grand-père, le Père Noël."
La fille était en larmes.
"Va falloir faire sans moi désormais. Un monde sans Père Noël, où on ne croit vraiment plus en rien, ça ne va pas être très drôle. Mais faut continuer à vivre, hein ? Et faire au mieux... Et fais-toi raquer, hein ? Toujours. 'Il n'y a que les trous du cul qui bossent sans se faire payer', *ce n'est pas Stromae qui a dit ça, c'est Hunter Thompson. Et lui, il ne mettait pas des nœuds papillons à la con avec un bermuda, tu me jures ?*
— Non, restez, je vous en prie...
— Wohohoho, laisse tomber, va."
C'est à ce moment que mourut le Père Noël.★

AMERICAN FREEDOM MACHINE

HARLEY-DAVIDSON
SON HISTOIRE, LA MUSIQUE ET LES FILMS

LA FNAC AIME

5 €
AVANTAGE ADHÉRENT (1)



LE LIVRE DE 144 PAGES
+ le CD *Ballad Of Easy Rider*
+ le DVD *The Wild Angels*

Textes de Pascal Szymezak

Une édition exclusive

fnac

MOTOR HARLEY-DAVIDSON CYCLES

ENCORE PLUS SUR FNAC.COM

Panache

Kelley Stoltz

"IN TRIANGLE TIME"

CASTLE FACE

Cet homme a fait et sait faire beaucoup de choses : garage, power pop, folk, peu de styles échappent à Kelley Stoltz, Américain fraîchement quadragénaire capable de jouer de tous les instruments avec une bluffante facilité. Le natif du Michigan affiche un curriculum étonnant. Il a fait partie dans sa prime jeunesse de l'équipe de management de Jeff Buckley, mais aussi été brièvement le claviériste de Sixto Rodriguez (avec ses potes les Fresh & Onlys). Stoltz, surtout, a peaufiné une œuvre épaisse, d'un genre rétro mais excitant. Un caméléon capable de tout. Il faut un certain panache pour, par exemple, enregistrer une reprise intégrale du premier album d'Echo & The Bunnymen, héros avoués du chanteur. Quatorze années après cet exploit, le musicien affiche une fraîcheur intacte. Seul dans le studio, il sort un attirail datant de l'âge d'or de l'après-punk : chorus inquiétant, écho du Bowie berlinois, synthés louches... La principale qualité du garçon est sans doute sa faculté à habiller les compositions, à rendre excitant un refrain avec une guitare twang inventive. On passe d'un morceau tout en tension construit sur une basse new wave ("Cut Me Baby") à un blues modernisé à l'aide d'effets seventies ("Crossed Mind Blues"). L'album avec sa pyramide en pochette et sa thématique du triangle (présente dans beaucoup de titres) se révèle un délicieux trip déviant. Morceaux anguleux, riches, vivifiants. À quoi peut faire penser tout ça ? Carrément, par moments, à l'ovni de Brian Eno "Here Come The Warm Jets", ce grand disque où les sons triturés dans la production se mettent à sonner comme rien de connu ailleurs. En hommage à l'Anglais sans doute, Stoltz concocte sur "Heart Full Of Rain" un final pianistique similaire à celui d' "On Some Faraway Beach"... Moment de bravoure, "The Hill" déborde de cocottes de guitares funky vaguement africaines. Du pur Eno encore, celui qui produisait les Talking Heads de "Fear Of Music". Sur "Wobbly", probablement l'extrait le plus dansant et accrocheur du lot, Stoltz se réinvente en chanteur inquiétant : *"Je me sens tout tremblant/ Qu'est-ce que j'ai fait hier soir ?"* Les guitares sont alertes, possèdent un son clair argentin, comme sur "Pyramid Of Time" où l'homme part dans un solo anguleux et rebondissant de delay. Ailleurs, il fait sonner les six-cordes comme des synthés (ou l'inverse ?), se fend d'interventions nerveuses ou ludiques. Sur "Litter Love", on pense aux Stranglers magnifiques de "Feline", ceux qui mélangeait si bien claviers électroniques et guitare acoustique. En dépit des références lisibles, "In Triangle Time" dépasse largement l'exercice de style. Sa versatilité étonne, ses compositions surprennent. Ultime morceau, "Destroyers & Drones", et Stoltz change encore de style. Un lent titre poignant et quasiment gospel, la bande-son du chaos et de la tristesse. A l'instar de McCartney, Todd Rundgren, Prince, Graham Coxon et quelques autres, Stoltz fait partie de ces gens qui savent faire un disque seul, passant de la basse, à la batterie, du clavier à la console de mixage. Une caste très particulière, où l'excitation est le seul moteur. ✪✪✪✪

BASILE FARKAS

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Cage The Elephant

"Tell Me I'm Pretty"

RCA/ SONY MUSIC

On avait laissé Cage The Elephant à la proverbiale croisée des chemins, avec un "Melophobia" très réussi qui devait faire d'eux les fers de lance d'une bourrasque néo-grunge finalement épisodique. Un opus à la belle maturité, moins hirsute — comme les musiciens — et doté de quelques grandes chansons accouchées dans les affres de la dépression. Depuis ces temps tumultueux, les natifs du rural Etat du Kentucky ont encore gravi les échelons, entre nominations aux Grammy Awards et tournées en compagnie des poids lourds actuels (Muse, Black Keys, Queens Of The Stone Age). Lorsqu'on vise un succès de masse, une collaboration avec Dan Auerbach semble désormais un

passage obligé et il n'est donc pas surprenant que les frères Shultz aient décampé pour Nashville, clamant vouloir réaliser un disque *"avec une démarche honnête"*, sans chichis. Une association prometteuse dont Cage The Elephant aurait dû se méfier : notre homme Dan possède une fâcheuse tendance à tout faire sonner comme les Black Keys et cela se vérifie encore ici. Exit donc les alternances *quiet/ loud*, les stridences et la production mastoc, place à un groove propret, aux voix de fausset, à certains tics caractéristiques (basse rondelette, claquements de mains). Des choses comme "Sweet Little Jean" ou "Too Late To Say Goodbye" sont des exemples frappant de cette discutable transmutation, qui donne des résultats contrastés, tantôt brillants (la bravache "Cold Cold Cold"), tantôt fades ("How Are You True"). On remarque tout de même un tube évident : la ballade "Trouble", dont le refrain enjôleur se grave instantanément dans les tréfonds de l'âme et luit puissamment au sein d'un ensemble trop cadenassé, manquant de sève et fatalement d'inspiration. ✪✪✪

JONATHAN WITT

David Bowie

"★"

ISO

La dernière incarnation de Bowie datait de début 2013, lorsqu'il s'était révélé au monde ultra connecté, en pirate informatique. Secrètement, sans faire bruisser le web, il avait donné suite à son œuvre. Trois ans plus tard, l'effet de surprise en moins, il fait aussi fort en publiant (le jour de son soixante-neuvième anniversaire) un disque comme personne n'en attendait de lui. Le coup de l'album, à ce point magistral et audacieux, au crépuscule d'une carrière exceptionnelle, c'est une première. McCartney peut remballer son "Chaos And Creation In The Backyard" de 2005. Assez classique dans la forme, "The Next Day" a rallumé un feu, après une décennie silencieuse, sur lequel Bowie a jeté de l'huile. A nouveau dévoré par l'envie d'innover, il a fait appel à un orchestre post-jazz, dont le saxophoniste Donny McCaslin est la protubérance, pour revisiter drastiquement "Sue (Or In A Season Of Crime)" et "Tis A Pity She Was A Whore", les deux titres divulgués fin 2014. Ils ont enregistré cinq autres chansons dont celle, de dix minutes, qui donne son nom à "★". Sans se ressembler, elles renvoient toutes aux grandes heures de ce génie de la mutation, désormais sonore, qui croit d'abord en son art brut, puis en Tony Visconti pour le peaufiner. Rien n'est

simple ici (surtout pas la batterie épileptique du début de "Blackstar"), tout est travaillé à l'extrême : les mélodies à se pendre ou à lécher, les suites d'accords insensées, les arrangements dérangés, les guitares liquéfiées, la basse menaçante, le saxo en rut, les chœurs de folie... La voix de Bowie, épargnée par les ans, se fraye un chemin au-dessus de la furie ("Lazarus", "Dollar Days") et donne, comme au milieu de "Blackstar" ou sur "I Can't Give You Everything", un sacré coup d'épée dans "Low". ✪✪✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Adele

"25"

XL RECORDINGS/ BEGGARS

"Il y a des gens qui sont restés dans le côté fifties où avoir du talent, c'est chanter avec beaucoup de puissance", nous déclarait Daho. Adele n'est pas une chanteuse fifties, mais sa puissance vocale a peu d'équivalent en 2015. Et son très attendu troisième album en est la preuve éclatante. On pense à Whitney Houston quand la diva de Tottenham lâche les chevaux sur "Hello", tonitruant premier single qui a aidé Adele à battre un nouveau record : 2 millions 433 000 albums écoulés en trois jours. Au-delà des chiffres et des poumons de la vocaliste, que trouve-t-on sur "25" ? Beaucoup (trop) de ballades mid-tempos conçues pour mettre en valeur les octaves d'une chanteuse en état de grâce. Même quand le tempo s'emballe un peu,

comme sur "Water Under The Bridge", on reste dans les canons du bon goût. Car s'il manque une chose à la perfection made in Adele, c'est ce supplément d'âme qui faisait d'Amy Winehouse une artiste si émouvante. Le choix d'un classicisme quasi maniaque dans les compositions comme dans les orchestrations empêchent de complètement adhérer à son album. Certes, le produit reste plus qu'honorable, le travail est propre. On apprécie "River Lea" et son gospel tellurique, comme par hasard produit par Danger Mouse, et "I Miss You", épique. Mais les trémolos de "When We Were Young" et "All I Ask" (coécrit par Bruno Mars) manquent de sueur, de folie. On regrette l'échec de la collaboration avec Damon Albarn. Reste un album parfait pour les grandes radios et le grand public, mais avec un déficit tripal. Et au vu des résultats foudroyants, il est peu probable que "29" (ou "27" si les producteurs sont vraiment pressés de traire leur vache à lait) soit plus audacieux que "25". On espère se tromper. ✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Ryan Adams

"1989"

PAX AM

En 1989, Bruce Springsteen n'a rien enregistré. Qu'à cela ne tienne, Ryan Adams, par un singulier détour, en vient à ajouter un avatar officieux à la discographie du Boss en reprenant intégralement le dernier album de... Taylor Swift, le multiplatiné "1989". Redoutable programme. On ne s'y engage qu'avec une prudence féline, d'autant qu'ouverte par un "Heartbreaker" justement salué en son temps, la production solo de Ryan Adams s'est depuis engloutie dans le franchement erratique, son chef-d'œuvre restant peut-être le message vocal encoléré laissé sur le répondeur du rock-critic Jim DeRogatis. Au-delà de l'opportunisme ingénu de ce tribute, ce genre d'album témoigne assez des charmantes (?) incohérences du personnage, pleurnichard et bravache, lettré et benêt, admirant uniment et aussi sincèrement semble-t-il, Hüsker Dü ou les Replacements que Taylor Swift, ce joli robot blond (son label s'appelle Big Machine Records, ça ne s'invente pas). Et l'album ? Son contenu se répartit à peu près équitablement entre deux corbillons : ballades molles administrées avec un sérieux de cardinal, dont la destinée sera probablement de s'échouer sur la bande-son de quelque anonyme comédie romantique, et purs pastiches

springsteeniens donc, mais d'un Springsteen auquel on aurait fait subir une grave opération de rapetissement. D'une individualité pas franchement saillante, l'album réussit parfois un petit exploit, comme de réhabiliter la méchante scie "Wildest Dreams", donnant encore l'occasion de vérifier l'adage excessif suivant : il n'y a pas de chansons, il n'y a que des interprétations. Maigre butin tout de même. ✪✪

VIANNEY G.

Kurt Cobain

"Montage Of Heck – The Home Recordings"

UNIVERSAL

Sorti cette année, le documentaire "Montage Of Heck" était en grande partie construit sur les archives personnelles de Kurt Cobain, films au caméscope, dessins, journaux intimes, auxquels la famille avait autorisé l'accès. Le film utilisait aussi nombre d'enregistrements sur cassette (chansons, monologues) réalisés par le chanteur de Nirvana au cours de sa brève existence. Voici publiés sur disque, treize titres enregistrés par le gaucher de l'Etat de Washington sur son magnétophone. Un album solo de Kurt Cobain ? Ce serait chouette, mais ce n'est pas ce qui se trouve ici. La qualité sonore très fruste n'est même pas la problème. Le souci est que le jeune Cobain enregistrait frénétiquement tout ce qui lui passait par la tête. Des

démos de chansons qui deviendraient parfois géniales mais aussi des choses qui n'ont pas lieu de figurer sur un disque commercialisé : délire bruitiste maniaque ("Reverb Experiment"), premiers jets défoncés, etc. Ici donc, ce qui ressemble à de la musique sont des versions primitives de "Been A Son", "Sappy" ou "France Farmer..." et une reprise touchante de "And I Love Her". Le reste n'est que gratouillages embryonnaires que l'artiste n'a jamais développés. A raison. Avant d'être le génie de "Nevermind", Cobain a tâtonné, appris à composer en faisant d'abord du mauvais punk rock seul dans sa chambre ou du blues acoustique (intéressant "The Happy Guitar"). C'est ce que documente cet album uniquement pour les fans, comme dit le cliché. Mais les fans de Nirvana ne sont pas entièrement stupides et auraient raison de considérer qu'on les prend tout même ici un peu pour des jambons. ✪

BASILE FARKAS

Coldplay

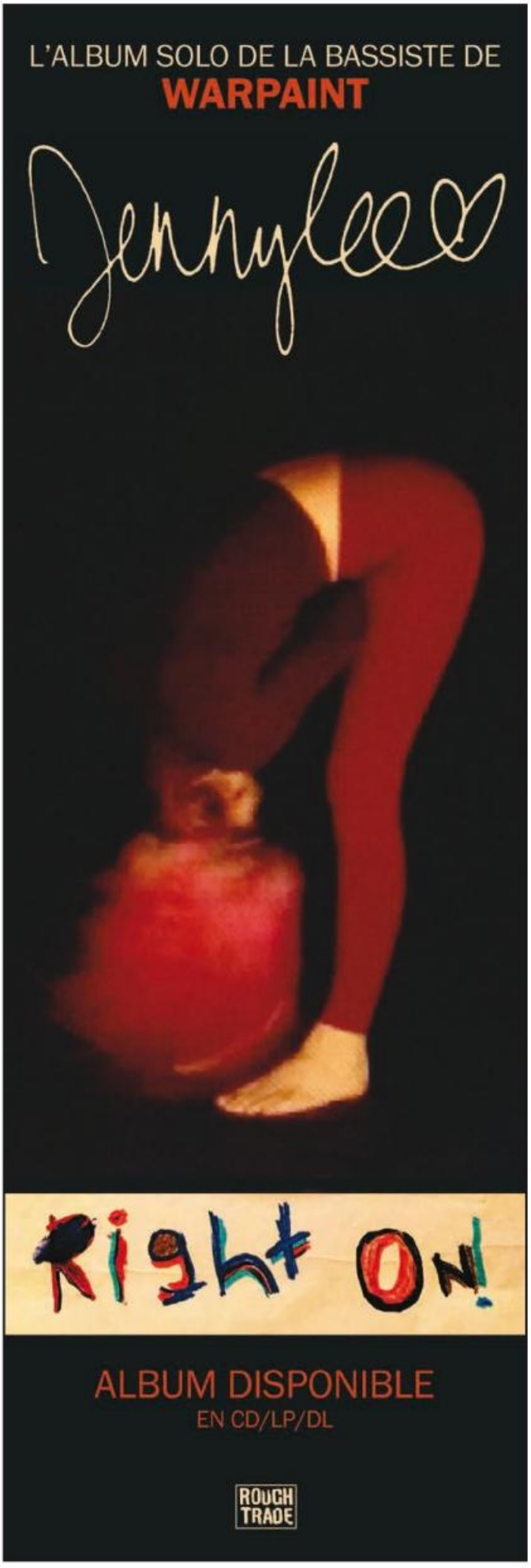
"A Head Full Of Dreams"

PARLOPHONE

Il y a tellement plus grave, en ce moment, qu'un album médiocre par un groupe superstar, qu'on pourrait s'en accommoder. Ecrire, encore, que Coldplay ne fait de mal à personne et vaut mieux que ses agresseurs. Mais voilà, Chris Martin & Co nourrissent cette adversité. Au nom d'une liberté de ton et de moyens qui, jusqu'à ce disque, les a toujours honorés, les Coldplay annonçaient la douleur en 2014 avec "Ghost Stories". Des cendres d'un amour brisé en public, Martin renaît en forçant le trait et la couleur. Comparé à son prédécesseur, ce septième album studio se veut optimiste. Ça se traduit malheureusement par une inconsistance générale au niveau de ce qui devrait primer : la composition. Evoquant le U2 discoïde de "Zooropa", la chanson-titre ouvre le disque en force (pour la montée en puissance, il faudra repasser) avec chœurs de stade et tout le toutim. Les gimmicks sont officiellement devenus recette. "Birds" déboule sur un tempo soutenu mais s'englue dans les arpèges d'une suite d'accords trop convenue. Soupard comme du Beyoncé — et avec elle ! — "Hymn For The Weekend" souffre du même mal, au point que "Everglow", pas la meilleure ballade de Coldplay, apparaît salutaire. Livrés au *mafiotage* de producteurs norvégiens (Stargate), le single "Adventure Of A

Lifetime", "Fun" (avec Love To) et "Army Of One", malgré les efforts déployés, peinent à dissimuler leur pauvreté harmonique (faire si simple quand on sait faire inspiré...). Vers la fin, l'atmosphérique "Amazing Day" surnage puisqu'elle émeut, avant que "Up & Up", dotée d'une mélodie moins téléphonée que les autres, sauve l'album du marasme. On comprend qu'un Gallagher soit venu pimenter ce gospel étiré… Coup de bol, c'est (bientôt) Noel ! ✪✪

JEROME SOLIGNY



Disques pop rock

The Wainwright Sisters

"Songs In The Dark"

PIAS

Quand notre père s'appelle Loudon Wainwright III, chanteur, notre mère, Kate McGarrigle, chanteuse, pourquoi tenter d'échapper à son destin ? Martha ne l'envisage pas (pas plus que son frère Rufus). Elle a une demi-sœur, Lucy, fille de Loudon et de Suzzy du groupe vocal les Roches. Oubliant leurs carrières respectives, elles unissent leurs talents pour graver des mélodies par lesquelles leurs mères les berçaient. Cinq des seize titres étant qualifiées de berceuses (*lullaby*), l'ambiance est à l'apaisement. Nanties d'une sacrée culture folk et country, Martha et Lucy saluent les grands anciens, plaçant en ouverture "Prairie Lullaby" (1932) de Jimmie Rodgers considéré comme un père fondateur. Champion du western

swing, Bob Wills a popularisé "Dusty Skies" (1942). Il est peut-être signifiant qu'il s'agisse d'une chanson de femme, signée Cindy Walker. Références évidentes pour la nouvelle génération, Emmylou Harris et Joan Baez sont évoquées par "All The Pretty Little Horses" (thème anglais des années 1920) et "Hobo's Lullaby" (Goebel Reeves, 1936) qu'elles ont interprétés. Air traditionnel péruvien découvert par Paul Simon à Paris en 1965 grâce aux Incas, "El Condor Pasa" correspond à la définition que les sœurs donnent de ce répertoire : sombre et mystérieux. Auteurs adorés de leurs pairs, Townes Van Zandt est à l'origine de "Our Mother The Mountain" (1969), Richard Thomson de "The End Of The Rainbow" (1974). Martha Wainwright et Lucy Wainwright Roche se tournent vers leur géniteur, auteur de "Screaming Issue" (1985). Leurs voix se complètent de belle façon. Avec "Songs In The Dark", elles proposent un disque d'une pureté presque grave.

★★★★

JEAN-WILLIAM THOURY

Mystic Braves

"Days Of Yesteryear"

LOLIPOP

Venus de Californie, les Mystic Braves étaient considérés comme les petits frères des Growlers dont ils partageaient l'esthétique musicale à base de country-surf nonchalante et mélancolique, baptisée *beach goth*. Avec les Allah-Las, on semblait tenir un semblant de scène mais nos Angelinos, contrairement à leurs camarades, sont restés à quai. Ils ont pourtant ciselé l'an dernier un vrai petit chef-d'œuvre du genre avec "Desert Island", débordant de nostalgie vaporeuse, de guitares western et trompettes mariachis. Ayant acté son relatif échec, cette bande mi-chicanos mi-hippies a opéré un changement notable, creusant désormais une veine très purement sixties, entre les *Nuggets* et "Odessey And Oracle", qui lui a valu la première partie des Zombies. Pour graver ensuite tout cela dans la cire noire, elle a fait appel à Rob Campanello, producteur, multi-instrumentiste et membre flottant des Brian Jonestown Massacre. Le résultat est un rêve doucement psychédélique d'un goût parfait, classe, référencé. Partout les merveilles scintillent : les douze-cordes carillonnent ("No Thrash"), les orgues Farfisa virevoltent, la rythmique pulse, les arrangements ravissent. On entend ici une flûte voltigeuse — "As You Wonder (Why)" — là un Mellotron

rêveur (sur l'exquise "Spanish Rain") et l'obligatoire sitar bourdonne pour "Great Company", qui rappelle beaucoup "Shelter Song" de Temples. Julian Ducatenzeiler promène son timbre désabusé et trousse de vraies chansons pop bien écrites, concises, précises. La magistrale "Corazon" ou la poignante "Born To Get To You", preuves ultimes d'un talent éclatant, permettront-elles une réévaluation de ces attachants puristes ? On le souhaite profondément. ★★★★

JONATHAN WITT

Aldous Harding

"Aldous Harding"

SPUNK

Du nouveau au rayon non bruyant : Aldous Harding. Divers noms flatteurs sont évoqués au sujet de cette jeune Néo-Zélandaise, Joanna Newsom — mais à qui ne la compare-t-on pas ? — ou Linda Perhacs, mais son organe est loin de celui de chatoune sous hélium de la pythie d' "Inherent Vice", et son folk n'emprunte guère les sinuosités de la seconde. Il est plus modeste, domestique si l'on veut, ce qui ne veut pas dire sans ampleur. Grandie dans la petite ville portuaire de Lyttelton (3000 âmes, fantômes non compris) où se sont accumulées rumeurs et légendes, Aldous Harding hante ses chansons, aux paroles elles-mêmes hantées, autant qu'elle les chante. Peu luronne, elle conte, avec ce beau sérieux des folkeuses

seventies, des histoires d'amours dévastées, adresse au ciel d'horribles prières *("Lord, show me my daughter/ Show me her before she burned")*. Chansons du matin ("Titus Groan"), chansons du soir ("Hunter", "Stop Your Tears", empli de chœurs qu'on était habitués à entendre chez Piaf), elle sait tout faire. Son charme persistant n'est pas résumable à l'exotisme d'un accent incommode (ces étonnants *r* roulés), il tient plus profondément à une salvatrice rugosité bien éloignée de la joliesse de pub Kangoo qui, par d'incompréhensibles détours, en est venue à s'identifier avec ce qu'on appelle *folk* aujourd'hui. Vacillante mais sûre de ses moyens, Aldous Harding ne s'encombre pas de superfluités : on discerne bien ici une scie musicale, un Theremin là, ailleurs une flûte semble-t-il, pas grand-chose de plus. La voix ? Un sortilège de douceur, comme disait l'autre. Un poncif critique, poncif pourtant beau, veut que l'on parle en ce genre d'occasions d'une nouvelle amie. Aldous Harding intègre donc notre petite bande de cette année 2015 qu'elle aura, pour une demi-heure, rendue moins brutale. ✪✪✪ 1/2

VIANNEY G.

Visage

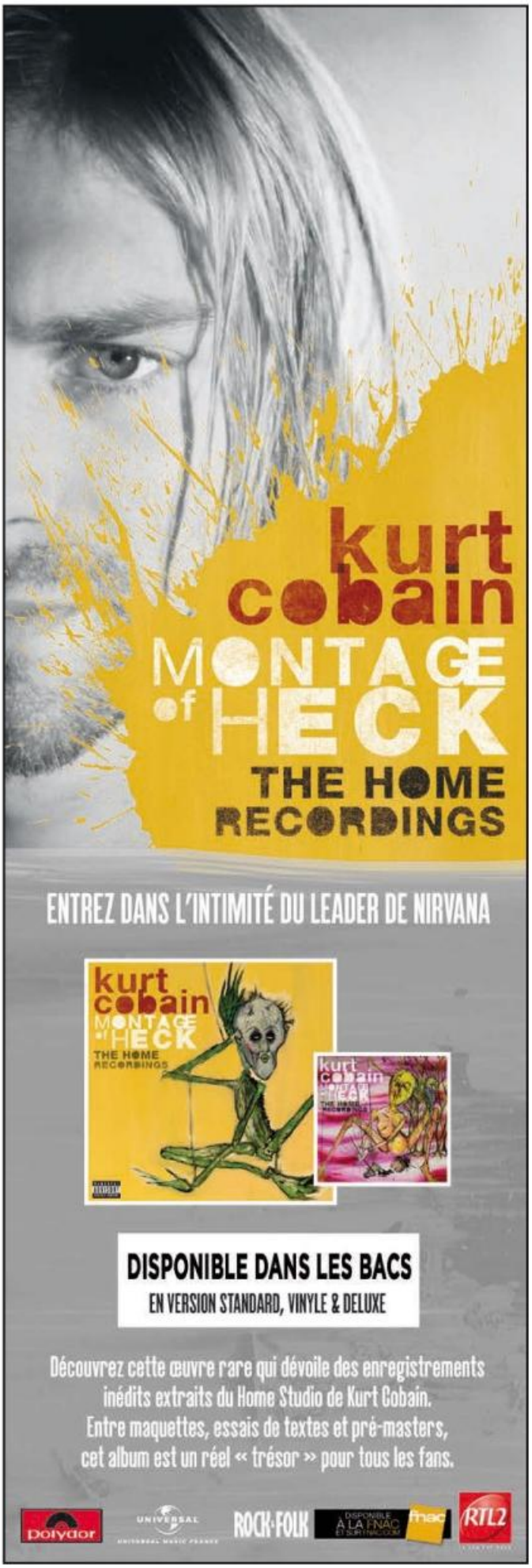
"Demons To Diamonds"

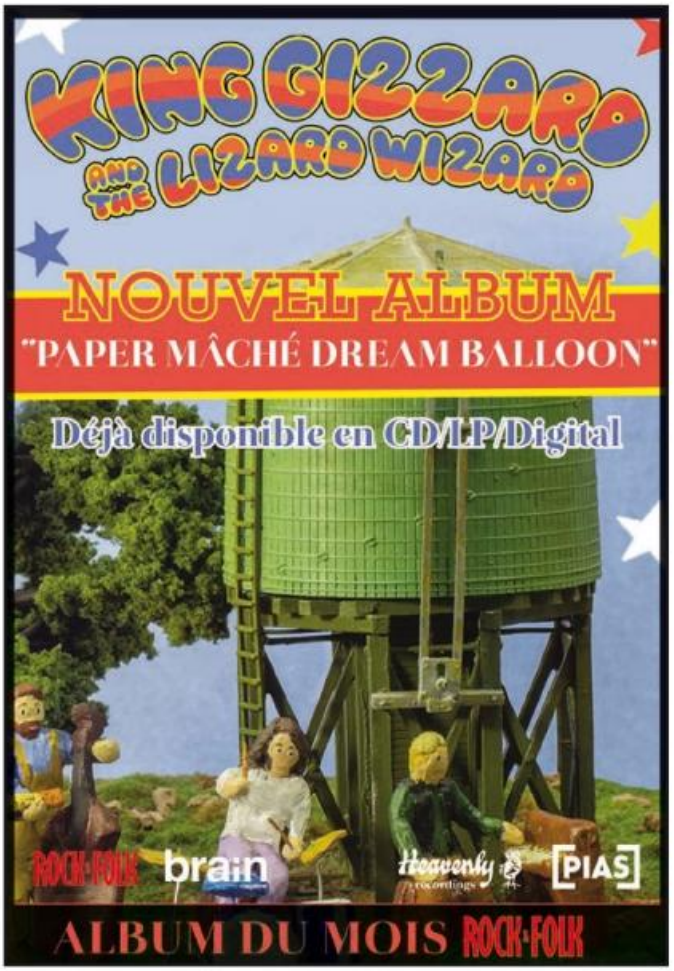
AUGUST DAY

Drôle d'oiseau des nuits londoniennes durant la première moitié des années 80, leader des Nouveaux Romantiques (ces groupes electro-pop maquillés, accoutrés et encore plus abhorrés par la presse rock que la décennie qui les a vus naître), Steve Strange était aussi le chanteur de Visage. Il est mort en février dernier, d'une crise cardiaque, alors qu'il enregistrait ce cinquième et ultime album. Se sentant investie d'une mission — Strange était très populaire en Angleterre, Visage s'y étant produit au début du nouveau siècle dans le cadre de tournées d'anciennes gloires eighties — sa famille a mis un point d'honneur à ce que l'équipe qui l'entourait parmi lesquels le guitariste Robin Simon (Ultravox, Magazine) et le claviériste Mick MacNeil (Simple Minds) termine l'album. Soyons honnête, "Demons To Diamonds" (qui est également le nom d'un jeu Atari vintage) s'adresse aux nostalgiques des années 80 et surtout à ceux qui ont été marqués par les grands singles de l'époque dont "Fade To Grey", *le* tube de Visage (coécrit par deux Ultravox), fait partie. Puisqu'en 2015, on a remis une couche d'imperméabilisant sur la couronne de lauriers de New Order, il n'y a pas de raison de passer Visage à la trappe. Certes ce disque, dans le

même esprit que le précédent ("Hearts And Knives"), ne joue pas dans la même cour que le plus récent de Bernard Sumner et sa bande. Néanmoins, "Before You Win", "Become", "Days Become Dark", "Seven Deadly Sins Part Three" ou "Your Skin Is My Skin" n'auraient pas déparé les albums publiés par The Human League et Depeche Mode, à l'époque où se voir refuser l'entrée du Blitz, du Club For Heroes ou du Camden Palace était l'affront ultime. ✪✪✪

JEROME SOLIGNY





Disques
classic rock

Sharon Jones & The Dap-Kings
"It's A Holiday Soul Party"
DAPTONE/ DIFFER-ANT

Sharon Jones a quelque peu douché l'assistance du festival international du film de Toronto, le 11 septembre dernier. Le documentaire retraçant l'année — triomphale — de son retour après un cancer du pancréas, "Miss Sharon Jones !", venait d'y être projeté lorsque la chanteuse s'est avancée sur scène pour annoncer qu'hélas, le cancer était revenu. Et les séances de chimio reparties. Pas du genre à désarmer, Sharon Jones a maintenu l'objectif d'un nouvel album studio et d'une tournée pour 2016. Voici dans l'intervalle ce disque de Noël, tradition très américaine auquel les Dap-Kings s'adonnent avec le souci du détail qui les caractérise (voir le panache kitsch de la pochette). Orfèvres ès arrangements, les

musiciens de la plus belle écurie soul du moment ont concocté de nouveaux écrins à de vieilles scies de Noël, qu'on n'aurait pas pensé si tranchantes : "White Christmas" et "Jingle Bells" défilent à la vitesse d'un bobsleigh (piloté par Ike & Tina Turner), "Silent Night" revêt des habits blues classieux qui pourraient être ceux de BB King... La majorité des onze morceaux sont cependant des originaux, occasion d'admirer à nouveau le sens de *l'instant classic* de l'équipe : "Ain't No Chimneys In The Projects" (déjà paru en 2011), "Funky Little Drummer Boy" (avec clin d'œil au "Funky Drummer" de James Brown et à son légendaire break de batterie), "World Of Love", qui prend cette fois le James Brown de "If I Ruled The World" pour modèle, "Big Bulbs", où les voix de Jones et des choristes Saun & Starr opèrent de prodigieux loopings par-dessus une simple rythmique de guitare... De quoi sérieusement se trémousser au pied du sapin. ★★★★

BERTRAND BOUARD

Neil Young
"Bluenote Café"
REPRISE/ WARNER

Après avoir suivi les méandres d'une inspiration, hum, disparate au fil de la décennie (synthés, country rustique, rock'n'roll rétro), Neil Young revint en cette année 1988 à des horizons plus raisonnables. Sa désastreuse association avec Geffen achevée (dans un retentissant procès), il retrouve son label d'origine, Reprise, ainsi qu'une certaine fougue avec le rhythm'n'blues de "This Note's For You" (victime toutefois d'une production très lisse). Ce nouveau volet de ses archives documente la tournée 1987-1988, qui voit le Canadien résolu à en découdre, avec l'appui des Bluenotes, composés d'une large section de cuivres, d'une rythmique puissante piquée à Joe Walsh, et d'un clavier pas inconnu (Frank Sampedro, guitariste de... Crazy Horse !). Gambadant d'ordinaire dans de vastes espaces, sa guitare percute ici un *wall of sound* très dense, converse avec, le lacère fréquemment. Le nouveau dynamisme insufflé aux titres de "This Note's For You" est un autre motif de réjouissance (sans non plus les transformer en chefs-d'œuvre qu'ils ne sont pas). Le double CD abonde surtout en raretés, remontant aux Squires, groupe de lycée de Young ("Ain't It The Truth", "Hello Lonely Woman"), aux seventies ("Bad News Come To Town"), publiées parfois de façon ultérieure

("Fool For Your Love", l'épique "Ordinary People") ou totalement inédites (un "Doghouse" funky et désopilant, notamment). Le deuxième set est un véritable volcan, dont les plus belles éruptions s'appellent "Crime In The City" et un "Tonight's The Night" de 19 minutes. Belle version aussi d' "On The Way Home". Quelques lourdeurs, mais certainement le meilleur Young eighties, tout album confondu. ★★★★

BERTRAND BOUARD

The Zombies

"Still Got That Hunger"

CHERRY RED

47 ans après "Odessey And Oracle", le groupe britannique publie un sixième album qui, graphiquement, ressemble à une suite de son chef-d'œuvre de 1968. La pochette est signée Terry Quirk, artiste qui avait réalisé les fascinants méandres colorés d' "Odessey...", dont la couverture est discrètement incrustée sur ce nouveau visuel tout aussi bariolé mais assez laid. Le titre est un drôle de postulat : *"On A Toujours La Dalle"*. Clarifions tout de suite les choses : les Zombies de 2015 seront forcément une déception pour ceux qui attendent un nouveau "Rose For Emily" ou "Beechwood Park". Contrairement à Paul McCartney ou à Brian Wilson, les grandes chansons, le style, le son, tout ce qui faisait la magie des Zombies a un peu échappé à ses membres ensuite

— exception faite des premiers albums solo de Colin Blunstone composés avec Rod Argent et Chris White qui n'est plus dans le groupe. Les Zombies sont réunis depuis ce début de siècle en un quintette bâti autour de la voix unique et inaltérée de Blunstone et des compositions du virtuose claviériste Argent. Il n'est pas tellement question de pop baroque ici, mais de morceaux blues ("Edge Of The Rainbow"), boogie, piano bar, modulations à la Steely Dan ("And We Were Young Again")... Le jeu est millimétré, avec à la basse un ancien Kinks des eighties (Jim Rodford) et son fils Steve à la batterie. Tom Toomey, le guitariste a certes des sonorités FM assez fâcheuses, mais la formation manifeste un vrai plaisir d'être ensemble. On l'a compris : c'est ici du classic rock à l'intérêt limité. Il serait malhonnête de ne pas le dire, mais également idiot d'en vouloir à ces vénérables gentilshommes. ✪✪

BASILE FARKAS

Nathaniel Rateliff & The Night Sweats

"Nathaniel Rateliff & The Night Sweats"

STAX/ CAROLINE

Réflexe immédiat après quelques secondes d'écoute : comparer le nom sur la pochette avec celui imprimé sur un ciel de ténèbres voici quelques années, qui emballait un folk crépusculaire d'une lancinante beauté. Oui, les patronymes sont identiques. Quelques recherches, alors, pour s'assurer de ne pas faire erreur : oui, il s'agit bien du même. Né dans le Missouri voici 36 ans, gardien de lycée, missionnaire, routier, jardinier, avant de se lancer en musique. Et d'accomplir cette saisissante métamorphose entre un folk barbouillé de mélancolie et les décharges de soul pétaradantes de cet album. Les raisons de cette évolution sont un mystère et, au fond, qu'importe : une identique honnêteté, une même volonté de se mettre à nu président. Avec en sus la révélation de cette voix de soulman singulière, écorchée et charnue, rappelant de loin un jeune Van Morrison par ses alternances entre inflexions romantiques et dureté froide, éthylique. Rateliff le concède, ses chansons parlent *"d'échecs sentimentaux et d'alcoolisme, ce genre de choses"*. Un terreau fécond pour des petites pépites comme "Need Never Get Old", brillant par sa maîtrise

des phases d'accalmie et de transe, tout comme "S O B", hit avéré, "I've Been Failing" ou le grinçant "Thank You" (*"for letting me go"*, ironise notre homme)... Si les Night Sweats rappellent la ferveur des enregistrements d'Otis Redding, une façon de groover brute, charnelle, Rateliff compose avec un sens bien particulier de la mélodie, sans jamais rien dupliquer. Loin de toute copie carbone, une soul fraîche, constamment sur le point d'exploser. On oubliait : ceci, excusez du peu, est signé sur Stax. ✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD

FLEETWOOD MAC

TUSK

RÉÉDITION DE LEUR DOUBLE ALBUM DE 1979 !

Inclus "Sara", "Tusk", "Think About Me", "Sisters of the Moon"...

COFFRET DELUXE

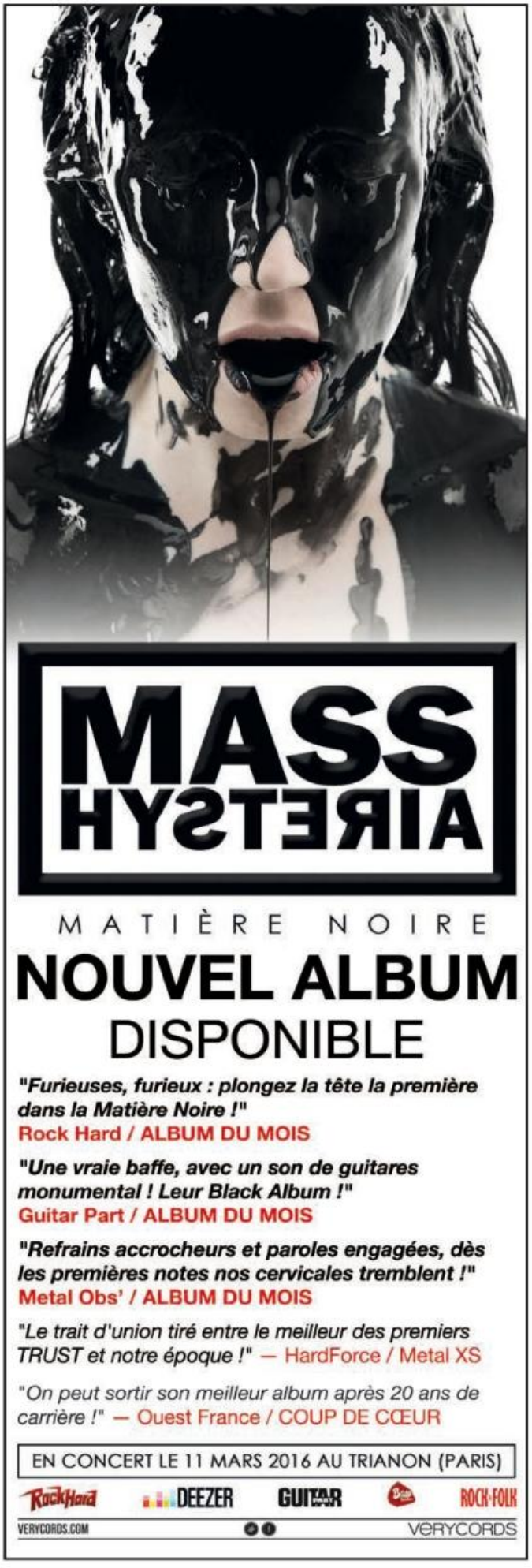
5CD + 2LP + 1DVD AUDIO

Propose l'album remasterisé en CD, Double Vinyle et 5.1 son surround, une version alternative de l'album (faite de prises studio inédites), des singles, des démos, des remixes, et 22 titres live inédits.

Également disponible en Édition 3CD

L'album remasterisé + sa version alternative + 1CD de bonus

RHINO THE GOOD SOUND WARNER MUSIC GROUP



Disques français

Mass Hysteria

"Matière Noire"

VERYCORDS

Sans doute vexé par l'accueil mitigé réservé à un précédent essai un peu moins incisif, et boosté par l'arrivée récente d'un nouveau musicien, Mass Hysteria a décidé, pour son huitième album studio, de revenir à ses fondamentaux énervés. Issu dans les années quatre-vingt-dix d'une fusion rock-rap sous influence prononcée de Rage Against The Machine, le quintette parisien est résolu à démontrer qu'il n'a pas mis d'eau dans son vin et reste fidèle à un rock metal qui emprunte au hip hop sa scansion vocale et son goût de textes offensifs. Le ton est donné dès l'ouverture sur les chapeaux de roue ("Chiens De La Casse") : rythme frénétique et appuyé, gros son de guitare et voix révoltées déclamées avec fougue. Aucune baisse de tension

sur les huit morceaux suivants qui entretiennent la flamme sans discontinuer, et seule la fin du disque marque le pas avec des variations de tempo et un aspect plus expérimental qui se révèlent brouillons et peu convaincants ("Plus Que Du Metal !", "Mère D'Iroise"). Mais les moments de bravoure précédents, tels que "Matière Noire" ou "Vae Soli" balaient ces réticences grâce à leur puissance de frappe musicale et textuelle : Mass Hysteria s'est toujours exprimé en français, entretenant une fougue rageuse qui est en totale adéquation avec son goût pour un rock extrême et assourdissant. Et si les refrains sonnent parfois comme des slogans pour manifs *("Soyons tous ensemble !/ Marchons tous ensemble !/ Restez comme vous êtes !/ Le combat est dans la tête !")*, ils sont portés par des rythmiques implacables (qui lorgnent parfois vers l'indus) et des guitares survoltées qui ne font pas de quartier. ✪✪✪

H.M.

Mansfield TYA

"Corpo Inferno"

VICIOUS CIRCLE

Le rock-critic mène une vie austère, laborieuse, chiche en joies franches. Dès lors, quand débarque un groupe accommodant Victor Hugo (!) à la sauce post-rock — à quand une version reggae-dub des "Illuminations" ? — c'est Byzance. Et si ledit groupe ne s'effraie pas non plus de baptiser une plage "Der Tod Und Das Mädchen" (c'est beau comme du Rammstein), on sait qu'on va passer un bon dimanche. Ce groupe existe, il se nomme Mansfield TYA, duo féminin nantais, dont vient de sortir le très peu pompeusement intitulé "Corpo Inferno". Notre méchanceté ne sait où donner de la tête : sur les textes dont certains feraient passer ceux de Fauve pour du Germain Nouveau *("J'ai écrit ton code postal/ Sur mon épaule à l'encre bleue/ J'ai dessiné avec du sable/ Le contour pâle de tes yeux")* ? Sur les étiques mélodies desquelles ils surnagent, au dépouillement volontiers ostentatoire (genre *voyez mes plaies*) ? L'honnêteté voudrait que l'on dise que tout n'est pas de ce tonneau, "Gilbert De Clerc" frisant même l'écoutable. La malveillance de principe étant plus rigolote, on poursuit avec le plus réjouissant, un inespéré, dossier de presse qui indique que *" 'Corpo Inferno' est pour vous si vous êtes sensible, passionné, mélancolique ou rêveur"*. Flûte alors, on doit être un gros con.

Le communiqué achève de clôturer les issues par lesquelles on aurait pu aimer ce disque en précisant qu'il s'adresse aux admirateurs de Schubert, Hugo, et également de... Raphael Enthoven (oui !), le Socrate pour rombières de France Culture. Décidément, la sincérité est quelque chose dont il faut parfois se méfier. ✪✪✪ 1/2

VIANNEY G.

Republik

"Elements"

LADTK

En 2010, on signalait son retour, du bon côté du micro, manche à cordes en bandoulière, idées nouvelles en place. Frank Darcel, figure bretonne et marquante du rock français des années 80 en tant que musicien/ guitariste/ producteur (Marquis de Sade, Octobre, Senso, Etienne Daho...), reprenait du service pour des raisons qu'il jetait en lumière dans le numéro 512 de ce magazine. Ayant testé l'eau avec le EP "I Thought War Was Over", Darcel a passé ces dernières années à affiner la formule de Republik qui a trouvé un équilibre stable avec Stéphane Kerihel (guitare), Eva Montfort (basse) et Federico Climovich (batterie). Les douze titres, dominés par l'anglais, de ce premier album, ne viennent pas de nulle part. Au contraire, ils sont chargés

de tout ce que Republik a pu sauver en route. Mémorisables quasi instantanément, les mélodies, ici, sont plus graves qu'elles n'en ont l'air et charrient des thèmes qui prouvent que Darcel et sa bande, pas exactement nés de la dernière pluie, ne sont pas non plus indifférents au monde qui les cerne. Depuis les hauts plateaux d'une new wave exigeante, Republik déboule en façonnant un post-rock actuel et brouilleur d'esprit ("Mystery", "Family", "Democracy"), frappe au front même dans les courbes lentes qui mènent à la vallée ("Saleen", "In My Street", "Move") et, avant de se jeter à la mer, invite James Chance ("Ich Bin Shmutzig"), Tina Weymouth et Chris Frantz ("Winter Of Love") ou Xavier Geronimi ("Le Jour Devrait Venir") à monter à son bord. Sorte de livre ouvert à tout dont l'unique chapitre tient lieu de bilan, l'apothéose finale "Born This Morning", aux accents *velvetiens* renforcés par le violon dingue de Yann Tiersen, en dit long sur Frank. Du collier. ✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Cheap Riot

"Ballroom Portraits"

REQUIEM POUR UN TWISTER

On a déjà vanté les mérites de cette nouvelle scène française qui, sans complexes, tente de secouer le cocotier las du garage rock, alors même que l'enthousiasme des pionniers californiens semble s'estomper. Qu'on se le dise, le rock hexagonal est bien vivace, en attestent quelques excellentes formations comme Volage, Kaviar Special, Requin Chagrin, Baston, Dusty Mush et bien d'autres encore. Le label de Montrouge, Requiem Pour Un Twister, est partie prenante de cette montée en régime et accueille cette fois une troupe aux obsessions s'éloignant enfin de Ty Segall et consorts : Cheap Riot, quartette mixte et parisien, plutôt branché sur les Television Personalities et le punk millésimé 1977. Pour ce premier opus, nos autoproclamés *part-time punks* ont décampé à Toulouse pour enregistrer, avec l'émérite Lo Spider (Magnetix, TITS, Hoboken Division), dix capsules accrocheuses et directes, longuement affutées dans les bouges de la capitale. Il y a des hymnes potentiels, comme la jubilatoire "Boredom", "Yasmine" ou "Harry", et également cette reprise fabuleuse et osée d' "Electricity" (Orchestral Manoeuvres In The Dark !). Des titres bien fichus qui révèlent quatre musiciens à la personnalité bien affirmée : le vocaliste, casquette et fine

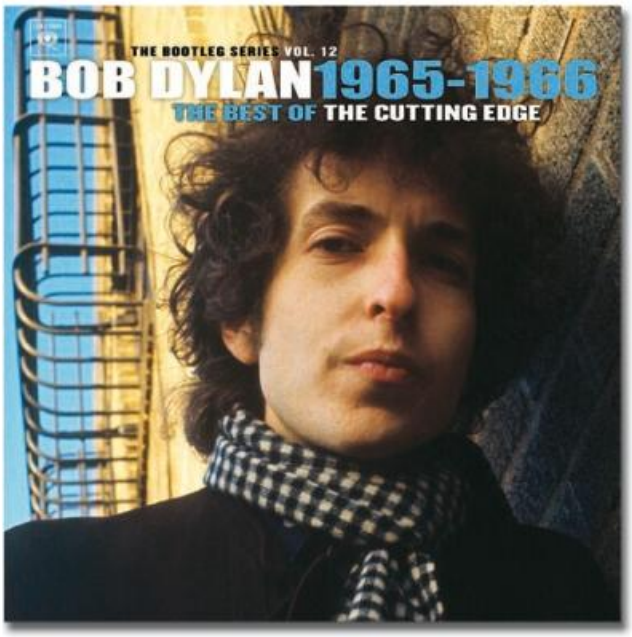
moustache, affiche une morgue digne de Johnny Rotten, le guitariste ferraille énergiquement, pas bavard pour un sou, et la charmante Margot cogne, impassible, sur ses fûts. Et puis il y a une arme secrète : Antoine Hue, par ailleurs six-cordiste des très sixties Spadassins, qui déploie à la basse un jeu moelleux, virtuose, passionnant. Talent, image, écriture, ces jeunes gens ont tout pour réussir et ce "Ballroom Portraits" sans artifices le prouve amplement. ✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Rééditions

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Des coffrets par dizaine



The Velvet Underground

"LOADED-RELOADED 45TH ANNIVERSARY EDITION"

Cotillion/ Atlantic/ Rhino/ Warner

Plaisir d'offrir, joie de recevoir... Bientôt, nous sortirons notre petit Jésus pour le faire glisser dans la crèche, ce sera le monde merveilleux de Noël et de ses listes de cadeaux, à faire ou à commander (sauf pour les orphelins et ceux qui n'ont pas d'amis). Ça tombe bien, les maisons de disques y ont pensé et faciliteront la vie des indécis : des coffrets par dizaines pour quand il descendra du Ciel ! On commence avec celui du Velvet, déjà largement évoqué par Basile Farkas le mois précédent. Rappel : "Loaded" était sorti remasterisé chez Rhino accompagné de démos sous la forme d'un double CD en 1997. Le voici qui ressort sous la forme d'un coffret — il est heureux que Warner ait pensé à conserver la présentation des précédents coffrets parus chez Universal — proposant huit rondelles : l'album original remasterisé, l'album promo en mono remasterisé, un CD de démos et de mix différents, le "Live At Max's Kansas City" remasterisé, un autre live, inédit, à Philadelphie en 1970, et enfin, un DVD avec son Surround, et deux mix différents. C'est beaucoup pour un album bancal. Car, avec John Cale parti, Mo Tucker absente, Sterling Morrison au placard et Doug Yule au micro sur plusieurs titres (quatre tout de même, ça fait beaucoup sur les dix titres originaux), peut-on encore parler du Velvet Underground ? Pas sûr. Un Velvet avec des roulements de batterie, des niaiseries comme "Who Loves The Sun", "Oh ! Sweet Nuthin' " et un Lou Reed en flagrant délit d'imitation dylanienne sur "Sweet Jane" et "Rock And Roll" ? L'impression est mitigée. Il y a naturellement ces deux tubes énormes (bien que le pont *"heavenly wine and roses..."* dans "Sweet Jane" fonctionne péniblement et ressemble plutôt à une deuxième chanson maladroitement collée à la première, ce qui expliquerait pourquoi Lou Reed l'a abandonnée sur scène durant des années, jusqu'à ce que les Cowboy Junkies ne le remettent à la mode), le mignon pastiche fifties (la grosse obsession de Lou Reed) qu'est "I Found A Reason", la suite d'accords aventureuse bien que geignarde et franchement mélodramatique de "New Age" (mais encore faut-il supporter la voix pénible de Yule) et une utilisation assez géniale des guitares acoustiques, d'autant plus appréciable dans cette nouvelle édition au son hallucinant permettant d'entendre des détails pour la première fois. Il y a "Cool It Down", rare exemple de morceau funky chez le VU, qui pourrait presque figurer sur "Exile On Main St", et il y a le fun de "Head Held High". Mais "Lonesome Cowboy Bill", "Train Round The Bend" et "Oh ! Sweet Nuthin' " sonnent comme du rock médiocre du début des années 70. La plupart des démos étaient déjà connues des amateurs, et le mix mono fonctionne assez bien, même si, contrairement aux premiers Beatles, "Loaded" a avant tout été conçu pour la stéréo. Le live à Max's a toujours été plus nerveux que "1969" même si le son est moins bon, et le concert inédit au Fret de Philadelphie est tout simplement inaudible. Sinon, l'objet est très beau. Tout cela n'est donc qu'une question de budget, comme la majorité des coffrets traités dans ces pages ce mois-ci (plus de Velvet le mois prochain avec les "Matrix Tapes").

Bob Dylan

"THE BOOTLEG SERIES VOL 12 – THE CUTTING EDGE DELUXE EDITION"

Columbia/ Sony Music

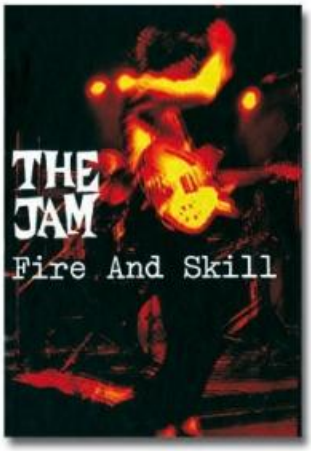
Nous le savions déjà, mais cette fois-ci, c'est officiel : le rock est entré au musée. C'est au musée que les badauds pouvaient aller reluquer les esquisses de tableaux connus de grands et petits maîtres. Aujourd'hui, le badaud peut s'offrir un coffret de 6 CD d'esquisses de Bob Dylan réalisées à un moment particulièrement créatif de sa vie d'artiste : quatorze mois pendant lesquels il a enregistré une trilogie d'albums qui ont, on peut le dire, changé beaucoup de choses. En un peu plus d'un an, donc, Dylan a mis en boîte "Bringing It All Back Home", "Highway 61 Revisited" et enfin, le coup de massue "Blonde On Blonde". Ce que l'on entend dans ce coffret, ce sont les séances de travail, les esquisses de ce qui allait bientôt, dans leur forme définitive, devenir des classiques. Les esquisses, qu'elles concernent un peintre ou un musicien, permettent de voir le cheminement de ses intuitions. C'est ce qui permet de se dire : *Mais comment a-t-il pu être à ce point génial pour arriver là en partant d'ici ?* Mais les esquisses, comme les *making of* des grands films, peuvent aussi casser la magie en dévoilant les *trucs*, en démontant tout pièce par pièce pour mieux montrer l'intelligence de l'assemblage. Ici, par exemple, l'apprenti musicien pourra s'enfiler un CD entier (oui !) de répétitions de "Like A Rolling Stone". De la valse originelle à la version connue. On peut soit prendre des notes, comme un étudiant, soit se dire, arrivé à la fin de ces 70 minutes consacrées au même morceau, que désormais, on ne voudra plus jamais l'écouter. C'est la question que soulève ce coffret inhumain, permettant d'entrer dans le studio avec Dylan et d'entendre ce qui n'était pas censé être entendu. De découvrir la tambouille, les hésitations, les faux départs, etc. Un objet de rêve pour les fanatiques, un truc de pervers pour les amateurs raisonnables. Le son est très bon, et comme souvent avec la série *Bootleg*, dont c'est le dernier volume, l'objet est splendide (une version plus abordable, de deux CD est également disponible et sans doute plus recommandée pour le tout-venant).

The Jam

"FIRE AND SKILL"

Polydor/ UMC/ Universal

Après "Dig The New Breed", "Live Jam" et "Live At The BBC", Polydor dégaine un coffret de six live supplémentaires parfaitement inédits (mais dont plusieurs avaient fait l'objet de pirates chéris par les fans). Il est probable que seuls les mordus les plus déments se procureront ce coffret dédié au premier groupe de Paul Weller sur scène. Ceux-là ne seront pas déçus : enregistrées par Polydor à l'époque, les performances du groupe bénéficient d'une excellente prise de son, et il va sans dire que la sélection finale n'a retenu que les meilleures performances. L'évolution du groupe en concert, un trio, rappelons-le, est assez stupéfiante : en 1977, c'est du pub rock mélodique avec l'énergie du punk mais, dès 1978 ("All Mod Cons"), la palette s'enrichit considérablement et surtout, le groupe joue divinement (les Jam ont commencé à répéter dès 1973).



Jerry Lee Lewis
"AT SUN RECORDS – THE COLLECTED WORKS"
Bear Family

Ok, Ok, ce n'est pas tous les jours qu'on reçoit, sans rien avoir demandé, et sans avoir dépensé un rouble, un coffret Bear Family de 18 CD consacré au Killer, le grand, l'immense, sa seigneurie Jerry Lee Lewis, chez Sun. Après un bref évanouissement, pourtant, la raison revient et un rapide calcul est effectué. Il doit y avoir erreur : Jerry Lee n'est resté que quelques années à foutre le feu chez Sam Phillips après son arrivée en 1956 sur le label de Memphis. Déjà, le coffret Jerry Lee de la maison allemande de 1989 proposait neuf CD, ce qui était beaucoup trop. Nous arrivons aujourd'hui au double... Qu'y a-t-il dans cette boîte de Pandore au vilain dessin manifestement réalisé par un recalé des beaux arts ? Tout. Tout ? Oui, tout : c'est-à-dire toutes les prises, tous les faux départs, etc. Six cent vingt-trois *morceaux*, tout en mono, tout en stéréo, cent prises inédites ! Dans l'ordre chronologique des séances ! Pour faire bref : c'est tout simplement impossible à écouter. Reste, comme toujours avec les coffrets de la maison allemande, un livre somptueux. Mais à 300 € le bout, inutile d'être bon en maths pour comprendre que l'achat d'un bon double CD Sun réunissant les prises master et du livre "Hellfire" (Nick Tosches) sera nettement plus rentable.

La section rythmique Buckler/ Foxton a toujours été un atout grandiose pour le groupe, et ce que Weller fait à la guitare est beaucoup plus subtil que ce que pratiquaient alors la plupart de ses confrères de la scène punk anglaise. Le problème est plutôt ailleurs : survitaminé sur scène et armé d'une seule guitare, Weller a tendance à chanter dans un registre ultra viril parfois un peu bourrin, incapable de reproduire les subtilités vocales que lui autorise le studio. Mais le parcours établi montre des progrès d'écriture bondissants, assez schizophréniques d'ailleurs : les compositions du groupe évoluent dans une pop blanche très ouvragée sous influence Who/ Kinks, mais les reprises montrent un attachement indécrottable pour la musique noire, bien que changeant sensiblement à travers les âges : en 1977 c'est "Heat Wave" de Martha & The Vandellas, en 1982 c'est "Move On Up" de Curtis Mayfield, au titre prémonitoire : Weller allait bien bouger pour débuter sa période Style Council.

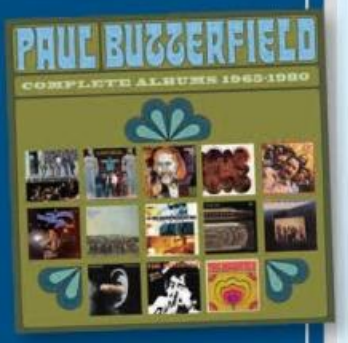
LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH

Southside Johnny & the Asbury Jukes "Soultime!" Leroy Records
New York et la New Jersey sont à l'honneur ces derniers temps!!

Bruce Springsteen réédite un coffret luxueux intitulé "The Ties That Bind" consacré à l'épopée "The River". Une nouvelle compilation couvrant la carrière de Ronnie Spector apparaît et propose les fameux titres avec le E Street Band mais également le "You Mean So Much" en version live avec Southside Johnny and the Asbury Jukes. Cerise sur le gâteau, Southside Johnny en personne nous a gratifié d'un nouvel enregistrement studio tout simplement à tomber par terre commençant par le single "Spinning" qui nous fait effectivement bien tourner la tête!
Cela fait 40 ans que cela dure, John Lyon aka Southside Johnny a 66 ans, l'amitié indéfectible de Springsteen et Bon Jovi, mais il se voit plus comme un artiste à la Ry Cooder ou Bonnie Raitt: il est dans ce business pour la longue durée et n'a pas besoin de disques d'or ou de tournées des stades pour faire ce qu'il souhaite. Pas de pression, juste un florilège de Rhythm and Blues, Blues, Rock'n'roll bien roots.

Paul Butterfield "Complete Albums 1965-1980" Rhino



Fan de blues devant l'éternel et du son de Chicago, Southside Johnny interprétait régulièrement du Elmore James à ses débuts au Upstage Club. Il serait bluffé de se rendre compte qu'un coffret intégral Paul Butterfield vient d'être commercialisé en Europe!! La boite est composée de répliques exactes des pochettes originales des 33 tours (les gatefolds de "In My Own Dream" et "Better Days"!!!) et le travail remarquable sur la remasterisation met en exergue l'harmonica de Butterfield et les guitares de Bloomfield et Bishop. Les albums Elektra, Bearsville et un live inédit de 1969, tout y est, ou presque, en 13 cd. A classer avec le fabuleux coffret Michael Bloomfield "From His Head to His Heart to His Hands" de Legacy. Pour une fois, nous avons fait plus fort que les Japonais!!!

GIBERT JOSEPH

Paris St Michel • Paris Barbès • Versailles • St Germain en Laye
Orgeval • Poitiers • Chalon sur Saône • Toulouse • Lyon • Vaux en Velin

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

OÜI FM
— PRÉSENTE —

LA NOUVELLE
SÉLECTION 100% ROCK INDÉ
DU MAGAZINE
ROCK&FOLK

— AVEC —
METRONOMY • TAME IMPALA • PULP
FRANZ FERDINAND • THE KILLS
PIXIES • MGMT • BLOC PARTY
GOLDFRAPP • HOT CHIP
JACCO GARDNER • CAT POWER
VAMPIRE WEEKEND • PRIMAL SCREAM
ECHO & THE BUNNYMEN • LYKKE LI
MELODY'S ECHO CHAMBER...

DISPONIBLE DANS LES BACS

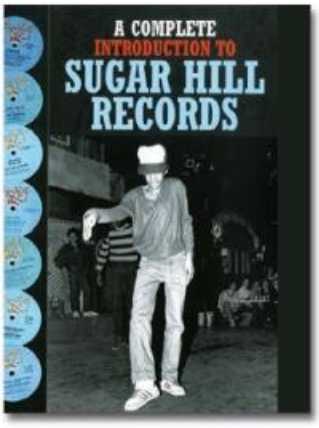
ÉGALEMENT DISPONIBLE SUR
iTunes Google play MUSIC DEEZER Spotify

Rod Stewart
"ROD STEWART"
Mercury/ Universal

En fin de compte, le meilleur investissement de cette fin d'année sera celui-ci : boîtier minable (un peu de Tartan, et même pas de titre), cinq albums remasterisés sans livret — mais y avait-il des livrets à l'époque des vinyles ? — et pour cinquante balles, à peu près tout ce qu'il faut de Rod Stewart, et un déluge de musique presque constamment sublime. Les deux albums avec Jeff Beck et les Faces sont évidemment hautement recommandés, mais là, c'est mieux encore. Pourquoi ? Parce que, à l'exception des morceaux de Ronnie Lane qu'il ne pouvait refuser chez les Faces, Zob Stewart se gardait les meilleures compositions pour sa carrière en solo qu'il menait parallèlement, durant les mêmes années. Les cinq albums contenus dans ce coffret reposent tous sur un principe assez simplet, à l'image du chanteur : quelques compositions récentes (Stones, Small Faces, Dylan, Hendrix, Temptations) ou un poil old school (Elvis, Cochran), et une giclée de compositions faramineuses, le tout avec très peu de guitare électrique (intervenant sur de maigres solos), une batterie bien boisée, de la mandoline, de la slide acoustique, de la lap steel, la grande voix sablée de l'homme au long nez, une production crue, directe, presque chaotique dans son naturalisme. Ron Wood fait les trucs à six cordes, Mickey Waller, fabuleux, est à la batterie en suspension. Kenney Jones, Ian McLagan et Ronnie Lane vont et viennent, entretenant, pour leur plus grand chagrin, la confusion entre les deux carrières du chanteur au même moment. Dès le premier album, "An Old Raincoat Won't Ever Let You Down" (1969), il est évident que l'ancien mod en a dans le caleçon : les versions de "Street Fighting Man" (avec interlude citant "We Love You"), "Handbags And Gladrags" (sublime, après la version de Chris Farlowe) ou "Man Of Constant Sorrow" sont impeccable, sa propre "I Wouldn't Change A Thing" est un pandémonium soul et groovy dégueulant de Hammond B3. Voici un folk-rock au vrai sens du terme, à l'anglaise, porté par un gosier démentiel. Deux ans plus tard, c'est "Gasoline Alley". Toujours ce son boisé, aéré, bordélique, aux accents celtiques et, bizarrement, une excellente reprise du classique Immediate des Small Faces, "My Way Of Giving", le groupe dont il venait de remplacer le chanteur. Preuve d'humilité ou de stupidité ? Personne ne sait mais le résultat est là, réjouissant, viril. Rodney en personne s'applique entre deux pintes et signes quelques jolies sérénades ("Jo's Lament", "Lady Day"). Avec "Every Picture Tells A Story" (1971) et sa belle pochette Art déco, on atteint le chef-d'œuvre (il y en a deux dans le coffret). Le son tutoie la perfection, les chansons aussi : "Every Picture Tells A Story", "Maggy May", les reprises de "Tomorrow Is A Long Time" (Dylan), "Reason To Believe" (Tim Hardin), ou la version surchauffée de "(I Know) I'm Losing You" des Temptations enfoncent tous les clous. Et puis, il y a le moment de génie pur, ce "Mandolin Wind" signé Rod échappant à tous les superlatifs : c'est la beauté pure, le truc inexplicable, indescriptible... Un an plus tard, en 1972, "Never A Dull Moment" affiche la même inspiration insolente, avec sans doute moins de compositions grandioses, à l'exception de "True Blue", "You Wear It Well" et "Lost Paraguayos", co-écrits avec le lieutenant Woody, mais des reprises infernales de "Mama, You Been On My Mind", à pleurer, de Dylan, peut-être l'une des performances les plus bouleversantes de Rod, ainsi qu'un magistral "Angel" (Hendrix), comme toujours avec Stewart, totalement revisité. En 1974, avec "Smiler", qui a encore de beaux restes, la formule commence à s'essouffler, et bientôt, l'Ecossais file chez Warner, où il n'enregistrera plus que de la merde jusqu'à aujourd'hui. Mais le temps que cela aura duré, entre 1968 et 1974, alors que les enfantillages glam et hard régnaient sans pitié, on peut affirmer sans se gêner que, avec ou sans les Faces, Rod Stewart aura fait certaines des plus belles choses du rock anglais de ce côté des Stones. La messe est dite.

"Sugar Hill Records"
"A COMPLETE INTRODUCTION TO..."
Sanctuary/ Castle/ UMC/ Universal

Et hop (et hip) ! Quatre CD de bon vieux rap old school des familles, ça déglingue, ça décrasse ! On recommande vivement le coffret aux jeunes : ça va les changer de l'Autotune et des petites boucles de synthé minables à la Carpenter. Voici donc une enfilade de merveilles hip hop supra funky et infiniment musicales. Avec naturellement Grandmaster Flash, mais aussi Reggie Griffin, les Furious Five, Sugarhill Gang, Super Wolf (ça c'est du pseudo), Crash Crew, Melle Mel & Duke Bootee. Dès les premières mesures de "Funk You Up" de The Sequence, c'est l'activité sexuelle garantie, l'être aimé reviendra en



courant comme un chien ! Voici donc la naissance d'une nation, l'érection d'un genre pas encore codifié. Valable.

Otis Redding
"SOUL MANIFESTO : 1964-1970"
Rhino/ Warner

Certes, le visuel de ce coffret économique semble avoir été réalisé par un cochon mais, à l'intérieur, il y a tout ce qu'il faut : chaque album studio ou live enregistré par Otis (dont les albums

posthumes et les collaborations), en *vinyl replica*. Ce bon vieil Otis... Avec lui, c'est compliqué : on connaît ses tubes tellement par cœur qu'on pense être incapable de s'y replonger. Et pourtant, il y a sur chaque album un morceau qu'on avait négligé, une performance à tomber par terre, une ligne de guitare de Steve Cropper, une chanson qui tue. Bon, alors tout Otis à ce prix-là, franchement, il faudrait être niais pour s'en passer.

Van Morrison
"ASTRAL WEEKS"
"HIS BAND AND THE STREET CHOIR"
Warner

Après Rod le Zob, Van The Man. Deux rééditions lancent le coup d'envoi d'une campagne visant à tout ressortir remasterisé avec quelques inédits. Le tout commence en fanfare avec une nouvelle version d' "Astral Weeks", l'album qui a popularisé son nouveau genre après les épisodes Them et Bang ("Brown Eyed Girl"). Là, en 1968, l'Irlandais se mettait à brailler de sa voix de sax alto sur quelques très minces accords (deux en tout pour "Astral Weeks"). C'est un style : de la contrebasse, de la flûte, Connie Kay qui doit s'emmerder ferme à la batterie, et cette manie de s'époumoner en permanence. On en ressort avec les tympans plus martyrisés qu'après un concert de Slayer. Bien... Sur "Astral Weeks", il nous hurle dessus pour nous expliquer que c'est top d'être *"born again"* et sur "Beside You", il explique

que *"to never never never wonder why it's got to be, it has to be"*, c'est cool aussi (il aime bien répéter le même mot plusieurs fois comme s'il était en transe : c'est le superpouvoir de la musique qui est *"un cri de l'intérieur"*, comme nous le faisait remarquer Bernard Lavilliers à l'instant). Après tous ces brames, "Van Morrison His Band And The Street Choir", sorti en 1970, est un peu moins pénible. Mais quand même, quelle diarrhée... Belles remasterisations, rares inédits (en réalité des prises alternatives) parfaitement dispensables.
N.U.

"American Folk Blues Festival 1962"
"LIVE IN PARIS"
Frémeaux & Associés/ Socadisc

Tout à coup, on tient la preuve irréfutable que les licornes ont existé ailleurs que sur les tapisseries du musée de Cluny. 19 octobre 1962, une meute de bluesmen débarque à Orly : Willie Dixon, Memphis Slim, John Lee Hooker, T-Bone Walker, Shakey Jake, Helen Humes, Jump Jackson, Sonny Terry & Brownie McGhee, abasourdis par le miracle qu'ils sont en train de vivre. On les reçoit comme des VIP, des autocars confortables les déposent devant des

hôtels trois étoiles, ils jouent dans des théâtres à l'italienne, un public jeune et blanc les acclame à guichets fermés, en Autriche, en Suisse, en Allemagne. Les bookmakers ne misaient pourtant pas une crotte de nez sur le succès de la revue. 20 octobre : deux dates à l'Olympia, 18 heures, minuit et demie. C'est la première tournée de l'American Folk Blues dont on a pensé, 52 ans durant, qu'aucun témoignage live n'en avait conservé l'écho, sinon deux ou trois bootlegs mystérieux, emportés loin du monde par quelque ordre anachorétique. Un jour de 2014 on découvre, dans les archives de Daniel Filipacchi, les bandes des deux concerts parisiens. Les voici dans un coffret trois-CD au son impeccable, dont filtrent bien la candeur et l'étroitesse d'une époque où il n'était pas question de monter sur scène autrement qu'en costume-cravate, où le blues était encore une denrée très exotique et un gig de Terry & McGhee, une sensation culturelle intense, où des amateurs de jazz huaient T-Bone qui faisait le grand écart et jouait guitare sur la nuque. Ce mois d'octobre 1962... quand le blues cessa d'être le clodo du jazz et devint le mendiant du rock.
Christian Casoni

Vinyles
PAR ERIC DELSART

Retour dans les bacs

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

The Gun club
"Miami", "The Las Vegas Story", "Death Party"
Cooking Vinyl

Aujourd'hui, les disques du Gun Club sont les tables de la loi de tout groupes punk ayant des velléités bluesy. Les deux albums et l'EP proposés ici marquent la période 1982-1984 du groupe, celle des premiers désenchantements. "Miami", avec ses guitares étouffées par la production, reste un gâchis incommensurable autant qu'un album magnifique, tandis que "The Las Vegas Story" remet les pendules à l'heure côté son mais possède moins de grandes chansons. La synthèse parfaite des deux demeure l'EP "Death Party", qui contient la superbe "The House On Highland Avenue". Tous ces disques sont publiés sur vinyle coloré et, belle initiative, chaque carte de téléchargement incluse propose un live de l'époque en bonus.

Soledad Brothers
"Master Supertone"
Cass

On parlait d'héritiers du Gun Club : les Soledad Brothers figurent parmi leurs meilleurs disciples et sont de retour après dix ans d'absence. Non contents de publier un single inédit chez Third Man ("Human Race Blues"), les frangins ont exhumé leurs premiers enregistrements, effectués par Jack White en 1998. Le groupe n'était alors qu'un duo (Johnny Walker/ Ben Swank), augmenté ici de White au piano. Entre classiques du rock ("Rocket 88", "Gimme Back My Wig") et signatures du groupe ("St Ides Of March"), "Master Supertone" est un document essentiel pour les fans du groupe.

Garbage
"Garbage"
PIAS

Certains chiffres font peur : il y a aujourd'hui 20 ans qu'est sorti le premier album de Garbage. Anniversaire oblige, le groupe de la vénéneuse Shirley Manson a droit à sa réédition vinyle classieuse : les bandes analogiques originales ont été remasterisées et le packaging reproduit le disque à l'identique de sa version vinyle originale (elle aussi très limitée à l'époque). Bref c'est du beau travail. Dommage seulement que le disque ait si mal vieilli. Si les mélodies restent ("Stupid Girl", inoubliable), la production tapageuse de Butch Vig avec ses rythmes synthétiques et ses guitares grasses fait souvent mal au crâne.

Eels
"Beautiful Freak", "Electro-Shock Blues", "Daisies Of The Galaxy", "Souljacker", "Shootenanny !"
Dreamworks/ Universal

Eels est un des meilleurs groupes à avoir survécu aux années 90 et, comme nombre de ses congénères, ses albums n'avaient bénéficié à leur sortie que d'un tirage vinyle très limité (si bien que certains originaux d' "Electro-Shock Blues" se monnaient aujourd'hui plusieurs centaines d'euros). La réédition du catalogue Dreamworks du groupe est une excellente nouvelle : on conseille vivement les trois premiers albums, en particulier "Electro-Shock Blues" et "Daisies Of The Galaxy", dans lesquels le chanteur E masque des sentiments dépressifs derrière des mélodies légères.

Bert Jansch
"It Don't Bother Me", "Jack Orion", "Bert And John"
Sanctuary

Bert Jansch fait partie de ces artistes folk dont l'œuvre parfois fait peur au premier abord, en raison de l'image austère véhiculée par le genre. Ce virtuose de l'arpège demeure pourtant une des figures les plus influentes de la scène folk des années 60 et un des premiers protest-singers à avoir exalté l'âme celtique en interprétant des ballades traditionnelles. Les trois albums réédités montrent cette évolution : les thèmes politiques de "It Don't Bother Me" laissent place, sur "Orion", à des chansons traditionnelles avant que

"Bert And John" (en duo avec John Renbourn) ne pose les fondations du revival folk britannique incarné peu après par Pentangle.

David Bowie
"1966"
Sanctuary

Les singles Pye du jeune David Bowie, réédités de nombreuses fois à l'apogée du chanteur dans les années 70-80, reviennent en vinyle. La pochette de "1966" a le mérite d'être plus belle que de nombreuses versions de cette compilation (au hasard la très laide "I Dig Everything : The 1966 Pye Singles") que tout fan de Bowie se doit de posséder. Les six chansons ici, dans un registre soul mod, sont bien meilleures que celles de son premier album l'année suivante (on pense aux superbes "I'm Not Losing Sleep" et "I Can't Help Thinking About Me").

Peter Gabriel
"1", "2", "3", "4", "5"
Real World/ Caroline

Quand Peter Gabriel réédite ses albums, il ne fait pas semblant : remasterisation des bandes originales à demi-vitesse, gravure en 45 tours pour une meilleure dynamique, pochettes numérotées et photo ultra HD. Il le dit lui-même, les albums n'ont jamais aussi bien sonné. Seul dommage : en passant à 45 tours, les albums sont désormais doubles, ce qui en rend l'écoute éprouvante. De plus, si on comprend le désir de l'artiste de voir son catalogue de nouveau disponible, ce projet, qui semble ne s'adresser qu'à quelques audiophiles, interroge, d'autant que ces disques n'ont rien d'une rareté qu'on exhume et se dénichent facilement en bon état à 5 € au premier vide-grenier venu...

Jessica 93
"Jessica 93"
Teenage Menopause/ Music Fear Satan

Le one-man-band noisy Jessica 93 est un des artistes français les plus passionnants du moment. Son premier maxi, sorti en 2012 sur une foultitude de labels et épuisé depuis longtemps, est aujourd'hui de retour dans les bacs. Un manifeste bruitiste composé de quatre morceaux de plus de huit minutes, tous passionnants.

Nouveautés

Ponctuation
"La Réalité Nous Suffit"
Casbah

On se plaint souvent que les groupes garage français n'assument pas leur langue maternelle. La solution est peut-être de se tourner vers le Canada, d'où proviennent les deux frères derrière Ponctuation. Leur deuxième album, superbe collection de chansons psychédéliques portées par une énergie punk ("Cortisol", "Météo"), est un magnifique exemple de rock'n'roll francophone. Exemple à suivre !

Parquet Courts
"Monastic Living EP"
Rough Trade

Les infatigables Parquet Courts ne pouvaient décidément pas laisser une année s'écouler sans publier de disque. Voici donc "Monastic Living", disque expérimental d'une dizaine de chansons que le label du groupe vend comme un EP avec un minimum de publicité. N'y chercher ni mélodie, ni textes, tout ce que propose le groupe ici sont des titres bruitistes arty d'un intérêt discutable que seul un morceau ambient façon Neu! parvient à sauver ("Prison Conversion").

45 tours

Timmy's Organism
"Get Up, Get Out"
Third Man

Timmy Lampinen est en grande forme en cette fin d'année. "Get Up, Get Out", titre dément qui incarne parfaitement ce que son auteur nomme *alien punk*, est un de nos morceaux préférés de 2015. La face B, reprise de "The Thrill Is Gone" de The Bedlam's Offspring, un artiste (oc)culte des années 60, est tout aussi magnifique.

Wand
"Machine Man"
In The Red

Parfois les groupes prennent des décisions étranges. Celle de Wand de ne pas inclure "Machine Man" dans le récent "1000 Days" est incompréhensible : ce titre, qui se mue en jam psychédélique démente à mi-course, est peut-être le meilleur jamais composé par le groupe.

The Gift
"Golden Gate"
Golden Gate

La bonne surprise du mois : The Gift, trio power pop venu de Nantes. Avec ses guitares tranchantes et ses mélodies concises, le groupe (qui rappelle les anglais The Rifles) propose ici un premier single très efficace.

Photo Bruno Berbessou

ROCK&FOLK & BUS PALLADIUM

ROCK & ROLL

Tuesday

DJ
FANFARON
(Ben Kerber)

10€
à la porte

22
DÉCEMBRE
2015

ON N'EST PLUS DES BEBES

PROSTITUTES * NIKKI BRAT
YAROL & HELLBOYS * SECOND SEX * PARISIANS

PAR PHILIPPE MANŒUVRE

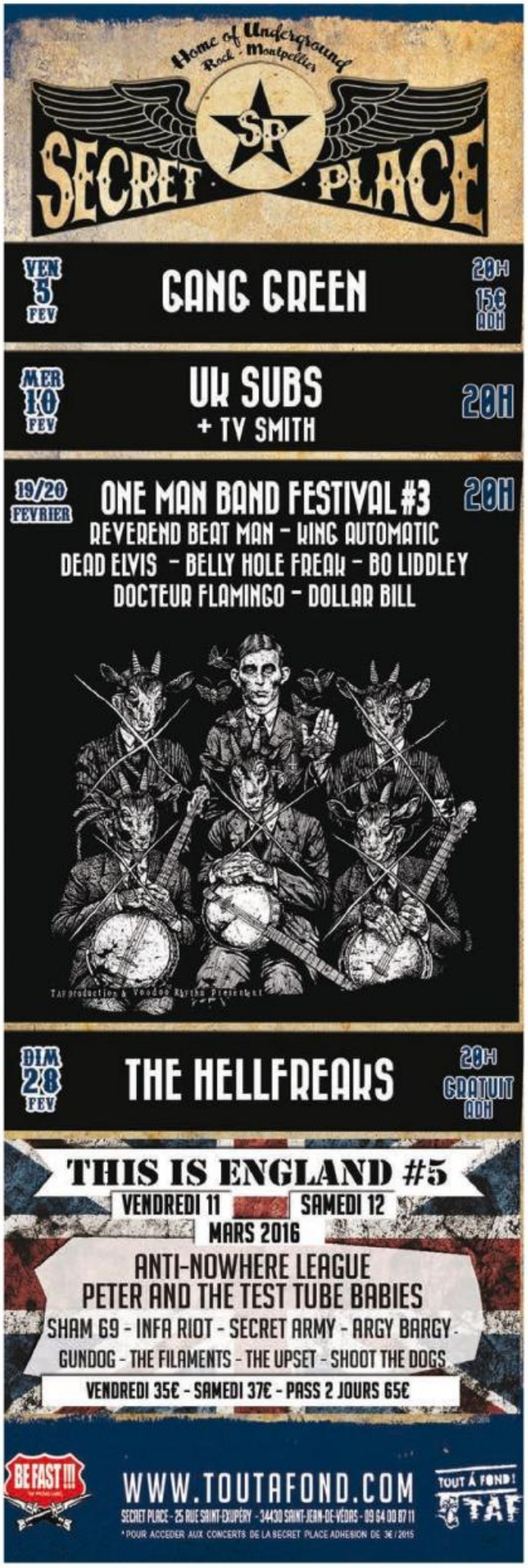
Stylé

STRAY CATS

"Stray Cats" *Arista*

PREMIERE PARUTION AVRIL 1981

Tout commence à New York, en plein blitzkrieg punk. Jeune guitariste, Brian Setzer se fait remarquer avec son premier groupe, The Bloodless Pharaohs. On les déniche sur une compilation de Marthy Thau, "2 X 5", disque qui présentait cinq groupes new-yorkais *à suivre* sur le label Red Star. Souvenir personnel quelque peu idiot : dès cette époque, mon copain critique Jackie Berroyer m'appelle pour me recommander chaudement l'écoute de cet album, à cause de ces deux morceaux. Bloodless Pharaohs est un groupe totalement new wave. Il y a de l'orgue, jouée par un certain Ken Kinnally, mais surtout cette insolente nouvelle guitare tricotant des notes parfaites, rondes, adéquates. La guitare de Brian Setzer.
Ce premier combo, positionné entre Roxy Music et les Stranglers, enregistre la valeur d'un album entre 1978 et 1979 mais déjà, sur le côté, Brian a formé un trio rockabilly dans son New Jersey natal, les Tomcats. Avec Gary Setzer à la batterie et Bob Beecher à la basse. Dès qu'il s'acoquine avec Jim McDonnell (*Slim Jim Phantom*, batterie) et Lee Drucker (*Lee Rocker*, basse), Setzer sent que ni Massapequa, ni d'ailleurs New York ne vont pouvoir contenir le groupe rebaptisé *Stray Cats*. En 1979, le rock part dans toutes les directions possibles : electro, ska, punk, new wave, gothique... A toute cette explosion créative, cette recherche, le trio n'a qu'une idée forte à exposer : marche arrière toute. Réécoutons nos bons vieux disques Sun. Remettons au goût du jour les tactiques pérennes de Bill Haley, Eddie Cochran et Gene Vincent. *Let's rock !*
Entendant parler d'un mouvement revival anglais, les trois Cats vont chez Sam Ash Music, sur la 48e rue, pour revendre tout leur matériel. Ils obtiennent juste assez d'argent pour trois allers simples pour Londres. Nous sommes en juin 1980. Dès leur irruption sur la scène anglaise, les Cats se font remarquer par leur look des plus stylé. Ils réussissent à combiner fringues rock traditionnelles et coiffures gominées avec des éléments punk (bottes, pantalons à sangles, etc).
A Kings Road, la boutique Johnson's défend ces couleurs.
Le problème de la scène punk de 1979, c'est qu'elle commence à s'enterrer dans des tranchées en position de repli créatif. Les Stray Cats vont bousculer la donne. Repérés par le grand Dave Edmunds en trois concerts, ils foncent en studio avec lui pour enregistrer un album pivot. Dave Edmunds est un rocker d'élite. Il a toujours réussi à maintenir son rock très pur à flot, traversant intact psyché, pub rock et punk. Producteur des Flamin' Groovies, il est alors membre du super groupe Rockpile. Sa production hurlante et sauvage fera incroyablement l'affaire. La moindre de ses qualités étant de faire sonner un trio de rockabilly comme Black Sabbath en goguette le samedi soir. "Stray Cats" dure 37 minutes réglementaires (comme "Sgt Peppers...") mais offre trois hits certifiés : "Rock This Town", "Stray Cat Strut" et "Runaway Boys". Frileux, les Américains mettraient un an à hésiter à sortir l'album, puis le mixeraient avec le deuxième en un sauvage essai de boucherie marketing. Voilà pourquoi on préfère cette édition originale, uniquement disponible en Europe. En France, les Cats embrasent littéralement le Palace lors d'un concert Chorus filmé par Antoine de Caunes en 1981. Et la France redécouvre le rockabilly. Qui avait toujours son noyau dur de zélateurs. Mais ce disque très puissant ne peut simplement pas être classé au département rétro. Ce serait oublier plusieurs aspects fondamentaux. Un titre, notamment, inspiré par la crise des otages américains en Iran, intime le conseil de *"prendre d'assaut l'ambassade"* ("Storm The Embassy"). La structure est ancienne, le propos résolument moderne. Surpris par la violence de la polémique, les Cats ne réenregistreront jamais de chanson politique. Dommage ?
La chanson "Ubangi Stomp" est un peu comme le "Stranded In The Jungle" des New York Dolls ou le "First I Look At The Purse" du J Geils Band : une reprise insensée, raciste et hilarante, un *race record* crétin adapté au rock des amplis Marshall, avec un taux de réussite de 110 %. Le disque comporte son classique lot d'escroqueries, ainsi "Wild Saxophone" chanson de Roy Montrell (disques Specialty) est-elle ici signée Brian Setzer (au voleur !). Grand guitariste, Brian Setzer s'autorise plusieurs formidables percées en solo : "Fishnet Stockings", "Jeanie Jeanie Jeanie" sont moins des solos que des passerelles vers la cour des grands. En pleine vague *do it yourself*, Setzer remet au goût du jour le fingerpicking, les doubles stops et mitraille des solos de fièvre. "Jeanie Jeanie Jeanie" étant bien sûr la chanson d'Eddie Cochran, à ne pas confondre avec le "Jenny Jenny" de Little Richard (reprise par Jerry Lee Lewis en personne). Bienvenue au cœur de l'enfer rockabilly. Dès les premiers concerts de Londres, divers Stones, Who et Led Zeppelin s'en viennent aux concerts des Cats. Tout est alors réuni : l'accolade des anciens et l'envie d'en découdre d'une jeunesse européenne galvanisée par les accords imparables des studios Sun. Bien porté par trois forts singles, l'album montera numéro six des ventes en Angleterre. Puis les Stray Cats partiront conquérir leur propre pays, où Cramps et Robert Gordon défendent le fort. Ils n'en reviendront pas. Conflits de personnes, projets solo étranges, blizzard de coke, le succès ne fera pas de bien aux Chats de Massapequa. Mais c'est *"allright"*, comme chantait Setzer. Personne n'est mort et tant que la fête a duré, les filles ont dansé. Tout le début des années 80, le groupe formera une remarquable attraction live, partageant l'affiche avec Bijou et Téléphone lors de bœufs mémorables à Paris. ❑



Qualité France

par H.M.

Varier les plaisirs

Le circuit indépendant multiplie les possibilités. S'il offre toutes les structures envisageables, de l'entreprise solo au big band en passant par les combinaisons les plus diverses du nombre de musiciens, il développe de plus en plus la notion de projet : bien souvent cette volonté

Réunissant un chanteur (Guillaume Favray) et un photographe (Benoît Courti), **L'Espace Potentiel** est un projet original qui se traduit par une exposition de chansons et photos se déclinant en cinq chapitres relayés par la parution de cinq EP quatre-titres. Le deuxième constitue une plongée dans l'univers mélancolique de l'ancien leader de Kaliocha, qui est sorti de sa retraite volontaire à Granville pour interpréter de sa voix douce des textes francophones pleins de sensibilité et d'émotion, parfois proches de ceux de Mano Solo quand ce dernier privilégiait la tendresse *("Lutèce", Guillaume Favray ✆ 01.48.24.53.64).*

Fondé à Toulouse en 2005, le trio **Cannibales & Vahinés** est devenu quartette en 2010, lorsqu'il a été rejoint par le chanteur qui officia avec The Ex pendant près de trente ans. Son troisième album retient l'attention par son originalité forte, à l'image de la composition du groupe : des guitares, une batterie mais pas de basse, un saxophone omniprésent qui donne un parfum free à des compositions atypiques sur lesquelles l'ancien chanteur punk déverse ses textes anglophones portés par une poésie offensive *("Songs For A Free Body", Freddy Morezon PROD ✆ 05.67.00.23.55).*

Venu du Havre, **Sheraf** poursuit sur sa lancée avec la parution de son troisième album en dix ans. Adepte de la douceur, il a enregistré douze chansons anglophones qui font mouche grâce à leurs mélodies attrayantes et leur esthétisme délicat. La démarche repose sur sa voix suave et sa guitare, mais Sheraf a l'intelligence de varier les plaisirs avec l'intervention de rythmiques qui donnent de l'amplitude et du relief à quelques morceaux plus toniques, ce qui fait d'autant mieux ressortir les ambiances éthérées dans lesquelles il excelle *("The Third Coming", Microcultures ✆ 06.83.34.39.04, distribution Differ-Ant).*

En 2011, le quatuor breton **Lys** bénéficie d'un coup de projecteur lorsque le batteur de Placebo craque sur lui et l'invite en première partie de la tournée de son groupe. Pourtant, malgré une diffusion internationale du premier album, un Olympia et des concerts aux quatre coins du monde, le second essai reste une autoproduction, même si elle se caractérise par son haut standing (enregistrement à Londres avec producteur et participants célèbres). Du rock des années 80, le groupe anglophone a conservé le goût des rythmiques appuyées et d'une certaine emphase qui donne du panache à ses mélodies pop *("Redbud", Youz Prod ✆ 01.53.16.15.10).*

se limite à l'intervention d'invités appelés en renfort mais (comme en témoignent plusieurs des huit sélectionnés parmi les quarante-six arrivages à la rédaction), ce projet peut correspondre à une démarche artistique aussi ambitieuse que plus ou moins éphémère.

Basé dans les environs de Poitiers, le quatuor **Crawling In Sludge** a pour particularité d'associer les musiques extrêmes dont il est friand à la culture et au patois de sa région. Créé en 2009 par trois membres du groupe de deathcore Inside Conflict, il prouve avec son second album qu'il reste partisan d'une musique lourde, d'ambiances oppressantes et d'un chant guttural, malgré une certaine éclaircie mélodique et quelques pauses bienvenues, ce qui illustre bien son autodéfinition : *"metal down-tempo mélodico-dépressif" ("Le Dormi Dau Munstre", Black Desert Records ✆ 06.26.57.25.08).*

Après avoir débuté dans l'un des premiers groupes punk parisiens, Wunderbach, **Tio Manuel** (*alias* Manu Castillo) a poursuivi sa quête en explorant seul d'autres territoires musicaux. Son cinquième album est une adaptation musicale des textes du poète underground américain Ian Ottaway, qui officia aux côtés de Black Rebel Motorcycle Club. Doté d'une voix profonde et prenante de vieux baroudeur, le chanteur/ guitariste (épaulé par deux musiciens) dépote un country-rock bluesy et classieux sur lequel planent les ombres de Johnny Cash, Nick Cave et Chris Bailey *("The Ian Ottaway Project", Closer Records ✆ 06.51.59.84.95).*

Formé en 2007 dans l'Oise, le quatuor **The Swinging Dice** a beaucoup tourné depuis la parution d'un EP assez jazzy en 2012. Son premier album marque un virage puisqu'il évolue entre rock'n'roll et swing, et délaisse la reprise de standards pour des compositions originales (et anglophones) pleines de peps. Les quatre musiciens savent revisiter avec enthousiasme et efficacité rhythm'n'blues, boogie woogie et jive et remettre le rétro au goût du jour en s'appuyant sur une cohésion instrumentale éprouvée entre piano, contrebasse, guitare et batterie *(The Swinging Dice, Celebration Days Records ✆ 06.81.56.27.37).*

Après avoir participé à l'aventure du groupe parisien Vegomatic, le guitariste Thierry Los a développé le projet **Gauche Guitare** en compagnie d'une chanteuse à la voix diaphane, Carla Andipatin. Le premier album du duo consiste en une offensive toute en douceur et délicatesse, basée sur des textes francophones intimistes qui témoignent de véritables qualités d'écriture. Les chansons en demi-teinte sont portées par l'osmose entre guitare et voix, renforcée par l'intervention discrète de cordes et d'un violoncelle *("Reviens", Trois Jeunes Tambours ✆ 06.81.30.65.06).* ❑

Beano Blues

PAR CHRISTIAN CASONI

BLIND BLAKE

ARTHUR BLAKE

1896 (Floride) ? - ? (?)

Dans ce grand foutoir d'approximations qu'est le blues, on peut douter de tout. Les informations sont volatiles, les sources pas toujours fiables et les légendes urbaines innombrables. Blind Blake, c'est pire. On lui colle des dates et des lieux pour ne pas avoir l'air de critiquer la raison pure, mais on ignore où et quand il est né, où, quand et de quoi il est mort, on ignore s'il s'appelait Arthur Blake ou Arthur Phelps (on n'est même pas certain qu'il se prénommât Arthur), on le dépose à Atlanta, on sait seulement qu'il a vécu quelques années à Chicago. Était-il réellement aveugle ? Est-il bien l'homme de la seule photo censée le représenter ? Le portrait a sans doute été autographié de la main d'un commercial de Paramount, qui joignait des photos dédicacées aux disques vendus par correspondance. Pour finir d'embrouiller son cas, Blake est parfois confondu avec un contemporain, Blind Blake lui aussi, roi de la variété goombay et du calypso.

Les érudits téméraires qui ont tenté d'accoucher le néant font naître Blake à Jacksonville (Floride) sur la foi d'indices glanés dans ses chansons. Il tombe ses premiers titres en août 1926 à Chicago ("Early Morning Blues"/ "West Coast Blues"). Le blues appartient encore aux filles du vaudeville, mais les labels sentent qu'une forme plus virile et rurale pourrait leur apporter un appoint commercial intéressant. *Rural* est une façon de parler, ses vedettes sont d'abord de grands citadins. Blake enregistre aussi avec des chanteuses de goualantes, Leola Wilson, Ma Rainey, Chocolate Brown, avec des partenaires comme Gus Cannon, le slideur de banjo à la voix dévorante, Johnny Doods le clarinettiste, Charlie Spand le pianiste. En 1929, il passe de Chicago aux studios Gennett de Richmond (Indiana) avec qui Paramount est lié, puis il réalise plusieurs séances à Grafton (Wisconsin) : Paramount vient d'y ouvrir ses propres studios alors que la crise est en train de ravager le marché. En tout : 70 à 80 faces gravées entre 1926 et 1932, notamment les fameux "Hot Potatoes" et "Southbound Rag".

Dans les années 20, l'industrie du blues (c'en est une alors) habite à New York. Paramount déménage à Chicago et recrute le producteur noir Mayo Williams, une curiosité pour l'époque. Williams livre au label Papa Charlie Jackson en 1924, et surtout Blind Lemon et Blind Blake en 1926. Paramount tient ses deux champions nationaux. OKeh a le sien : Lonnie Johnson. Le choc des scrotums reste feutré, les mecs grignotent surtout la clientèle des chanteuses. D'ailleurs, rags ou blues, Blake chante un vaudeville hillbilly au mélo surjoué, comme font ses concurrentes. Blake tournait dans des medicine shows et devait surprendre constamment le chaland. Mieux vaut donc ne pas prendre trop au sérieux la noirceur affectée de certains titres ("What A Lowdown Place The Jailhouse Is").

Le blues bascule vers le chromosome XY, vers la guitare et le terroir, plutôt côte Sud-Est en ce qui concerne le style de Blake. Il joue encore le vieux rag des piano-rolls, basses fuyantes, appuyées, ruptures et juxtapositions de thèmes contrastés ("Arthur's Breakdown"), mais il lui donne des lignes chantantes de jazz, ce *chic* urbain qui fascine Gary Davis, en ces âges farouches où les genres ne se sont pas vraiment partagés (*cf* le magnifique arpège qui court le pont de "Rope Stretchin' Blues").

De son vivant, Blake incarne un idéal impossible pour tous les guitaristes du pays. Même fermée sur l'accord, la main pétille, cherche des bonus d'harmonie, s'évapore en phrases laconiques. Ce fleurage volubile est d'une élégance difficile pour le chant, ces pluies d'aigus ("Too Tight Blues"), ces tapis de basses ("Playing Policy Blues")... Pourtant sa voix trouve des passes, désinvolte, coffrée mais ne cherchant pas à prendre du relief, sauf quand elle lui monte au nez et se met à sonner comme un kazoo. Quelques vers swinguant en scat ("Hey Hey Daddy Blues"), le type qui dit *youpi* avec l'air de quelqu'un qui va téter un pot d'échappement ("Diddie Wa Diddie"), le transit intestinal mis en musique cinquante ans avant "Constipation Blues" ("CC Pill Blues"), des rythmes au répertoire non identifié comme le drôle de tango de "Baby Lou Blues", mais aussi des blues et des rags vraiment émouvants ("Georgia Bound").

Les biographes de l'extrême le font mourir dans le Wisconsin, parce que sa dernière trace datée est celle d'une séance à Grafton en juin 1932, dans l'orchestre de Billy James mais, de Josh White à Broonzy, tout le monde a une hypothèse sur sa disparition : assassiné à Chicago, mort à Saint-Louis, mort au pénitencier de Joliet en 1932, fauché par une bagnole à New York en 1934, ou dans un accident de la route à Atlanta en 1941. Dans son livre "Red River Blues", Bruce Bastin rapporte cet échange entre Blake et Papa Charlie Jackson, gravé sur un disque : *"Dis donc Blake, c'est quoi ton vrai nom ?* — Je m'appelle Arthur Blake. — *Arthur ? D'où sors-tu ça ?* — Oh, tu sais, j'en raconte des choses !" ☠

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Cher Erudit, j'aimerais en savoir plus sur le groupe THE REPLACEMENTS ainsi que sa discographie.

■ JOËL *(courriel)*

Héritiers du punk rock, des Ramones et des Rolling Stones sixties, les **Replacements** sont une figure totémique du rock alternatif américain bien qu'ils n'aient jamais dépassé un cercle restreint de popularité. Leur origine remonte à 1978 quand, à Minneapolis, les demi-frères Stinson, Bob (né le 17 décembre 1959) à la guitare et Tommy, douze ans (né le 6 octobre 1966), à la basse, forment Dogbreath avec Chris Mars (né le 26 avril 1961), guitariste passé à la batterie. A cette époque, Bob est un fan de Johnny Winter et de Yes dont le trio reprend, en accélérant le tempo, plusieurs titres dont "Roundabout". Après l'adjonction de Paul Westerberg (né le 31 décembre 1959 à Edina, Minnesota), Dogbreath mue en The Impediments. Le 19 juin 1980, les Impediments doivent donner leur premier concert dans un centre de désintoxication pour alcooliques du sud de Minneapolis mais, complètement bourrés, ils se font virer de scène avant d'avoir pu jouer la moindre note. Afin d'éviter un bannissement général des scènes locales, ils changent une nouvelle fois de nom, adoptant celui de Replacements. Malgré tout, cette habitude de picoler à mort avant les concerts transforme, une fois sur deux, ceux-ci en un foutoir généralisé, le groupe délaissant alors son répertoire pour massacrer quelques reprises bien connues. D'où d'autres bannissements, notamment celui de la célèbre émission Saturday Night Live en 1986 après une unique apparition. Fin 1980, ils signent un contrat avec Peter Jesperson, disquaire fondateur du label Twin/Tone qui sera également leur manager. Avec Paul Westerberg comme principal compositeur, ils définissent leur musique, constituée de morceaux courts et incisifs, comme du power trash, mélange de power pop, de punk et de garage rock exécuté avec une énergie jamais démentie : "Sorry Ma, Forgot To Take Out The Trash", "Somethin To Dü" est une référence à une autre formation de Minneapolis, Hüsker Dü (Twin/Tone US 81) ; "Stink", mini-album de huit titres (Twin/Tone US 82) ; "Hootenanny" (Twin/Tone US 83) ; "Let It Be" incluant "I Will Dare" avec Peter Buck (REM) à la guitare et une évolution vers une plus grande diversité de tempos (Twin/Tone US 84). "The Shit Hits The Fans", live d'abord sorti sur cassette (Twin/Tone US 85). Ayant opté pour Sire Records, les Replacements poursuivent leur évolution : "Tim", avec la participation d'Alex Chilton (Sire US 85), album, comme le précédent, encensé à juste titre par les critiques, mais toujours sans gros impact commercial. Après le départ, volontaire ou forcé, de Bob Stinson, à la fois pour divergences musicales et pour ses difficultés à gérer ses addictions, pourtant partagées en partie par ses acolytes, le groupe est réduit à un trio : "Pleased To Meet Me", avec la chanson "Alex Chilton" et de nouveau la collaboration de celui-ci (Sire US 87). Arrivée de Slim Dunlap à la guitare lead : "Don't Tell A Soul", beaucoup plus power pop (Sire US 89) ; "All Shook Down" avec la collaboration de nombreux invités dont John Cale et Benmont Tench, pour ce qui est plutôt considéré comme une première œuvre solo de Westerberg (Sire US 90). Les Replacements se séparent en 1991. Westerberg, Tommy Stinton et Mars se retrouvent en 2006 le temps de deux morceaux pour la compilation "Don't You Know Who I Think I Was ?" (Rhino US 06), puis en 2012 pour "Songs For Slim", un EP pour soutenir Slim Dunlap après sa crise cardiaque (New West US 013). Depuis 2013, avec Josh Freese à la batterie et Dave Minehan à la guitare, Westerberg et Tommy Stinson donnent à nouveau des concerts sous le nom Replacements.

Compilations : "Boink !!" (Glass Records US 86) ; "All For Nothing - Nothing For All" avec des inédits (Reprise US 97).

Paul Westerberg possède une carrière solo assez fournie avec six albums sous son nom dont les plus intéressants sont "14 Songs" (Sire US 93), "Suicaine Gratifaction" (Capitol US 99), "Stereo" (Vagrant US 02) et "Folker" (Vagrant US 04) auxquels il faut ajouter cinq autoproduits numériques entre 2008 et 2009, et deux albums plus bluesy sous le pseudonyme *Grandpaboy*.

Après son départ, **Bob Stinson** joue avec le chanteur et guitariste Sonny Vincent dans les Model Prisoners, "Cow Milking Blues", une compilation (Disturbed US 010), puis Shotgun Rationale. Il forme Static Taxi en 1988 dont les enregistrements ne sortiront qu'en 2000, "Stinson Blvd" (Rock X Change US 2000), et 2003, "Closer 2 Normal" (Birdamn US 03). Il meurt le 18 février 1995 suite à la défaillance d'organes vitaux après avoir débuté une période de sevrage de la drogue et de l'alcool.

Tommy Stinson crée Bash & Pop en 1992, réalisant un album, "Friday Night Is Killing Me" (Sire US 93), puis en 1995 Perfect dont l'album "Once, Twice, Three Times A Maybe" enregistré en 1997 verra seulement le jour en 2004 (Rykodisc US 04). Par la suite, il apporte son concours à différentes formations dont The Figgs, Moth, Whiskeytown, Soul Asylum avant de remplacer, en 1998, Duff McKagan dans Guns N'Roses. Il a par ailleurs deux disques solo à son actif : "Village Gorilla Head" (Sanctuary US 04) et "One Man Mutiny" (Done To Death Music US 011).

Outre sa participation au "Weird Tales" de Golden Smog (Rykodisc US 98), **Chris Mars** a enregistré quatre albums où il joue pratiquement tous les instruments : "Horseshoes & Hand Grenades" (Smash US 92) ; "75 % Less Fat" (Smash US 93) ; "Tenterhooks" (Bar/None Records US 95) ; "Anonymus Botch" (Bar/None Records US 96). Mais surtout, depuis la fin des années 90, il se consacre presque exclusivement à la peinture. Ses œuvres figurent déjà dans plusieurs musées d'art moderne aux USA et, en qualité d'artiste original et reconnu, il est régulièrement invité à des expositions dans le monde entier. En France, son travail a ainsi été vu lors des expositions à succès Modern Art & Pop Culture en 2011 et 2013 à la Halle Saint-Pierre de Paris, sous la direction artistique du magazine Hey! et du duo Anne & Julien.

Photo Archives Rock&Folk-DR

J'ai découvert que Keith Moon, Noel Redding et Ritchie Blackmore avaient joué sur le disque d'un certain LORD SUTCH. Pouvez-vous m'en dire plus ?

■ MARC, Libourne (33)

Screaming Lord Sutch, 3rd Earl Of Harrow, en réalité David Edward Sutch (né le 10 novembre 1940 dans le quartier de Hampstead à Londres) n'était pas lord, mais d'abord plombier avant de devenir une personnalité londonienne qui connut son heure de gloire dans les années 60-70. En hommage à Screamin' Jay Hawkins et à son jeu de scène grand-guignolesque, il ajoute *Screaming* à son pseudonyme, adoptant sur scène la cape noire et le cercueil de son

Screaming Lord Sutch

Photo Archives Rock&Folk-DR

modèle pour des shows bien délirants. Il acquiert également une bonne part de sa célébrité pour avoir participé à une quarantaine d'élections différentes au Royaume-Uni, toutes perdues, de 1963 à 1999, année de son suicide le 16 juin, sans oublier la création d'une radio pirate en 1964, Radio Sutch. Dernier titre de gloire : l'emploi dans les Savages, groupe qui l'accompagnait, de quelques-uns des plus grands noms du rock anglais. Sa voix n'étant toutefois pas vraiment à la hauteur de ses ambitions, il compensait par une frénésie annonciatrice du garage punk. En 1963, sous la direction du producteur Joe Meek, il enregistre sur Decca ce qui deviendra son titre emblématique, la reprise d'une chanson de Clarence Stacy, "Jack The Ripper". Sutch sort son premier album en 1970 avec ses **Heavy Friends** : "Lord Sutch And Heavy Friends" (Atlantic UK 70) pour lequel il est accompagné par Jimmy Page, Jeff Beck, Noel Redding, John Bonham, Nicky Hopkins, Kent Henry. La plupart des morceaux sont écrits par Sutch lui-même, souvent avec le concours de Page. L'album est très mal accueilli par la critique et le public, les musiciens ayant, eux-mêmes, déclaré qu'ils pensaient avoir joué pour des démos et non pour un produit fini. Plus tard, la BBC lui décernera le titre de *plus mauvais album de l'histoire du rock*. Une distinction bien exagérée à notre avis car, si le son a parfois la consistance du porridge, certains morceaux, en particulier, sur la seconde face, méritent bien mieux que cette réputation. Deux ans plus tard, paraît un nouvel et dernier album avec les Heavy Friends regroupant Keith Moon, Noel Redding, Ritchie Blackmore, Matthew Fischer (Procol Harum), Victor Brox (Aynsley Dunbar Retaliation), Nick Simper (Deep Purple) : "Hands Of Jack The Ripper", un live constitué essentiellement de reprises de rock'n'roll (Cotillion UK 72). Un disque tout à fait écoutable (notamment pour la longue version de "Hands Of Jack The Ripper") même si les musiciens, à l'exception de Sutch, ignoraient que leur prestation allait être enregistrée. Par la suite, ne sortiront principalement que des live et des compilations. Mais "Hands Of Jack The Ripper" survivra grâce aux versions des White Stripes, Horrors, Fuzztones, Revillos, Gruesomes..

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Débrouille

La Chambre Interdite DE GUY MADDIN

George Méliès est mort mais Guy Maddin a pris le relais !
Voilà comment anoblir au mieux le travail de ce cinéaste canadien (totalement) atypique qui, depuis la fin des années 80, renoue sans cesse avec l'essence du cinéma le plus pur. Noir et blanc abîmé mixé à des couleurs monochromes, envolées poétiques sans fin, maquettes à l'ancienne, décors artificiels quasi expressionnistes, intertitres à foison... Tout pour récréer un univers hors du temps et de l'espace digne d'un songe surréaliste d'André Breton. Du cinéma de la débrouille en perpétuelle réinvention. Un pêcheur esseulé atteint de la variole ("Tales From The Gimli Hospital"), la Première Guerre mondiale revisitée sur fond de parodie de propagande et de cannibalisme débonnaire ("Archangel"), des habitants d'une ville de haute montagne qui se taisent par peur de provoquer une avalanche ("Careful"), une baronne cul-de-jatte organisant un concours de la musique la plus triste du monde ("The Saddest Music In The World"), un célèbre mythe vampirique dansé par un Royal Ballet canadien ("Dracula, Pages Tirées D'Une Demi-Vierge"), un faux documentaire enamouré sur sa propre ville de naissance ("Winnipeg Mon Amour")... Les histoires qu'invente (voire improvise) Guy Maddin, volontairement gratuites dans leur illogisme engagé, arrivent toujours au second plan. La forme prenant toujours le pas sur le fond. Dans le portrait que lui a récemment consacré Yves Montmayeur ("The 1000 Eyes Of Dr Maddin", prix du Meilleur documentaire au dernier festival de Venise), le Canadien zinzin est le premier à reconnaître que son cinéma est avant tout sensitif. Qu'il veut s'approcher d'au plus près des sensations de rêves, quitte à larguer le spectateur en cours de route en enchaînant les rebondissements insensés. Et prend au passage quelques exemples de cinéastes frappadingues qui ont mis leur savoir-faire au service de l'exagération et de la provocation esthétique pour emballer des films qui ne ressemblent à rien d'autre qu'à eux. Comme John Waters dont Guy Maddin est resté fan le jour où il découvrit Divine en train de déglutir une vraie crotte de chien en live au détour de la séquence la plus célèbre de "Pink Flamingos".

Comme les frères Quay, champions de films d'animation à base de poupées mortuaires. Ou comme (surtout) Kenneth Anger (particulièrement "Inauguration Of The The Pleasure Dome") dont Maddin reconnaît avoir emprunté ses images syncopées aux couleurs saturées et ses ambiances ésotériques proches de sabbats tribaux. "La Chambre Interdite" aurait pu donc être rêvé par Anger il y a cinquante ans... Mais de quoi parle cette "Chambre Interdite" au juste ? Comme d'habitude : de tout, mais dans la folie la plus totale ! Un bûcheron apeuré débarque au beau milieu d'un sous-marin nazi flottant sous les eaux et confie à l'équipage (flash-back) que sa dulcinée a été capturée par des hommes des cavernes ! Le reste est un maelström de séquences dingos qui s'imbriquent les unes dans les autres à la façon d'un kaléidoscope visuel très concentré. Comme si on faisait face aux ultimes images de grands films de Murnau ou de Fritz Lang période muet ou à des ersatz de peur (façon "Nosferatu"), d'humour bordélique (façon Max Brothers) ou d'un vieux sérial obscur dont quelques séquences auraient oublié d'être tournées. Ce trop plein d'images (qui — soyons honnêtes — peut parfois lasser ou agacer) est, paradoxalement, bénéfique pour les sens. Comme si "La Chambre Interdite" nous lavait d'un cinéma désespérément mainstream calibré pour des masses guidées robotiquement par leurs cartes UGC. En vrai redneck de la pellicule (qu'il utilise encore, malgré le tout-numérique), Guy Maddin embarque avec lui de plus en plus d'acteurs renommés venus de tous les continents et prêts à toutes les expériences. Ici l'Anglaise Charlotte Rampling, le frenchie Mathieu Amalric, la Portugaise Maria de Medeiros, la Britanniquo-Américaine Géraldine Chaplin et l'indispensable Allemand zazou Udo Kier, son acteur fétiche devenu culte pour avoir joué un Dracula décadent et un Frankenstein obsédé sexuel dans des films d'horreur ironiques estampillés Andy Warhol. Une partie d'entre eux ayant même participé avant le tournage — et avec Guy Maddin derrière la caméra — à des expériences de spiritisme en public pour invoquer les esprits de grands films inachevés et disparus signés Alfred Hitchcock, Fritz Lang ou Jean Vigo. Une autre façon d'avoir l'esprit rock *(en salles le 16 novembre).* ❑

ABONNEZ-VOUS

I ♥ R&F

1 an - 12 numéros + le DVD ou le Blu-Ray™ DAFT PUNK Unchained

71 €

seulement

au lieu de 96,75 €

soit 26% de remise

UNIVERSAL

L'épopée du duo le plus secret du monde

© Philippe Lévy

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.ROCKNFOLK.COM

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00

ROFP161A

OPTION 1 1 an soit 12 numéros pour **62 €** au lieu de 75,60 € soit **18 % de réduction**

OPTION 2 1 an soit 12 numéros + le ❒ DVD ou ❒ Blu-Ray "Unchained" des Daft Punk pour **71 €** au lieu de 96,75 € soit **26 % de réduction**

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❒ Chèque bancaire ❒ CCP Paris 115 915 A 020

❒ CB : N° ☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

❒ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France métropolitaine 2015**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au + 33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 31/12/2015 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,30€ et DVD ou le Blu Ray pour 25,15€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❒

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Blues attitude

Studio 54

Studio 54 – Director's Cut

Accueilli avec un certain dédain lors de sa sortie en salles il y a seize ans, cette descente nostalgique dans la célèbre discothèque de la 54e rue ressort dans sa version *director's cut* voulue à l'origine par le réalisateur Mark Christopher.
En utilisant des rushs de l'époque recasés aux bons moments, "Studio 54" gagne en fluidité psychologique, notamment sur le personnage de Shane (Ryan Philippe, nommé à l'époque dans la catégorie *Pire acteur de l'année* aux Razzie Awards), un arriviste au look d'Apollon qui débarque un soir des années 70 dans le mythique club et utilise sa bisexualité pour devenir le roi des nuits new-yorkaises. Si la mise en scène se laisse aller parfois aux effets kitch faciles (ralentis poussés), le film fait ressentir le tourbillon coloré des lieux. Mais aussi sa décadence via Mike Myers, à total contre-emploi (un anti-"Austin Powers" !) dans le rôle de Steve Rubell, patron de la boîte préférée de Mick Jagger et Jack Nicholson, condamné à 13 mois de taule pour avoir payé en cash les dealers du coin *(actuellement en salles)*.

The Beast

The Beast

Il arrive que le cinéma européen s'approche de la glauquerie mortifère des grands polars américains ("True Detective") ou coréens ("J'Ai Rencontré Le Diable"). Voir "The Beast" du Belge Hans Herbots où un flic hanté par un passé houleux (la disparition de son frère cadet quand il était ado) tente de retrouver un jeune garçon séquestré avec ses parents par un pédophile notoire. Une pérégrination harassante où le passé traumatique et les démons intérieurs du flic viennent se mêler à son enquête en cours. Avec ses âmes noircies à jamais et certains personnages qui semblent flirter avec les confins de l'enfer, "The Beast" est une bonne réponse flamande au "Seven" de David Fincher *(en salles le 30 décembre)*.

Cop Car

Deux mômes en goguette tombent en pleine campagne désertique sur une voiture de flic abandonnée et se mettent à jouer les conducteurs du dimanche. Mais sans se douter que traîne pas loin d'eux un shérif véreux qui doit absolument récupérer la bagnole... Tournée en neuf jours par un jeune réalisateur méconnu (Jon Watts, déjà sur le coup pour le prochain "Spiderman"), cette excellente série B qui flirte entre l'univers des frères Coen et le "Duel" de Spielberg repose surtout sur le génial Kevin Bacon.
En *bad cop* vicelard au regard de

Cop Car

Janis

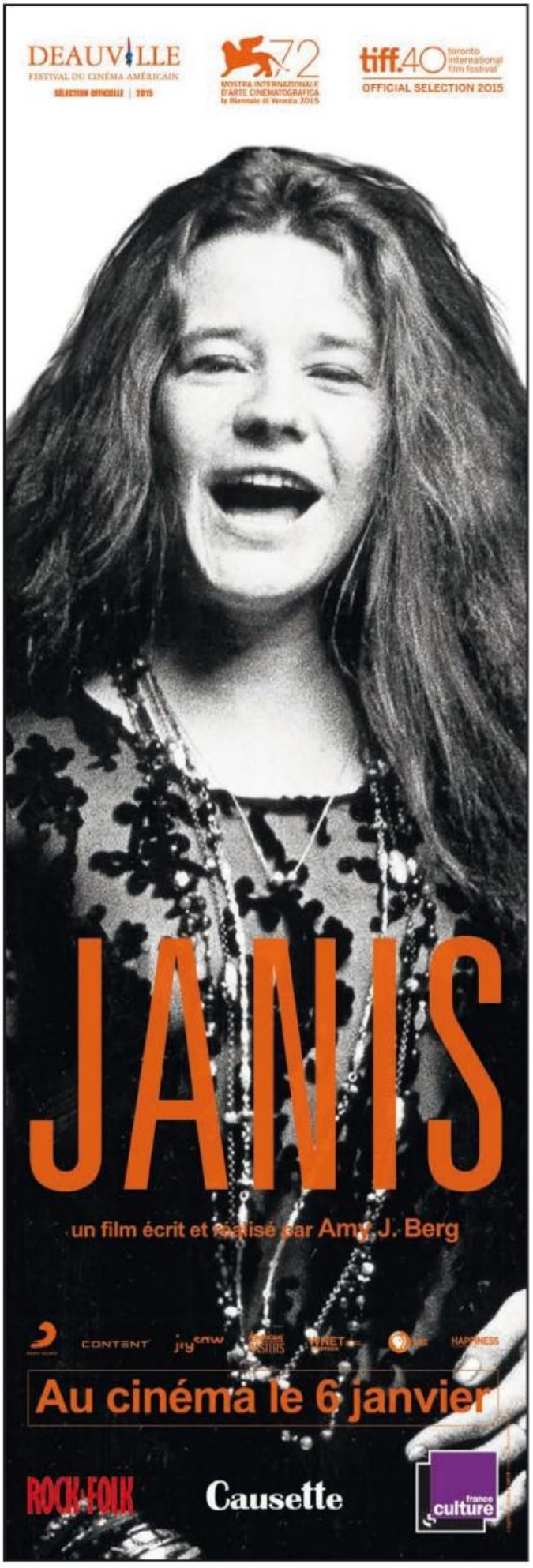
croquemitaine, il est aussi terrifiant et charmeur que Rutger Hauer en autostoppeur psychopathe dans "Hitcher", grand film d'exploitation aride des années 80 *(en salles le 30 décembre)*.

Janis

Il est des chanteuses rock dont chaque syllabe prononcée sont des appels au *grand tout* : à l'amour absolu, à la révolte permanente contre un monde obséquieux et à l'espérance utopique d'être heureux jusqu'à la fin des temps. Même quand elle n'était pas en totale grande forme (voir sa performance sous alcool et substances illicites à Woodstock), Janis Joplin *déchirait sa race*, comme on dit vulgairement. Le documentaire de Amy Berg revient donc sur le parcours de la chanteuse dont le mot d'ordre était : *"Bougez-vous le cul et vivez les choses !"* Quitte, comme on le sait, à mourir à 27 ans. Comme tout rockumentaire non romancé qui se respecte, "Janis" retrace la carrière (fêlures comprises) de ce symbole hippie qui avait fait de la blues attitude une ligne de vie. Celle qui recherchait en boucle la stabilité intérieure aura été marquée par une jeunesse compliquée due à son caractère très désinhibé, quasi en avance sur son temps dans l'Amérique des sixties, et qui troublerait encore aujourd'hui quelques chiennes de garde se posant des questions sur les véritables frontières du féminisme. Pour les fétichistes de la miss, le film cumule les images rares et moins rares (Joplin en studio, Joplin en concert, Joplin en roue libre), des interviews de ceux qui ont croisé son chemin (amis, famille) et des musiciens qui l'ont accompagnés (dont ceux de son groupe Big Brother) *(en salles le 6 janvier)*.

Les Nouveaux Loups Du Web

Sans même passer par *face de bouque* ou iCloud, taper la moindre ligne sur le net et on est fiché à vie. Big Brother puissance un milliard ! C'est le constat terrifiant de ce documentaire *orwellien* où la vie privée version informatique est définitivement annihilée. "Les Nouveaux Loups Du Web" de Cullen Hoback abonde ainsi en témoignages surréalistes. Comme cet homme qui voit débarquer chez lui le FBI après avoir tapé sur Google *comment se débarrasser de sa femme ?* Le gars n'était que scénariste d'une série télé policière et faisait des recherches pour son nouveau script ! Comme il est précisé dans le film, dès qu'on signe un contrat web (le fameux *j'accepte*) que personne ne lit vraiment (genre 300 000 signes écrits en caractères sibyllins), nos données sont enregistrées, mixées, remoulées et (limite) mises en page de garde sur les ordinateurs de la CIA et du FBI. Avant d'être squattées par des commerçants avides de nous vendre un string à l'effigie de Homer Simpson. Et ce même si on est rebuté par les dessous kitsch ! Avec le terrorisme très *in* de ces dernières années, inutile de dire qu'aucune loi sur la vie privée ne sera vraiment appliquée. Et que Moby (présent dans le film) ne gagnera pas de sitôt son combat en faveur de la neutralité du Net. Un ancien directeur de la CIA prévoit même avec beaucoup d'ironie la chose suivante : *"Dans quelques années, vos toilettes seront sûrement raccordées à Internet, et si les choses ne changent pas, vos problèmes intestinaux seront une donnée supplémentaire enregistrée et partagée."* Prout ! Ça y est : fiché *(en salles le 6 janvier)* ! ❑



Série du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Fils spirituel de la grande Faucheuse

Fargo

Voici deux décennies, Joel et Ethan Coen avaient déjà construit en quelques films un univers comique et étrange aux références diverses : qu'elles viennent de la littérature ("Barton Fink"), des vieux magazines Pulp ("Blood Simple", leur premier long) ou des dessins animés zinzins post-"Tom et Jerry" (le road movie cartoonesque "Arizona Junior"). Les deux frères trouvent alors leur point d'orgue en 1996 avec leur sixième essai : "Fargo". L'épopée tragique et hilarante de deux malfrats qui, errant aux alentours d'une petite ville du Dakota du Nord (Fargo), échafaudent un kidnapping foireux. Déambulant maladroitement dans la poudreuse, les Laurel et Hardy des mauvais coups génèrent une série de catastrophes. Le tout dans une atmosphère délétère et presque rêveuse que l'on retrouve intacte dans la série du même nom. Les frangins étant trop occupés à fournir leur film annuel pour Cannes, ils se retrouvent ici producteurs exécutifs.

Histoire que ce reboot de "Fargo" reste fidèle à leur ton ironique. Dans la saison 1, totalement addictive, un tueur à gages débarque dans la petite ville du titre. Sa rencontre fortuite avec un agent d'assurances, va provoquer — comme dans le film — une série de morts carabinée. Les jeux de piste, traitrises et cadavres divers (et d'hiver !) s'emboîtant façon poupée russe. Il suffit d'un magot caché, d'un mafieux local superstitieux, d'un cadavre congelé et d'un flic qui ne comprend rien, pour s'embarquer sévèrement dans dix épisodes intensifs qui, en filigrane, rendent un hommage constant au film des Coen. Avec comme point commun cette neige éternelle qui ralentit les âmes, les faits et les actions pour mieux installer le spectateur dans une transe quasi hypnotique. On y retrouve quelques acteurs montants du moment (comme Colin Hanks, le fils de Tom) en flic trop intègre ou Keith Carradine (si génial aux côtés de Lee Marvin dans "L'Empereur Du Nord" de Robert Aldrich, un des meilleurs films du monde) en patron de restau résistant à la violence ambiante par un aquoibonisme presque salvateur. Mais le meilleur reste Billy Bob Thornton. Un acteur tout terrain, capable de gonfler le thorax dans un blockbuster patriotique ("Armageddon") ou de cabotiner dans des films d'horreur à deux balles (le récent "Into The Grizzly Maze" où il tente de tuer un ours psychopathe). L'ex d'Angelina Jolie (vingt ans avant Brad Pitt) est totalement fascinant en tueur à gages dont la froideur et le calme inquiétant amuse et effraie autant qu'Anthony Hopkins en Hannibal Lecter dans "Le Silence Des Agneaux". Il pue littéralement la mort comme s'il était le fils spirituel de la grande Faucheuse.

A l'instar de "True Detective", la saison 2 de "Fargo" propose une nouvelle histoire. Mais dont certaines ramifications sont liées — la série est en cours de finition sur Netflix — à la saison 1. Avec même ambiance mortifère et même violence hirsute. Sauf que l'on passe du néo-polar au western neigeux. Nous sommes toujours dans le coin de Fargo, mais en 1979. Et les destinées des personnages de s'imbriquer une fois de plus : un boucher tranquille amené à éliminer son (et ses) prochain(s), la femme de ce dernier tuant accidentellement un jeune assassin psychopathe, deux frères jumeaux portés sur la mitraille synchrone, une famille de rednecks dirigés par un clone de Ma Dalton, un bad-guy black cool au look Shaft... Et c'est le massacre façon domino : A tue B qui tue C qui tue D. Mais, pour la plupart d'entre eux, sans vraiment le vouloir. Comme le précise Noah Hawley, créateur et unique scénariste de la série : *"C'est l'histoire de gens simples, normaux, mais qui ne parviennent pas à communiquer, qui ne savent pas s'adapter... et qui finissent par déraper !"* Les destinées, que ce soit par balles, trahison, ou revanche, s'entrecroisent à la façon d'un film de Lelouch. Ou, si on est plus gentil, d'un film de Robert Altman. Avec un casting, une fois de plus, aux petits oignons allant de Patrick Wilson (vu dans les séries de films d'horreur "Conjuring" et "Insidious") à Kirsten Dunst, l'héroïne des "Spiderman", enfin ravie de trouver un vrai rôle de femme au comportement ambigu. Interviewée pour le magazine So Film, elle expliquait pourquoi elle acceptait enfin d'apparaître dans une série : *"Hollywood vit actuellement une des périodes les plus formatées de son histoire... Dans ce monde des séries, je trouve ce qui me plaît avec le cinéma indépendant, mais avec un gros budget et une machine derrière : celle de la télé."* "Fargo" en est la meilleure preuve *("Fargo" saison 1 et 2, en diffusion sur Netflix).* ❑

Tokyo Tribe *Wild Side*

Sono Sion est probablement le réalisateur japonais le plus cinglé que le pays de Godzilla ait enfanté. Surtout quand il filme cinquante lycéennes se donnant la mort synchrone ("Suicide Club") ou qu'il suit un tueur en série aussi fasciné par ses meurtres que par sa boutique de poissons exotiques ("Cold Fish"). Avec "Tokyo Tribe", insortable en salles vu son niveau de déjante carabinée, Sono Sion propulse le spectateur dans un trip volontairement kitsch, musical et post-apocalyptique. Deux heures de guerres de gangs totalement délirante où quatre clans tentent d'imposer leurs règles dans un Tokyo futuriste. Ils chantent, dansent, courent, virevoltent, hurlent et se cognent dans une explosion de trip hip hop sur fond de gags gênants, de violence gratuite et d'hystérie collective. A l'image de sa filmographie, ce pur délire punk volontairement épuisant pour (tous) les sens se sert constamment des codes visuels du rap pour filmer des bastons finalement plus proches de "West Side Story" que de "Mad Max". Encore que...

ROGER WATERS
THE WALL

UN DOCU-CONCERT INÉDIT,
UNE EXPÉRIENCE INOUBLIABLE !

ACTUELLEMENT
EN DVD ET BLU-RAY

ROCK&FOLK

UNIVERSAL

© 2014 Rue 21 Productions Ltd. Tous droits réservés. Distribué par Universal Pictures Video (France) S.A.S - RCS Paris B572 139 871

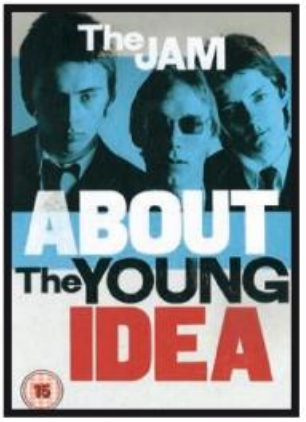
DVD musique

PAR JEROME SOLIGNY

Ce que les Beatles ont fait de mieux

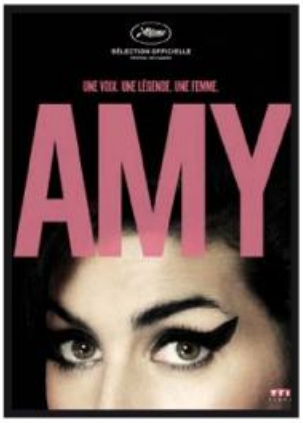
The Beatles
"1+"
Apple

Fin 2015, le monde des amateurs de rock est scindé en deux catégories de taille inégale : la multitude qui considère que le mp3 est merveilleux et très pratique, et les autres qui s'arrachent ces albums vinyle qui fleurissent à nouveau, mais en nombre limité, dans les bacs des meilleurs disquaires. Pour les seconds (au grand étonnement des premiers), le son de la musique a de l'importance. Et, même, truc de dingues, un prix. Généralement, ceux qui sont passés au téléchargement audio, systématique et illégal tant qu'à faire, ne voient pas non plus l'intérêt de *regarder la musique* ailleurs que sur YouTube puisque *"tout y est disponible et gratos en plus"*. Bah voyons. Pourtant, des gens (fous probablement) continuent de penser que, tant qu'à visionner quelque chose, autant le faire à partir d'un vrai support, dans les meilleures conditions possibles. Pour ces irréductibles, un film, un documentaire, un concert ou une brassée de clips s'apprécient mieux en DVD (ou Blu-ray) que depuis un site de partage vidéo. Etonnant, non ? Comme l'a précisé Jonathan Clyde, un des deux producteurs de "1+", la compilation des vingt-sept numéros 1 des Beatles (pas exactement en fait, mais on ne va pas chipoter...) décrochés de chaque côté de l'Atlantique durant leur météorique carrière (quand on la compare à la durée de l'impact de leurs chansons), augmentée d'autant de clips et de vingt-trois autres dans l'édition Deluxe, ne s'adresse pas aux incapables d'entendre et de voir cette différence. Ceci décoché, on est en mesure de confirmer, après avoir vécu quelques jours avec cet objet, que "1+" est un formidable condensé de ce que les Beatles ont fait de mieux, sur le plan de la musique et de l'image. Une sorte d' "Anthology" miniature en somme. Ceux qui ne possèdent pas la série de documentaires autobiographiques publiée par Apple et les Beatles au milieu des années 90 (et n'ont pas envie de la subir en tranches sur YouTube) vont pouvoir se rabattre sur "1+". Certes, ici, rien n'est commenté (hormis quelques clips par Paul McCartney — Ringo Starr, lui, se fend d'introductions à peine plus drôles qu'instructives...) mais, si on part du principe que les Beatles *étaient* dans leurs chansons et leurs clips, tout est dit et plus distinctement que jamais. Entrepris il y a quelques années déjà, le travail de restauration des vidéos plus ou moins connues, de celles qu'on a rarement vues et d'autres qui ont été créées pour l'occasion, est absolument phénoménal. On a beau savoir que Apple s'est facilité la tâche en se procurant les meilleurs masters possibles, le contraste et la définition de l'image sont sidérants. A l'exception notable de celui de "Eight Days A Week", assemblé à partir de séquences live filmées au Shea Stadium de New York en août 1965, les treize premiers clips de "1+", qui proviennent de concerts, d'émissions de télévision ou de tournages marathons, sont en noir et blanc. Le grain de ces documents est d'une finesse remarquable. A l'arrivée de la couleur (à partir de "Paperback Writer", tourné à la Chiswick House en mai 1966), on entre dans une dimension encore supérieure. Si les clips tirés de "Yellow Submarine" (la chanson-titre et "Eleanor Rigby") surprennent moins par leur qualité puisque le dessin animé a été restauré en 1999, puis remasterisé pour le Blu-ray en 2012, ceux de l'année 1967 ("Penny Lane", "All You Need Is Love" et "Hello, Goodbye") n'ont jamais été aussi beaux. De "Lady Madonna" à "The Long And Winding Road", les vidéos de 1968 et après permettent de voir, comme jamais auparavant, les Beatles à Abbey Road, lors de passages télévisés ("Hey Jude"), sur le toit d'Apple avec Billy Preston ("Get Back"), en images d'archives tournées chacun dans son coin ("The Ballad Of John And Yoko", "Something") et dans leur studio de Savile Row ("Let It Be"). Sobrement intitulée "DVD+", la seconde rondelle de la version Deluxe permet de pénétrer un peu plus la légende grâce à d'autres tournages noir et blanc ("Please, Please Me"), des vidéos à base de photos rares et de séquences en couleurs qui ne le sont pas moins ("Baby It's You"), des clips fabriqués en 2013 ou pour "1+" ("Words Of Love", la deuxième version de "Rain", exceptionnelle...) et des moutures différentes de quelques-uns, présents sur le premier DVD ("I Feel Fine", "Day Tripper", "Paperback Writer", "Hello, Goodbye", "Get Back"). Pour craquer tout à fait, on conseillera le visionnage de "Strawberry Fields Forever", réalisée par Peter Goldman et tournée à Knole Park en janvier 1967 — c'est de loin la vidéo la plus surréaliste du lot, présentée ici en couleurs ultra pimpantes — et "A Day In The Life". On y découvre l'ambiance de folie qui régnait à Abbey Road lors de la séance d'enregistrement de la chanson qui clôt "Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band". Enfin, si on peut légitimement déplorer l'absence, sur le DVD supplémentaire, des clips de "I Am The Walrus" ou "This Boy", on se doit de savourer la présence de ceux de "Free As A Bird" et "Real Love", les deux chansons enregistrées par les Threetles à partir de démos de John Lennon, afin de booster l' "Anthology". Jugées déplacées par les intégristes dans les années 90, elles occupent la place qu'elles méritent en conclusion de cette collection (enrichie d'un livret de plus de soixante pages) dont le son, également restauré, mais sans excès, par Giles Martin, ajoute à la valeur hors norme.



The Jam
"ABOUT THE YOUNG IDEA
Eagle

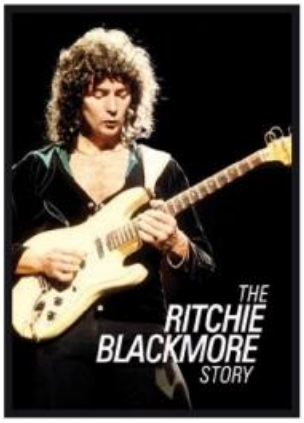
On le rabâche, ici plus qu'ailleurs : Eagle abat un boulot fantastique en matière de DVD/ Blu-ray. Et personne ne nous graisse la patte ou autre chose. Non seulement le label édite ou réédite des concerts super, mais surtout, il est à l'origine de documentaires de premier ordre sur les musiciens et groupes qui ont marqué l'histoire du rock. Comme "About The Young Idea", qui va enchanter tous les amateurs de The Jam et des formations apparues en plein mouvement punk qui ont façonné la suite des événements au lieu de les subir. Comme si ça ne suffisait pas, à une époque où la dématérialisation est en train de prendre inexorablement le dessus, Eagle fait, depuis quelque temps, dans le bel objet. Albums de photos, vinyles 180 gr avec code de téléchargement, digipaks regroupant plusieurs supports, le label ose tout et notamment ce qui fera chouette dans une disco(biblio)thèque, à l'instar de cette édition livre + CD + 2 DVD. Réalisé par Bob Smeaton (les Beatles, The Who, Pink Floyd, Nirvana...), "About The Young Idea" prend le temps, en une heure et demie, de raconter comme il faut l'histoire du trio de Woking. Bien sûr, les interventions de ses trois membres (Paul Weller, Bruce Foxton, Rick Buckler) sont cruciales, mais ce que Steve Brookes, Chris Parry, Vic Coppersmith-Heaven et même l'acteur Martin Freeman ont à raconter est aussi édifiant. Tronquées dans "About The Young Idea", les chansons ne le sont bien sûr pas dans le second DVD, celui d'un concert de 1980 à Rockpalast. L'image y est en 4/3, mais le son en 5.1 et DTS. De la memorabilia (reproduction de pochettes, d'affiches, de billets de concert...) colorée est imprimée sur l'épais papier des quarante pages du livre, qui supporteront d'être tournées autant de fois que nécessaire.



"Amy"

TF1 Vidéo

Documentaire de plus de cent vingt minutes sur une pauvre fille au talent inouï, morte de sa propre décrépitude morale et physique en 2011, "Amy", projeté au cinéma en juillet 2015, est particulièrement édifiant et laisse un goût amer. La première moitié du film, soit la montée, au firmament du succès, de la plus grande voix anglaise de l'après-guerre, alimentée par des documents, souvent privés et exceptionnels (images d'enfance, du premier appart' avec une copine, d'auditions), est remarquable. La suite, une lente agonie en public, se visionne dans la douleur. On n'a bien sûr pas besoin d' "Amy" pour nous rappeler que pas mal d'être humains le sont à peine et que, pour ceux qui entourent les artistes rémunérateurs, les intérêts financiers et personnels priment. La bête peut bien mourir, tant que c'est le plus tard possible. On comprend rapidement que Amy Winehouse s'est autodétruite au contact du nuisible amant/ mari Blake Fielder-Civil et que son propre père n'a pas exactement arrangé les choses. Mais le réalisateur Asif Kapadia, à grand renfort d'interviews (filmées ou en voix off), montre surtout que personne n'a été capable de lui venir en aide. Amy a fini traquée, humiliée, déglinguée et vidée de tout ce qui fait la vie. Eblouis, comme le spectateur, par son talent durant les soixante premières minutes du documentaire, les membres de sa famille et de son entourage, ses amis(e)s et quelques journalistes font ensuite part de leur désarroi et de leur impuissance face à l'inéluctable. Les extraits live et en studio ont été particulièrement bien sélectionnés par Kapadia (qui néanmoins n'a jamais rencontré l'artiste) et ne font qu'ajouter à la tonne de regrets qu'inspire ce parcours brisé.



Ritchie Blackmore

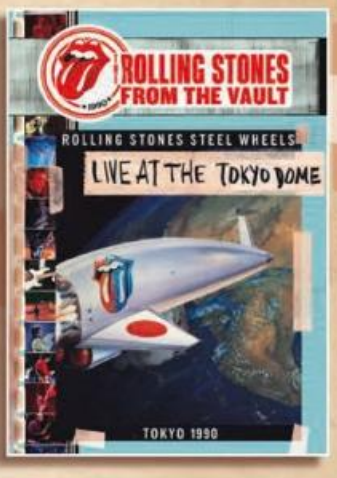
"THE RITCHIE BLACKMORE STORY"

Eagle

Il va falloir s'y faire. Ritchie Blackmore sera de retour en 2016 pour des concerts rock sous son seul nom. On n'en sait pas beaucoup plus au moment de rendre cette rubrique, mais, tel qu'on connaît le corbeau, on imagine que s'il a prévu de laisser de côté, un temps, la musique médiévale et les instruments acoustiques, ce n'est pas pour rien. Ça fait un bail que le virtuose de Heston — son père lui a payé une guitare à onze ans, en exigeant qu'il apprenne à en jouer avec un prof et étudie le solfège — n'a pas fait un truc à la légère. Même son virage médiéval d'il y aura bientôt deux décennies, Blackmore l'a pris très au sérieux et face à lui, en interview, il ne viendrait à aucun journaliste l'idée d'ironiser sur ce choix artistique. Il s'en explique très bien dans ce documentaire d'Alan Ravenscroft auquel personne ne s'attendait et pas même ses fans, tant le gars Ritchie est réputé pour détester évoquer le passé. Pourtant, comme ses collègues de manche, invités à s'exprimer, Brian May, Steve Lukather, Gene Simmons, Steve Vai ou Joe Satriani, Blackmore se montre disert dès qu'il s'agit de revenir sur les débuts de sa carrière, les années Rainbow et... Deep Purple. Car forcément, c'est de ce groupe et de la relation amour/ haine qu'il entretient avec lui qu'on veut l'entendre parler. Et on n'est pas déçu du partage. Maniant aussi bien l'humour noir que la cannette de bière en interview, l'impétueux guitariste fait croustiller les anecdotes et l'évocation de ses rapports avec Ian Gillan vaut son pesant de charbons ardents. Les bonus regorgent d'interviews supplémentaires — Blackmore y dit ce qu'il pense de Page, Beck, etc — et un concert de Rainbow au Budokan de Tokyo en 1984 est mis à dispo sur une seconde galette. Plus noir, on meurt. ❐

THE ROLLING STONES FROM THE VAULT

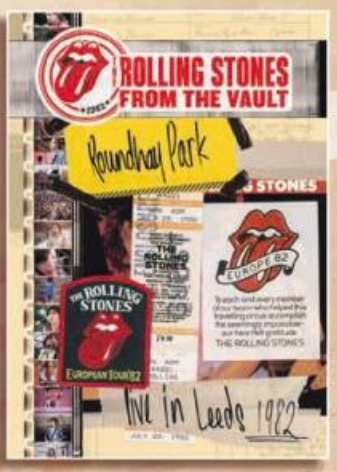
La collection des **archives inédites** des Rolling Stones s'agrandit !



LIVE AT THE TOKYO DOME 1990

Filmé en février 1990 sur la tournée mondiale ***« Steel Wheels »*** lors du premier passage des Stones au **Japon**.

Déjà disponible en DVD, SD Blu-ray, quadruple vinyle et 2 CD + DVD.



ROUNDHAY PARK LIVE IN LEEDS 1982

Le dernier concert de la **tournée européenne de 1982** pour ***"Tattoo You"*** avec **Ian Stewart** au piano.

Déjà disponible en DVD, SD Blu-ray, triple vinyle et 2 CD + DVD.

THE COMPLETE SERIES 1

Coffret 5 DVD qui regroupe les **5 premières rééditions**.

Inclus : *The Marquee Club 1971, L.A. Forum 1975, Hampton Coliseum 1981, Leeds Roundhay Park 1982 et Tokyo Dome 1990.*

Déjà disponible.

eagle vision UNIVERSAL ROCK&FOLK RTL

PAR HUGUES CORNIERE

McIntosh C-26 et MC-2505

CHAQUE MOIS, NOTRE SPECIALISTE EVOQUE L'HISTOIRE D'UN APPAREIL, VETEMENT, INSTRUMENT OU BIBELOT DE LEGENDE...

Plus de soixante-cinq ans après sa naissance, le fabricant américain de hi-fi d'exception fait plus que jamais rêver les amateurs. *Une gueule toute noire, des carreaux tout bleus* qui rappellent qu'on peut aussi écouter avec les yeux...

En 1929, Frank H McIntosh (1906-1990) — qui aurait pu opter pour une carrière de violoncelliste mais a finalement choisi l'ingénierie — trouve un premier emploi dans l'électronique chez Bell Telephone Labs et s'occupe de l'installation de stations de radio, moyen de diffusion en plein essor à l'époque. En 1942, il crée sa propre affaire de consultant à Washington DC (McIntosh Engineering Consulting Firm) et travaille avec une franchise de diffusion de musique d'ambiance dirigée par Frank Stanton, patron de CBS. Le jeune Maurice Painchaud (1922-2010) rejoint l'entreprise en 1944, en tant que dessinateur.

La musique diffusée dans les lieux publics utilise des installations où les amplificateurs et haut-parleurs sont extrêmement éloignés les uns des autres, exigeant une électronique très puissante ayant un faible taux de distorsion, ce qui est pratiquement introuvable à l'époque. McIntosh décide de prendre le problème à bras-le-corps et de réaliser un amplificateur répondant à ces critères. Il engage Gordon Gow (1919-1989) en 1946 en tant qu'ingénieur, et le McIntosh 50W-1 est présenté pour la première fois en 1949, juste avant une réunion de l'Institute of Radio Engineers, où il obtient un certain succès traduit par l'achat de 50 unités par la NBC et une autre grosse commande de la Canadian Broadcasting Corporation. Cinq brevets sont déposés ; la société devient le McIntosh Engineering Laboratory et s'installe à Silver Springs, dans le Maryland. Le McIntosh est le premier amplificateur de cette puissance couvrant tout le spectre audible par l'oreille humaine (20 à 20 000 Hz), avec un taux de distorsion inférieur à 0,3 %. Mine de rien, McIntosh et Gow ont largement dépassé leur cahier des charges et viennent de créer un des premiers amplificateurs — qu'on n'appelle pas encore *hi-fi* — capables de diffuser de la musique avec une qualité rare. En 1950, Gordon Gow devient vice-président de McIntosh Labs et, cette même année, le premier préampli AE-2 est lancé. L'année suivante, l'entreprise, qui devient McIntosh Laboratory Inc, déménage à Binghamton, dans l'Etat de New York.

En 1953, lors de la 5e convention annuelle de l'Audio Engineering Society, Frank McIntosh présente le nouvel amplificateur de 30 W, baptisé *MC-30*. Ce petit bloc de puissance à lampes est aujourd'hui, avec le MC-60, sorti deux ans plus tard, le plus apprécié chez les audiophiles de tous les amplis produits par l'entreprise de Binghamton, qui emménage en 1957 dans ses locaux définitifs tout neufs sur Chamber Street.

En 1958, McIntosh présente son premier tuner FM, le MR-55, suivi en 1959 par un préampli réputé pour son entrée phono : le C-20. Le premier amplificateur stéréo (le MC-240) sort en 1960, mais c'est l'année suivante que McIntosh commercialise son best-seller : l'emblématique MC-275 (2 x 75 W à tubes), présent au catalogue jusqu'en 1970, qui donnera lieu à une édition commémorative en 1993 et fera son retour définitif sur les chaînes de fabrication en 1997. Délaissant petit à petit la technologie à tubes, McIntosh produit ses premiers appareils à transistors : le préampli C-24 en 1964, suivi par l'amplificateur de puissance MC-2505 (2 x 50 W) en 1967, sur lequel apparaît la fameuse façade de verre noir illuminée par deux gros vumètres bleus qui, depuis, sont devenus le signe de reconnaissance de la marque. L'année suivante sort le préampli C-26. Ces deux derniers appareils sont restés en production pendant dix ans et équipent, au début des années 1970, le salon de la maison de Serge Gainsbourg, rue de Verneuil... Le festival de Woodstock (*cf* R&F 571) est sonorisé en version grand luxe par une armée de McIntosh, tout comme le *Wall of Sound* de Grateful Dead, mis au point en 1973 par Owsley Stanley qui branche quarante-huit MC-2300 bridgés en mono (donc 48 x 600 W), pour 28 800 W de puissance continue !

La marque poursuit son évolution toujours plus exclusive, une gamme d'enceintes fait son apparition, puis un lecteur CD et enfin une platine vinyle en... 2007 ! Après être passé entre les mains de deux industriels japonais, McIntosh Laboratory est depuis 2012 la propriété du groupe italien Fine Sounds, mais les appareils sont toujours fabriqués à Binghamton. En juillet 2013, John Varvatos et Questlove, batteur du groupe The Roots, ont présenté leurs sélections de vinyles à l'occasion du lancement de la *MT5 Precision Turntable*, aux studios Electric Lady de New York. ❑

Pour en savoir plus : www.mcintoshlabs.com

Combien ça coûtait ?

En 1972

C-26 (neuf) :
4200 FF (640 €)

MC-2505 (neuf) :
5700 FF (869 €)

SMIC mensuel brut en 1972 = 111 €

Combien ça coûte ?

En 2015

C-26 (en parfait état) :
1000 €

MC-2505 (en parfait état) :
1700 €

SMIC mensuel brut en 2015 = 1624 € (pour 169 heures), 1451 € (pour 151 heures)

Photo Hugues Cornière

woodbrass.com
music instruments

GUITARES - CLAVIERS - PIANOS - PERCUSSIONS - VENTS - VIOLONS - HOME STUDIO - STUDIO PRO
SONORISATION - DEEJAY - ÉCLAIRAGE - MULTIMÉDIA - MICROS - CASQUES - LIBRAIRIE

5 Woodbrass Stores
182 avenue Jean Jaurès 75019 Paris. M° Porte de Pantin.
En décembre, Woodbrass Stores ouverts 7j/7 de 10h00 à 19h30.

Woodbrass Music School
Vous avez toujours rêvé de jouer d'un instrument de musique ?
Rendez-vous sur woodbrass.com

Commandes woodbrass.com 24h/24 & 7 jours/7

Centre d'appel 02 40 38 50 50

Livraison gratuite à partir de 19€ (France Métropolitaine)

Toutes les nouveautés et nos prix actualisés sur www.woodbrass.com

Vidéo games

PAR JEROME REIJASSE

Tueurs à capuches

Les enfants et les Américains le vénèrent. Il est un pays imaginaire où des géants musclés et hystériques font semblant d'être méchants pour exciter des foules déjà conquises : le catch. **"WWE 2K16"** est un jeu explosif, délirant, coloré et franchement jubilatoire. Au programme, clés improbables, bastons toutes en sueur, prises impossibles et un invité de marque : Arnold Schwarzenegger. Les joueurs auront la joie d'incarner le T-800 de Terminator. La très bonne idée. Plusieurs modes sont proposés pour des affrontements complètement dingues. Et même ceux qui n'y comprennent rien pourront s'oublier dans ces joutes musculeuses et aux masques rigolos.

"ASSASSIN'S CREED SYNDICATE", chez Ubisoft, pour PS4, XboxOne et PC, débarque en fanfare, devancé par une campagne publicitaire énorme et excitante. Là, c'est du côté du Londres époque victorienne que les tueurs à capuches vont sévir. Le méchant est vraiment méchant et on aura du mal à ne pas voir en lui l'incarnation du capitaliste vampire, et donc une critique à peine larvée de notre société contemporaine... L'ambiance est sordide, polluée — nous sommes en plein cœur de la révolution industrielle — le fameux fog semble tout avaler. Le titre culte attrape le joueur d'entrée avec des séquences formidables mais dévoile assez rapidement des lacunes : la trame n'est pas la plus flamboyante proposée à ce jour, la carte de la capitale anglaise est moins scrupuleusement reproduite que celle de Paris l'an dernier, certains graphismes assument un aspect rudimentaire plutôt déstabilisant, les courses de calèche relèvent moins de l'aventure débridée que de la farce à peine drôle. Mais si l'on parvient à zapper tout cela, on réussit néanmoins à balancer son grappin et à mener à bien ses missions. Plus souris qu'éléphant quand même... Dommage.

Rendez-vous annuel obligatoire pour tous les amateurs de ballons Spalding et de parquets qui couinent sous les baskets taille 52, **"NBA2K16"**, chez 2K/ Visual Concepts, pour tous supports, reste *le* jeu dédié au basket le plus efficace de la planète. Cette année, les producteurs ont eu la très bonne idée de confier la réalisation du mode MaCarrière au cinéaste américain Spike Lee, fan assumé de l'équipe des New York Knicks. Ce mode très enthousiasmant permet de vivre l'évolution d'un joueur de la NBA, de ses débuts à la gloire. Trois stars du panier sont ici mises en avant : Stephen Curry, des Golden State Warriors, MVP 2015, James Harden des Houston Rockets et Anthony Davis, des New Orleans Pelicans. Et chacun possède sa propre jaquette. En France, c'est évidemment Tony Parker qui assure le service marketing. Au menu : Le 2K ProAm, sorte de mode customisable où le joueur peut créer sa propre entité, c'est tout à fait réjouissant et novateur. Un tout nouveau gameplay rend les matchs encore plus fluides et réalistes, les interactions entre les joueurs accentuent considérablement l'intensité des combats. La bande-son, plus de 50 morceaux au compteur, est comme d'habitude orientée hip hop et DJ Premier, entre autres, ambiance ce titre phare comme personne. On retrouve aussi des légendes comme Michael Jordan et les adeptes de basket européen seront ravis de plonger dans la compétition de l'Euroleague Basketball, où les 25 meilleures équipes continentales, dont 8 inédites, sont disponibles. Même le CSP Limoges. Au final, cette dernière livraison honore le basket sans jamais fléchir. Une franchise intouchable.

La guerre, c'est de la merde. À Paris comme à Damas. La guerre n'est acceptable que virtuelle. Et lorsqu'il s'agit de défourailler sans massacrer son prochain, il y a *un* titre qui s'impose : **"CALL OF DUTY BLACK OPS III"**, chez Activision Blizzard, pour tous supports. On se retrouve 40 ans après le deuxième volet. Et avec un choix surprenant : on peut désormais sélectionner le sexe de son héros avant de monter au front. "Call Of Duty" a su, sans doute plus qu'aucun autre titre à succès, se réinventer en permanence. Il a accepté de délaisser ce qui avait attiré des millions de joueurs — et ça, peu de studios en ont eu le courage — pour proposer quelque chose de tout à fait nouveau. L'armée américaine, les évènements historiques basiques ont été remplacés par des scénarii plus proches d'un film d'anticipation, où tout semble possible. Bien sûr, il s'agira ici d'abord de flinguer l'ennemi, avec une sélection d'armes et un choix de missions toujours aussi variés, mais tout ce qui pouvait ressembler de près ou de loin à une sorte de patriotisme débile a été gommé. Les désormais habituels allers et retours entre la réalité et les souvenirs des protagonistes peuvent, parfois, perdre un peu celui qui tient le joystick mais cela n'a finalement pas vraiment d'importance. Chaque seconde jouée est une seconde immersive, de plaisir. Que demander de plus ?

Portes du Soleil Ski & Bike

PRÉSENTENT

ROCK THE PISTES FESTIVAL

— 6E ÉDITION —

13 AU 19 MARS 2016

GOTTHARD

TWO DOOR CINEMA CLUB

HF THIÉFAINE

DELUXE

...

WWW.ROCKTHEPISTES.COM

Partenaires majeurs

Savoie Mont Blanc simplement merveilleux

Kronenbourg SAS

RTL2 LE SON POP-ROCK

Partenaires officiels

ROSSIGNOL

Mont Blanc Helicoptères

JeanLain

ŠKODA

lake-montagnes.com

l'Arbre à Chaussures

AIR-GLACIERS COMPAGNIE D'AVIATION

Partenaires institutionnels

sacem Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de Musique

Valais

LOTERIE ROMANDE

www.entraide.ch

Partenaires médias

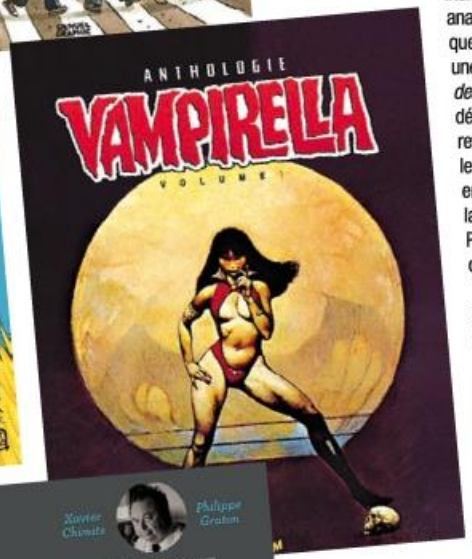
ROCK&FOLK

LE MAGAZINE NEON

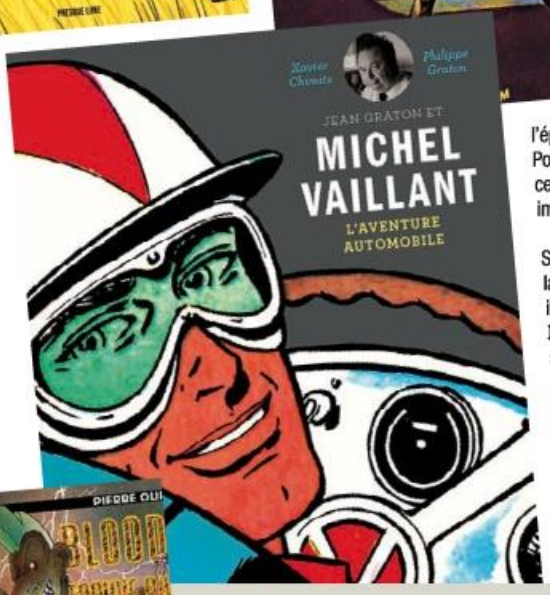
Punk bouddhiste

Avec **"Give Peace A Chance"** (Denoël Graphic), le deuxième volume de la saga familiale de Marcelino Truong emmènera le lecteur dans le Londres des années 1963 à 1975 avec pléthore de groupes d'exception en fil rouge de l'histoire. A l'instar du premier volume qui se déroulait à Saigon, le nouvel épisode alterne avec intelligence chapitres sur la famille à la découverte d'un nouveau mode de vie et ceux moins amusants qui recadrent les instants décrits dans un contexte plus historique. Ainsi le lecteur découvrira avec envie les scènes où les enfants adoptent les habitudes télévisuelles locales (les séries comme "The Avengers", "Danger Man", le Top Of The Pops du jeudi...) avant que le journal télévisé n'informe les parents de nouvelles bien plus graves concernant les proches restés au pays. Ce qui est intéressant de la part de l'auteur, c'est cette façon de présenter simplement les choses, même celles qui fâchent, sans jamais céder à l'arbitraire. Pour les fans du Swinging London et de glam rock, cette plongée ethnologique dans la vie quotidienne de l'époque est à ne pas manquer.

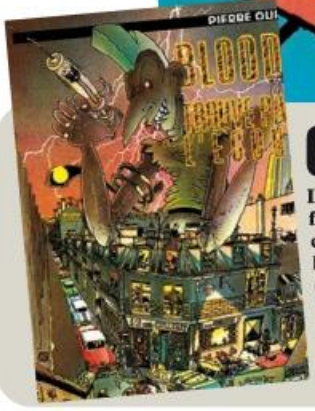
Non contente d'écraser tout le monde au rugby, la Nouvelle-Zélande est en passe de rafler le grand prix de la plus belle pépinière de dessinateurs prometteurs du moment. Le dernier en date se nomme Ant Sang et son **"Dharma Punks"** (chez Presque Lune) est une histoire incroyable qui raconte les tribulations de Baguette, jeune punk forcément anarchiste mais aussi bouddhiste. Bon, jusque-là, ça va, c'est après que tout se corse car le mouvement punk bouddhiste (qui n'est pas une invention de l'auteur mais une réalité) a pour devise *"meditate & destroy"*, d'où cette fumeuse idée de faire sauter un fast-food au tout début de l'histoire. Evidemment, tout se passe mal et Baguette se retrouve embringué dans une série d'évènements au cours desquels le lecteur passera en revue une belle brochette de portraits de jeunes en rupture sociale qui ont cependant le mérite d'essayer d'atteindre la spiritualité d'une façon tout de même un peu surprenante. Pour le reste, les personnages sont tellement hauts en couleur que l'on comprend l'usage du noir et blanc tout au long du bouquin.



Si Serge Gainsbourg a immortalisé l'année 1969 en la qualifiant d'*érotique*, ce n'était pas pour faire style genre dans sa chanson. Cette année-là est précisément l'année de naissance de Vampirella, héroïne de papier née aux Etats-Unis et dont la plastique de rêve a permis de mieux faire comprendre à des millions d'adolescents français pourquoi on appelait la bande dessinée le futur neuvième art. En hommage à cette époque poignante où les éditeurs BD étaient soumis à la censure, Delirium publie **"Anthologie Vampirella Volume 1"** où, en quelque trois cents pages, les esthètes pourront redécouvrir quelques-unes des plus belles histoires consacrées à la femme/ vampire par les maîtres de l'époque comme Forrest J Ackerman, Mike Royer, Archie Goodwin ou Richard Corben. Pour les novices, ce sera l'occasion de découvrir un genre un peu tombé en désuétude ces dernières décennies mais qui est susceptible de revenir en force car, cette fois, imprimé sur un papier glacé de bonne qualité.



Si le sexe et la drogue sont généralement associés au rock and roll, on oublie trop souvent la vitesse à fond la caisse, qu'elle soit sur deux ou quatre roues. Pour cette raison évidente, il serait absurde de ne pas s'offrir l'énorme et fantastique pavé **"Jean Graton Et Michel Vaillant – L'Aventure Automobile"** (Hors Collection) réalisé du sol au plafond par Xavier Chimits et Philippe Graton Junior en personne. A l'intérieur de cet ouvrage grand format, le passionné de formes aérodynamiques, d'huile chaude et de gomme brûlée dans les virages va découvrir le fruit d'années de recherches méticuleuses pour tenter d'expliquer l'origine de cette passion qui allait conduire Jean Graton à dessiner les planches les plus rapides de l'histoire de la BD. Avant d'en arriver à Michel Vaillant, les auteurs retracent de manière extrêmement vivante les débuts de Jean Graton et, surtout, les années bruxelloises, quand une poignée de dessinateurs pour la plupart inconnus allaient créer sans rien calculer la bande dessinée moderne. ❑



On pleure Ouin

Les meilleures histoires ont obligatoirement une fin et Pierre Ouin s'en est allé non sans regrets à cinquante-cinq ans vers un monde dit meilleur. En 1976, les journées au lycée Lakanal sont si longues et ennuyeuses qu'il profite de son temps libre pendant les cours pour offrir une nouvelle coupe au rasoir au monde de la BD. L'entreprise s'intitulera Le Crapaud Baveux et se concrétisera sous forme d'un premier numéro en pleine canicule de juin 1976 alors que l'auteur écoute encore du folk.

Très rapidement, il passe au rock des Sex Pistols et les numéros s'enchaînent jusqu'à l'explosion finale de 1979. Entre-temps, Ouin aura donné sa *chance* à Benito, Max et Mezzo. Plus tard, il est de l'aventure Métal Hurlant où il crée le personnage de Bloodi, keupon junkie autobiographique qui donne enfin un visage au monde de l'héroïne. Depuis, personne n'a fait mieux tant Pierre Ouin a explosé toutes les limites possibles et inimaginables du monde de la poudre. En réalité on ne lui connaissait qu'un défaut : il avait du génie.

CETTE ANNÉE, METTEZ DU ROCK AU PIED DU SAPIN !

Oct 14 — 566 — 6,90 €

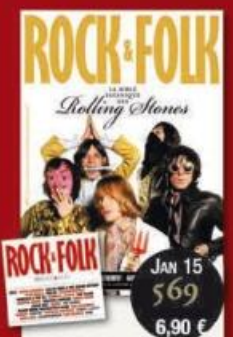
- The Libertines
- Adrien Gallo
- Joe Bonamassa
- Manset
- Eric Clapton

Nov 14 — 567 — 5,90 €

- Led Zepplin
- Pink Floyd
- Dylan
- Jimmy Page
- Foo Fighters

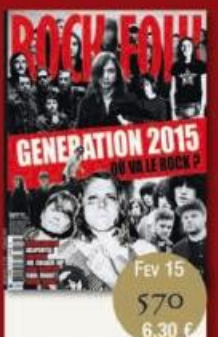
Déc 14 — 568 — 5,90 €

- AC DC
- Electric Wizard
- The Wytches
- Brian Ferry
- Jack Bruce



Jan 15 — 569 — 6,90 €

- Rolling Stones
- Nick Cave
- Smashing Pumpkins
- Billy Idol
- Jerry Lee Lewis

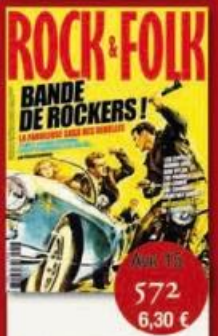


Fev 15 — 570 — 6,30 €

- Génération 2015 Où va le rock ?
- Marilyn Manson
- Joe cocker
- Alex Chilton

Mar 15 — 571 — 6,30 €

- David Bowie
- Royal Blood
- Noel Gallagher
- Mark Ronson
- Pink Floyd



Avr 15 — 572 — 6,30 €

- La saga des rebelles : Trinité, Vikings, Panthers
- Led Zeppelin
- Ronny Bird
- The Prodigy

Mai 15 — 573 — 6,30 €

- Blur
- David Bowie
- Soko
- Little bob
- Paul Weller

Juin 15 — 574 — 6,30 €

- Jacco Garden
- Jimi Hendrix
- Kurt Coban
- Frantz Ferdinand
- Circa Waves

Juil 15 — 575 — 6,30 €

- Rolling Stones
- BB King
- Tame Impala
- Beach Boys
- Amy Winehouse

Août 15 — 576 — 6,30 €

- Led Zeppelin
- Flamin' Groovies
- Faith No More
- Mac Demarco
- Pere Ubu

Sept 15 — 577 — 6,30 €

- Motörhead
- Van Halen
- Fidlar
- Iggy Pop
- Starshooter

Oct 15 — 578 — 6,30 €

- Keith Richards
- The Libertines
- David Gilmour
- Iron Maiden
- NWA

Nov 15 — 579 — 6,30 €

- Patti Smith
- Fuzz
- David Bowie
- Richard Hawley
- Daniel Romano

Déc 15 — 580 — 6,30 €

- Velvet Underground
- Trojan
- Joey Starr
- Foo Fighters
- Telephone

BON DE COMMANDE : Editions Larivière - VPC - 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex
Pour commander par téléphone : 01 47 56 54 00

Email : .....@.....
Nom/Prénom
Adresse
CP Ville
Tél.

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

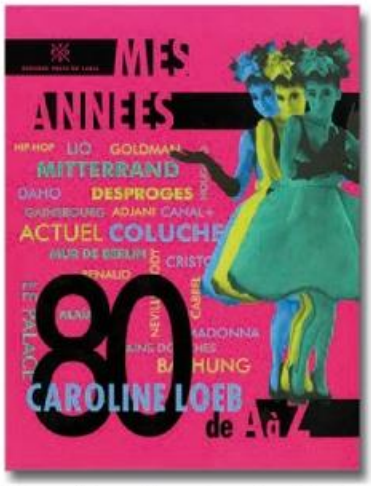
N° ou écrin	Prix	Total
VROFP16	*Frais de port	
	TOTAL	

*Frais de port et d'emballage :
1 à 2 revues : 2,60 € + 1 € par revue suppl
1 écrin : 6,80 € + 2 € par écrin supplémentaire

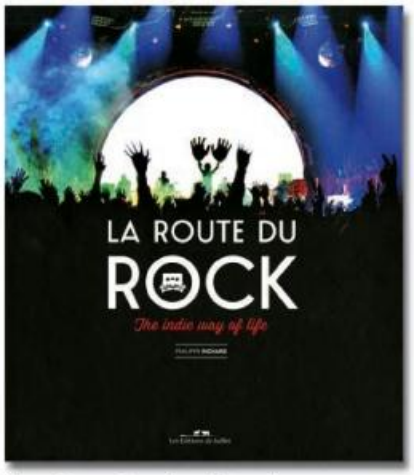
❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse courriel. Nous contacter : 01 47 56 54 00 (non surtaxé) ou : abo@editions-lariviere.com. Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Beaux livres 2015 Le paquet

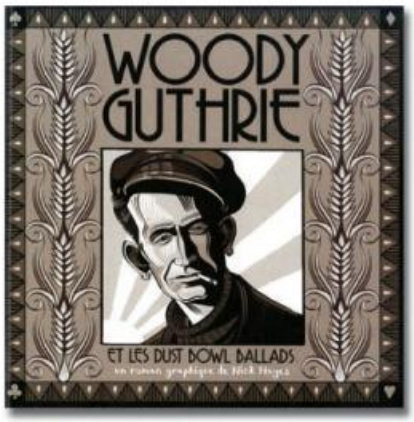
Cette année encore, les éditeurs ont mis le paquet pour nous épater avec de magnifiques ouvrages glorifiant la nostalgie. On rêvera beaucoup aux paradis perdus : âge d'or hippy, saga Velvet, triomphe de la Harley, trajectoire folk ou blues, toutes guitares dehors, voici les livres d'étrennes rock.
Par Agnès Léglise & Philman



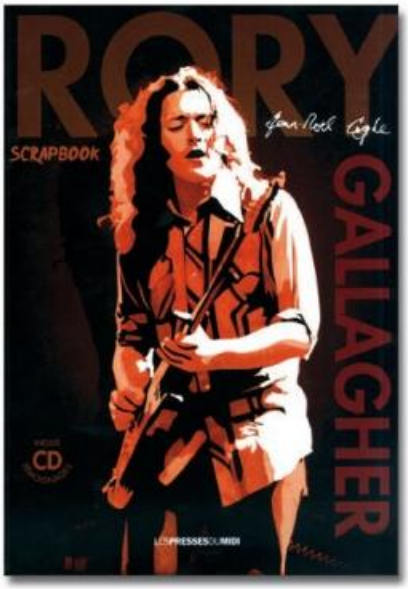
Mes Années 80 de A à Z
CAROLINE LOEB
Vents de Sable
Chanteuse populaire, *one-hit-wonder* ("C'Est La Ouate"), Caroline Loeb adore la décennie 80. Normal, elle était au cœur de tout ce qui se passait alors et elle nous en restitue aujourd'hui le lointain parfum. De Adjani à Zouk, en passant par Gotainer et Philippe Starck.
200 pages



La Route du Rock
PHILIPPE RICHARD
Editions de Juillet
Basé à Saint-Malo, ce festival unique existe depuis 25 éditions et fait rayonner le rock indie au-delà des bolées de cidre. Ce livre raconte les riches heures du festival et les passages mémorables de PJ Harvey, Cure et autres, l'absence récente de Björk étant *déjà oubliée.*
212 pages, nombreuses illustrations

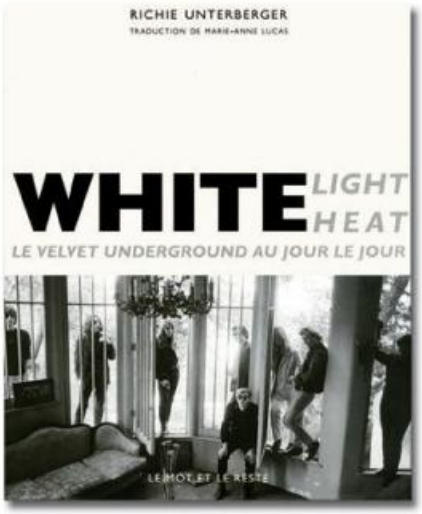


Woody Guthrie Et Les Dust Bowl Ballads
NICK HAYES
Mara Bulles
Magnifique *graphic novel* racontant la saga et les périples du folk singer originel, modèle et héros de Bob Dylan. Insistant sur le sépia, l'auteur réussit à rendre étrangement vivant ce personnage historique trop oublié. Et comme chacun sait : *"This book was made for you and me."*
272 pages

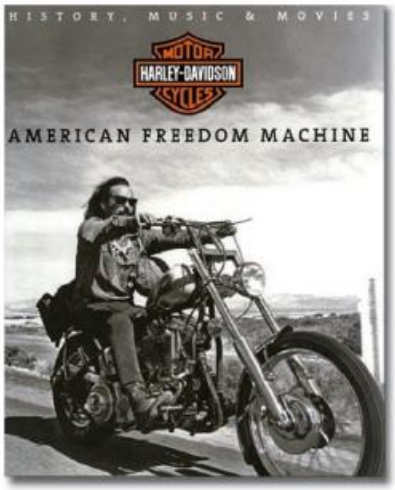


Rory Gallagher Scrapbook
JEAN-NOEL COGHE
Presses du Midi
Avec ses chemises à carreaux et sa Strato écaillée, Rory est l'image du bluesman électrique irlandais. Ancien de ce journal, Jean-Noël Coghe a réuni une montagne d'articles, photos, fac-similés, reproductions d'affiches, tickets de concert et autres. Un livre à déguster un verre de Bushmills à portée de main, devant un bon feu de tourbe.
323 pages. Vendu avec un disque d'interviews de Rory

Hellfest
LELO JIMMY BATISTA
Hachette
Festival événement, souvent attaqué, jamais égalé, depuis dix ans, la Hellfest régale ses visiteurs de performances hautes en couleur. Ce livre cartonné retrace les passages des titans du genre sans oublier tous les petits groupes valeureux qui ont fait rugir les décibels sur Clisson. Livre rigolo, marrant, bien écrit, et aussi énergique qu'un concert de Cannibal Corpse.
336 pages, 500 photos



White Light White Heat Le Velvet Underground Au Jour Le Jour
RICHIE UNTERBERGER
Le Mot Et Le Reste
Nouveau packaging pour ce livre fou, colossal, unique qui raconte au jour le jour la saga du groupe new-yorkais. Tournées, concerts, interviews, chaque fait et geste des Velvet est étudié, commenté, décortiqué et analysé, de 1958 à 2007 (le groupe a existé de 1965 à 1970).
460 pages

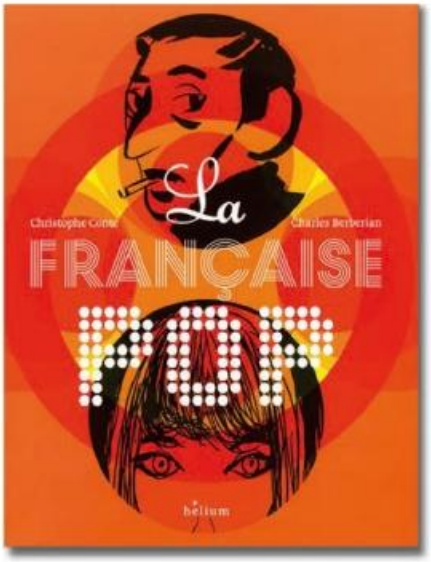


American Freedom Machine

PASCAL SZYMEZAK

Préfacé par Francis Zégut, ce volume retrace la saga de la marque de Milwaukee, Harley-Davidson. L'auteur raconte chronologiquement l'arrivée des premiers modèles (1903) avant de passer aux films, et raconte comment la brillante machine a traversé l'Amérique et nos imaginaires, continuant d'inspirer motards et rêveurs.

144 pages, vendu en Fnac avec le film "Wild Angels" et un CD des Byrds ("Ballad Of Easy Rider")



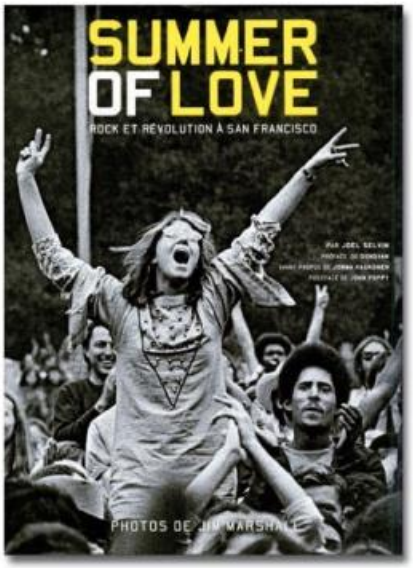
La Française Pop

CHRISTOPHE CONTE ET CHARLES BERBERIAN

Helium

Recueil des articles que Christophe Conte a consacrés au grand gloubi-goulba de la pop française, depuis des années chez notre admirable confrère Les Inrockuptibles. Des illustrations toutes fraîches signées Charles Berberian complètent joliment ce pavé fleuri. Pour ceux qui n'ont pas oublié David McNeil et les Rita Mitsouko.

295 pages



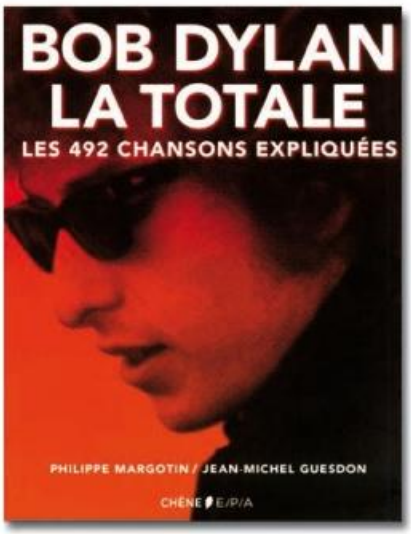
Summer Of Love

JIM MARSHALL ET JOEL SELVIN

Huginn & Muninn

Passé inaperçu l'an dernier, cet ouvrage photos grand format raconte à travers l'objectif du grand Jim Marshall l'explosion acide de l'été des fleurs de San Francisco. Toutes ces photos sont légendaires : Janis sur sa Porsche, Hendrix à Monterey, Grateful Dead jouant gratuitement sur un camion dans les rues de San Francisco, hippies, yuppies, beatniks. Un souvenir de l'époque où on croyait que drogue et musique allaient rendre le monde meilleur.

296 pages



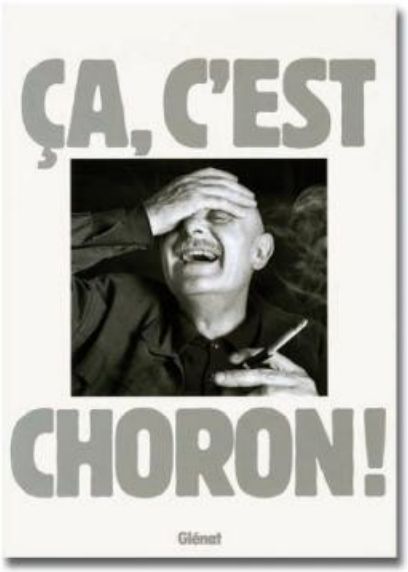
Bob Dylan - La Totale

PHILIPPE MARGOTIN ET JEAN-MICHEL GUESDON

Chêne/ E/P/A

Simplement énorme ! Somme d'informations sur les chansons de Dylan, ce livre entreprend la tâche immense de traiter une par une chacune des 492 chansons enregistrées par Bob Dylan, reprises comprises. Musiciens, équipe technique, paroles, genèse, pochettes, chaque détail est remis en perspective. Un livre Bottin.

704 pages abondamment illustrées



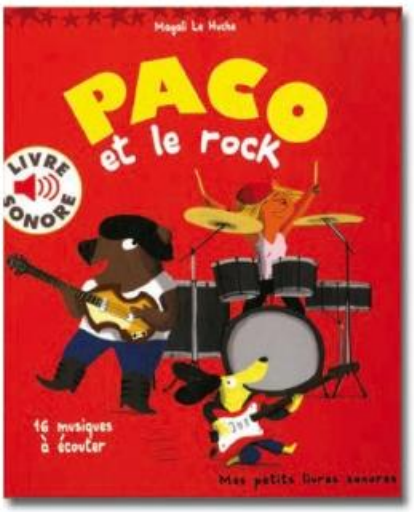
Ça, C'Est Choron !

(COLLECTIF)

Glénat

Depuis leur disparition, les gens de Charlie sont le sujet de multiples livres. Celui-ci s'attache à la trajectoire déjantée, scabreuse et délirante du fameux Professeur Choron, pseudonyme de Georget Bernier, anarchiste et œnologue. Reprises de légendaires romans photos, fausses publicités hilarantes, provocation à tous les étages et cul de la crémière en sus.
Merci qui ? Merci, Professeur Choron.

380 pages



Paco Et Le Rock

MAGALI LE HUCHE

Gallimard Jeunesse

Spécial têtes blondes : si vous voulez être sûrs que vos enfants ne prennent jamais la route honnie de la variété la plus saumâtre, offrez aux plus jeunes (dès trois ans) ce livre sonore bien fichu qui permettra aux chers petits de faire la différence entre une batterie et une guitare basse. Et qui sait si dans vingt ans votre fils ne sera pas tête d'affiche à la Hellfest...

32 pages

Absolutely live

Cerise sur le gâteau

U2
29 OCTOBRE, O2 (LONDRES)

Un triomphe technologique sans l'ironie de *Zoo TV* et de *PopMart*, *Innocence + Experience* s'avère le show le plus chargé d'émotions des Irlandais depuis leur deuxième album, l'intimiste "October" publié en 1981. D'ailleurs, ils en jouent le premier morceau, le sublime "Gloria", et le titre éponyme (The Edge au piano — pas pour la première fois puisqu'il égrène aussi ce soir-là "New Year's Day") ainsi que "I Will Follow", l'hymne du fameux "Boy". Enrobés autour d'hommages à la mère de Bono décédée en 1974, les extraits de l'album iTunes "Songs Of Innocence" — en particulier "Iris (Hold Me Close)" — font remonter le temps au quatuor de Dublin et aux 20 000 spectateurs. Les leçons d'histoire magistrales de "Sunday Bloody Sunday" et de "Until The End Of The World" font place au monumental "Bullet The Blue Sky", tour de force de "The Joshua Tree". L'arrivée de Patti Smith, poétesse new-yorkaise que Bono a adoptée comme figure maternelle depuis belle lurette, pour un motivant "People Have The Power" à la fin d'un rappel faisant des clins d'œil à Stephen Hawking, aux Ramones et aux Them, et à Paul Simon ("Mother And Child Reunion", *of course*), ajoute la cerise sur le gâteau de ce troisième des six concerts londoniens du groupe, le meilleur de sa tournée européenne. *Bad indeed !*

PIERRE PERRONE

Nicolas Godin
5 NOVEMBRE, GAITE LYRIQUE (PARIS)

Alors que Nicolas Godin et sa musique méritent amplement mieux, c'est dans une salle loin d'être la plus glam de la capitale qu'il a fait escale, dans le cadre de la mini-tournée internationale de lancement de son album "Contrepoint". Sur scène, avec classe, modestie et une musicalité un peu anachronique, le bassiste du groupe Air rend hommage à Jean-Sébastien Bach et Glenn Gould (dont la réinterprétation de l'œuvre du premier lui a été inspirée par les variations enregistrées par le second dans les années 50) aussi bien que sur son premier disque solo. Entouré de trois musiciens impeccables et dans une semi-pénombre puisque, selon lui, c'est la musique qui doit briller, Godin a conclu ce moment d'exception par un emprunt à Chic déroutant de beauté, dont le titre, "At Last I'm Free", en dit long sur son état d'esprit actuel.

JEROME SOLIGNY

U2

Photo Patrice Guino

Tedeschi Trucks Band
6 NOVEMBRE, GRAND REX (PARIS)

A quelques mois d'un troisième album, la *rock'n'soul revue* des Delaney & Bonnie modernes se pose dans l'écrin du Grand Rex, pas totalement plein, mais idoine pour leur troupe pléthorique : trois cuivres, trois choristes, deux batteurs... Le set est composé pour moitié de reprises qui cernent les ambitions du couple : "The Letter" (Box Tops), "Keep On Growing" (Derek And The Dominos), ou "There's A Break In The Road", funk très pointu de Betty Harris (avec les Meters). Dos à moitié tourné au public, Derek Trucks reste aussi timide que perforant avec un bottleneck au bout des doigts. Robe noir en cuir et Stratocaster, Susan Tedeschi est dans une forme vocale éblouissante, jusque sur un "With A Little Help From My Friends" final à la sauce Mad Dogs & Englishmen. Les deux nouvelles compositions n'avaient pas l'air vilaines non plus.

BERTRAND BOUARD

Fun Fun Fest
6, 7, 8 NOVEMBRE, AUSTIN (TEXAS)

Le plus petit des gros festivals d'Austin fêtait cette année son 10e anniversaire. Fun Fun Fun Fest s'est déroulé le deuxième week-end de novembre à Zilker Park avec pour décor de fond le *skyline* du centre-ville. Les problèmes d'organisation, subis l'année dernière par les festivaliers, ont complètement disparu, plus de queue interminable pour pénétrer dans l'enceinte du festival, ni de problème de repisse sonore d'une scène à l'autre, et surtout une distribution plus fluide des scènes et des autres attractions. Il y a quatre scènes et l'affiche très éclectique y est distribuée de manière intelligente. **AFRIKA BAMBATAA** fut la plus belle surprise du week-end, le pionnier du hip –hop. Monsieur *Zulu Nation* a fait une formidable démonstration, même au milieu de l'après-midi, une vraie leçon de hip-hop *old school*. Mix de funk, soul, rhythm and blues mélangés à ses propres breakbeats, sur lequel dansait une partie du public invité sur scène par ses MC. **THE CHARLATANS** jouèrent également un peu trop tôt dans l'après-midi, avec un Tim Burgess visiblement heureux d'être ici, sourire quasi non-stop aux lèvres. Serait-il tombé dans une marmite de produits illicites ? Leur set fut un des plus enthousiasmants du week-end. **RIDE** était un peu plus tard sur la même scène, bénéficiant ainsi du light show. Là aussi très bon concert, avec une setlist essentiellement centrée sur des titres du début de sa carrière, coïncidant ainsi avec la réédition de "Nowhere". **PEACHES** joua à la nuit tombante le vendredi. Comme la plupart des prestations de la scène orange, la bande-son est sur deux platines CD, et il y a des danseurs, mais c'est vrai, authentique, ça sent la sueur. La voix n'est pas en play-back, le spectacle donne une impression de démesure alors qu'il n'y a qu'une estrade, deux machines posées dessus, un danseur et une

L7

Photo Eric Débris

danseuse, des costumes et un gigantesque préservatif gonflable qui, déployé au-dessus de la foule, servira d'avancée de scène en forme de tunnel pour Peaches. Il y avait aussi la scène noire. Les très énervés **CONVERGE** qui auraient mérité de jouer en vedette. Jacob Bannon éructant dans son micro à s'en faire presque péter les veines du cou, jouant de son câble de micro comme d'un fouet, parcourant la scène de part en part, puis étonnamment calme entre chaque chanson, demandant à l'audience survoltée si tout allait bien d'une voix très civile. Ils jouèrent essentiellement des titres de leur album de 2012 "All We Love We Leave Behind". Deux groupes sont de retour sur scène après une dizaine d'années d'absence : **BABES IN TOYLAND** et **L7**, deux sets très attendus qui provoquèrent instantanément *mosh pit*, *stage diving* et *crowd surfing*. Toujours sur la scène noire les Californiens **OFF!**, **AMERICAN NIGHTMARE** presque aussi survoltés que Converge et **VENOM**, enfin une moitié de Venom, puisqu'il s'agit du groupe de Cronos, l'autre moitié Venom Inc, le groupe de Mantas et Abaddon, s'étant reformé cette année. Il y a donc deux Venom sur la route... Côté têtes d'affiches, il y avait **CHEAP TRICK** qui est soit le groupe le plus prétentieux du monde ou le plus sarcastique... **JANE'S ADDICTION** avec un show *made in LA*, Go-Go danseuses, suspension suicide de deux jeunes femmes, lumières hollywoodiennes, mobilier néo-Louis quelque chose pour la partie acoustique. Impeccable, un peu trop peut-être, un show de millionnaires qui ont joué l'intégralité de l'album "Ritual De Lo Habitual", agrémenté de quelques titres supplémentaires. Quand le brin de folie consiste à avoir des strip-teaseuses sur scène, la folie a disparu... **LAURYN HILL** qui, arrivée sur scène en retard, verra son show interrompu par le couvre-feu sonore à 22 heures précises, l'heure de rejoindre les clubs en ville. Pas assez de place pour parler de tout, on retiendra aussi **VIET CONG**, **DAG NASTY**, **EAST CAMERON FOLKLORE**, **FUZZ**, **ANTEMASQUE** et **DWARVES**. Mieux qu'un article, venez faire un tour ici l'année prochaine !

ERIC DEBRIS

Deep Purple

11 NOVEMBRE, ZENITH (PARIS)

Dire qu'on y est allé à reculons serait mentir mais, pour avoir vu, depuis quelques années, en vrai ou en DVD, Ian Gillan peiner dans les montées (vers l'aigu), on redoutait que cette fois-là soit de trop. C'était sans compter sur le professionnalisme d'un des derniers grands groupes de hard rock en activité, dont le chanteur, conscient de ses limites, protège sa voix au maximum. Absent backstage après (pour ne pas avoir à parler), il était bien là, sur les planches : au mieux de sa forme pour passer en revue un répertoire de classiques inoxydables dans lequel les extraits du dernier album s'incrustent comme d'autres joyaux. Impeccable sur tous les plans, Deep Purple a ensuite juré que, contrairement à l'annonce, cette tournée ne serait pas la dernière. Dans le doute, on a préféré assurer le coup.

JEROME SOLIGNY

Jane's Addiction

Photo Eric Débris

Nicky Sixx

Photo DR

Mötley Crüe
12 NOVEMBRE, SPORTING CLUB (MONACO)

Mötley Crüe est en pleine tournée d'adieux. Le groupe rendra les armes le 31 décembre 2015, après un ultime concert au Staples Center de sa bonne ville de Los Angeles. La tournée évitant Paris, c'est à Monaco qu'on déguste l'adieu des bad boys du hair metal. Le show démarre fort, "Girls Girls Girls". Entre émotion non feinte et joie sauvage, tous les fans à cent kilomètres à la ronde sont venus, Patrick Rondat est là, beaucoup portent fièrement les tee-shirt qui racontent l'épopée du Crüe, tournées *Bad Boys Of Hollywood* ou *Dr Feelgood*. Cinq titres plus tard, divers problèmes deviennent cruellement évidents. Vince Neil le surfer n'a plus de voix. Il demande à chaque refrain le soutien du public. Mick Mars est squelettique et décharné, ses riffs restent cisaillés à nerfs, mais la spectrale silhouette du guitariste fait peur. Reste une rythmique charnelle, Nicky Sixx et Tommy Lee se déchaînant sur "Looks That Kill" ou "Anarchy In The UK". Emphase hollywoodienne, riffs chromés, solos bombardés, "Live Wire" continue de faire la farce. Un satané "Kickstar My Heart", un "Home Sweet Home" ultime et c'est fini. Dans la sono, Frank Sinatra, "My Way". Dans sa loge, Nikki nous reçoit, affable. Oui, ce groupe est terminé. Oui, Mötley Crüe arrête et jure de ne jamais se reformer ni rejouer ensemble. Pourquoi ? Le grand bassiste soupire : *"Simple question de dignité."* Dans la nuit tiède, les sept tour bus s'ébranlent, direction l'Allemagne. Il est une heure du matin et nous sommes déjà vendredi 13. Sans le savoir, nous venons de vivre le dernier concert de l'âge d'or du rock. Adieu Mötley Crüe, *you fucking rocked, dudes !*

PHILIPPE MANŒUVRE

Warren Haynes
18 NOVEMBRE, LA TRAVERSE (CLEON, SEINE-MARITIME)

Trois jours après l'annulation d'un concert parisien suite aux attentats, Warren Haynes est à Cléon, petit bled normand des boucles de la Seine. Une jam instrumentale en ouverture, d'où émerge le thème d' "Imagine", puis, assez vite, deux morceaux marqués par le deuil : "Patchwork Quilt" et "Banks On The Deep End", composés en mémoire de Jerry Garcia et Allen Woody, respectivement. Le leader de Gov't Mule est ce soir dans une configuration folk, bluegrass. Sa conception en est très personnelle : entouré des impeccables ChessBoxer (mandoline, banjo, violon), Haynes ne délaisse guère sa Les Paul et échange avec ses partenaires de gouleyants et très électriques chorus. 2 h 30 de show, de réjouissantes reprises ("Skin It Back", "You Ain't Going Nowhere", "Blue Sky") et, pour conclure, une envolée collective sur le "Jessica" des Allman Brothers, résolue dans une nouvelle citation d' "Imagine"... Pudique et plus éloquent que bien des discours.

BERTRAND BOUARD

Left Lane Cruiser
21 NOVEMBRE, POINT EPHEMERE (PARIS)

On était curieux de revoir Left Lane Cruiser, devenu trio depuis l'arrivée de Joe Bent, colosse à tatouages, bésicles et casquette, maniant aussi bien la basse que la *skiddley-bow*, sorte de guitare slide bricolée sur un skateboard (!). Autre changement d'importance, Pete Dio a repris les baguettes de Brenn Beck, dans un style plus délié mais toujours très puissant. Visiblement émus par le contexte particulier, Freddy Joe IV et ses nouveaux amis ont livré une performance d'une intensité rare, développant un son blues stéroïdé, énorme, tellurique, défragmentant la bonne vieille "Black Betty" entre deux extraits de l'excellent "Dirty Spliff Blues", allant jusqu'à offrir deux rappels. Dans la fosse, le pogo faisait rage et une fillette en jupe écossaise sautillait, juchée sur le côté de la scène. Un beau et grand moment de rock and roll.

JONATHAN WITT

Motörhead
21 NOVEMBRE, ZENITH (MUNICH)

Avant d'attaquer "Overkill", Lemmy proclame que *"cette tournée est dédiée à Philthy Animal Taylor"*. Eructations d'approbation des six mille Teutons passablement imbibés massés dans la halle. Cette étape du *40th Anniversary Tour* de Motörhead avait commencé par deux incursions déchaînées de Girlschool et Saxon, amis de toujours de Lemmy et ses spadassins. Le trio monte sur scène alors que retentissent des sirènes de DCA. Il balance d'entrée de jeu "Bomber" alors qu'un énorme rack de lumière en forme de bombardier pique sur la foule (le machin a été modernisé et ne ressemble plus vraiment au Heinkel 111 d'autrefois). Le son est encore plus *panzer* que d'habitude et, on a beau avoir l'habitude, on est surpris. Essentiellement composée de classiques de l'époque Clarke-Taylor ("Metropolis", "Over The Top", "No Class", "The Chase"...) et des autres albums des années 80 ("Rock It", "Orgasmatron"), la setlist comporte également d'irrésistibles digressions blues issues des albums du nouveau millénaire ("Whorehouse Blues", "Lost Woman Blues") ainsi que le tout nouveau et efficace "When The Sky"... Monolithique, marmoréen mais percutant, Lemmy prouve avec panache qu'il a bel bien réussi à remonter la pente.

OLIVIER RICHARD

Richard Hawley
25 NOVEMBRE, L'ALHAMBRA (PARIS)

Son entrée au sein du "Guitar Man" d'Al Casey aura rapidement mis les plus clairvoyants sur la piste suivie par Richard Hawley ce soir-là : l'électricité allait parler. Si ce ne fut pas son plus émouvant, il s'agit sans doute à ce jour de son concert parisien le plus féroce, Hawley y multipliant les embardées psychédéliques ("Standing At The Sky's Edge", "Down In The Woods"), aux dépens des joyaux originels. Presque gêné de la ferveur qu'il suscite, Hawley aura à subir trois ou quatre ovations, qui ne consentent d'ailleurs à s'éteindre que sur un signe de sa part. On sent bien que quelque chose plane dans l'air : impossible de ne pas entendre les résonances politiques transparentes ("Tonight The Streets Are Ours") parfois cruelles (merveilleuse "There's A Storm A Comin' ") du répertoire choisi. A la fin, comme beaucoup d'autres l'ont fait, comme beaucoup d'autres le feront, il parle des tueries, peu et bien, et conclut avec un toast de défi (au vin rouge, ça va sans dire) à ceux qui voudraient nous réduire à une vie de terrier.

VIANNEY G.

LE MEILLEUR DES PINK FLOYD

Gérard Drouot Productions présente

THE AUSTRALIAN PINK FLOYD SHOW

MARDI 19 JANVIER 2016

PARIS / PALAIS DES SPORTS

© 2015 GDP - LICENCE III N°1062965

aussiefloyd.com | australianpinkfloyd | aussiefloyd | aussiefloyddotcom | aussiefloyd

20 minutes | INFO CONCERT .COM

INFOS & RÉSERVATIONS SUR GDP.FR
0 892 392 192 (0.34€/MIN), ET POINTS DE VENTE HABITUELS

ticketmaster
f/GDP /GDP

RTL2 LE SON POP-ROCK

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

DECEMBRE

15 DECEMBRE

Lilly Wood and the Prick et Hollydays (La Cigale, *complet*) ● **Minuit** (La Maroquinerie) ● **Terez Montcalm** (Le New Morning) ● **Postcoitum** (Le Petit Bain)

16 DECEMBRE

Laura Cahen (Les Trois Baudets) ● **Lilly Wood and the Prick et Hollydays** (La Cigale, *complet*) ● **Elliot Moss, Findlay et Royce Wood Junior** (La Flèche d'Or) ● **Today Is The Day et Grime** (Le Point Ephémère)

17 DECEMBRE

Deez Nuts et Nasty (Le Backstage) ● **Husbands** (Le Trianon) ● **Peaches** (La Cigale) ● **Rhoda Scott and Friends** (Jazz Club Etoile)

18 DECEMBRE

Tez Cadey, Faul & Wad Ad et Le Marquis (Faust) ● **The Godfathers** (La Java) ● **Juliette Gréco** (La Cigale) ● **Malka Family** (Le Pan Piper) ● **Jeff Mills** (Paris Event Center) ● **Periphery et Veil Of Maya** (La Flèche d'Or) ● **Rhoda Scott and Friends** (Jazz Club Etoile) ● **Son Of Dave, Reverend Beat-Man et Howard Eynon** (La Maroquinerie)

19 DECEMBRE

Marcel Dettmann, Shifted, Lil'Louis, Oscar Mulero, Kenny Dope Gonzalez, Voices From The Lake, Mad Rey, Steaw et Mr Ties (Paris Event Center) ● **Juliette Gréco** (théâtre des Champs-Elysées) ● **The Pretty Things** (Le Petit Bain) ● **Rhoda Scott and Friends** (Jazz Club Etoile)

20 DECEMBRE

The Aristocrats (La Maroquinerie)

21 DECEMBRE

Futura Experience (La Java) ● **We Came As Romans et One Ok Rock** (L'Olympia)

22 DECEMBRE

Florence + the Machine (Le Zénith)

25 ET 26 DECEMBRE

Vigon & the Dominos (Jazz Club Etoile)

JANVIER

7 JANVIER

François Club et Ricky Hollywood (La Mécanique Ondulatoire)

8 JANVIER

Breakdown Of Sanity (Gibus) ● **Emilie Loizeau** (Le 104)

9 JANVIER

Tyrone Downie, Neg'Marrons, Mo'Kalamity, Lutan Fyah, Pompis, Mathieu Ruben, Politik Nai, Yeahman'C, Brave Heart et Lord San (Le Cabaret sauvage) ● **Kiz** (Le Divan du Monde) ● **Emilie Loizeau** (Le 104)

10 JANVIER

In This Moment (Le Cabaret Sauvage) ● **Emilie Loizeau** (Le 104)

11 JANVIER

Le Cabaret Contemporain joue Kraftwerk (Philarmonie de Paris) ● **La Canaille** (Le Pan Piper) ● **Lucky Peterson** (Le New Morning)

13 JANVIER

Aucan (Le Point Ephémère)

14 JANVIER

Kevin Gates (La Bellevilloise) ● **Hyphen Hyphen** (La Gaîté Lyrique) ● **Namasté** (Le Baiser Salé) ● **The Shoes** (L'Olympia) ● **Square One et Matthis Pascaud** (Sunset)

15 JANVIER

Counterfeit (Maroquinerie) ● **Fields Of The Nephilim et Soror Dolorosa** (Trabendo) ● **Worakls, N'To Perc, Hungry Super Band et Joachim Pastor** (Olympia)

16 JANVIER

Baaba Maal (Alhambra) ● **François Club et Presque L'Amour** (La Loge) ● **Kalin and Myles** (Boule Noire)

PREVISIONS PARIS

The Darkness : 18/1 (Le Divan du Monde), **Therapy? :** 18/1 (Le Backstage), **Hozier :** 22 et 23/1 (Les Folies Bergère), **Stereophonics :** 26/1 (L'Olympia), **Suede :** 28/1 (La Cigale), **Toto :** 29/1 (L'Olympia), **Tame Impala :** 31/1 (Le Zénith), **Motörhead :** 2/2 (Le Zénith), **Foals :** 2 et 3/2 (L'Olympia, *complets*), **Black Stone Cherry :** 9/2 (Le Cabaret Sauvage), **Paul Anka :** 10/2 (L'Olympia), **Joe Jackson :** 18/2 (L'Olympia, *complet*), **Art Garfunkel :** 20/2 (L'Olympia), **Sum 41 :** 22 et 23/2 (Le Trianon, *complets*), **Massive Attack :** 26 et 27/2 (Le Zénith, *26 complet*), **Muse :** 26, 27, 29/2, 1er, 3 et 4/3 (Bercy, *complets*), **Savages :** 1er/3 (La Cigale), **Dream Theater :** 5 et 6/3 (palais des congrès), **The Libertines :** 7 et 9/3 (L'Olympia, *7 complet*), **Kodaline :** 8/3 (L'Olympia), **Kurt Vile & the Violators :** 8/3 (L'Alhambra), **Janet Jackson :** 10/4 (Bercy), **Tindersticks :** 19 au 21/4 (Les Bouffes du Nord), **Chris Cornell :** 22/4 (Le Trianon), **Roger Hodgson :** 1er/5 (L'Olympia), **Yes :** 13/5 (L'Olympia), **Elvis Costello :** 17/5 (L'Olympia), **Earth, Wind & Fire** feat. **Al McKay :** 18/5 (Les Folies Bergère), **Mumford & Sons :** 22/5 (Zénith), **Tuxedomoon :** 31/5 (Le Trianon), **Les Insus :** 8 et 9/6 (Le Zénith), **The Cure :** 15/11 (Bercy)

Province

DECEMBRE

Jeanne Added : 16, Lausanne (CH, Le Romandie) ● 18, Bruxelles (B, La Rotonde) ● 19, Lille (L'Aéronef, avec Martin Mey) ● **Albinos Congo, Soft Blonde et Stavanger :** 17, Nantes (Le Ferrailleur) ● **Anastasia :** 18, Thann (Médiathèque) ● 19, Vesoul (Café Français) ● **Andreas & Nicolas :** 18, Albi (Pratgraussais, avec Les Ramoneurs de Menhirs, Tagada Jones et Charly Fiasco) ● 19, Cholet (Le Jardin de Verre, avec Aqme) ● **Ass Deus et Foo :** 25, Narbonne (Le dB) ● **Alex Bianchi :** 18, Vexaincourt (Auberge de la Maix) ● 19, Strasbourg (Le Korrigan) ● **Bikini Machine :** 18, Annemasse (Le Château Rouge) ● **Birdy Nam Nam :** 17, Cenon (Le Rocher de Palmer) ● 18, Biarritz (L'Atabal) ● 19, Pérols (parc expo) ● **Boston Bun :** 17, Bordeaux (I.Boat) ● **Brodinski, Louisahhh!!! Guillaume Berg et Club Cheval :** 17, Lyon (Le Transbordeur) ● **Bianca Casady & the C.I.A :** 28, Marseille (espace Julien) ● **Cleary :** 19, Aix-en-Provence (la Cité du Livre) ● **Dagoba, Aqme et Black Bomb A :** 17, Rennes (L'Antipode) ● 18, Parthenay (Le Diff'Art) ● 19, Limoges (CCM John-Lennon, avec Radium Valley et Infekted) ● **The Dealers, DJ Audio et Rockwell :** 18 Lille (L'Aéronef) ● **Bobby Dirninger :** 17, Bayonne (La Luna Negra) ● 18, Agen (La Tannerie) ● 19, Biscarosse (Le Grand Hôtel) ● 20, Bordeaux (Le Café Brun) ● **Lou Doillon :** 15, Alençon (La Luciole) ● 16, La Rochelle (La Sirène) ● 17, Cesson-Sévigné (Le Carré) ● 18, Blois (Le Châto Do) ● **Editors :** 15, Cenon (Le Rocher de Palmer) ● **Espiiem, Fixpen Sill et Black Esquisse :** 18, Nantes (Le Ferrailleur) ● **Fanel :** 18, Rodez (Le Club) ● **Husbands et We Are Match :** 16, Strasbourg (La Laiterie) ● **I Me Mine :** 19, Rodez (Le Club) ● **InClose, Moomin et Shifted :** 18, Besançon (La Rodia) ● **Les Innocents :** 15, Bordeaux (Rock School Barbey) ● 16, Toulouse (Le Métronum) ● **Last Train :** 18, Annemasse (Le Château Rouge, avec Bikini Machine) ● 19, Mulhouse (Le Noumatrouff) ● **Manu Lavin & the Devil Blues et Johnny Hallyday :** 15 et 16, Amiens (Zénith) ● **Mass Hysteria :** 17, Strasbourg (La Laiterie, avec X Syndicate) ● 18, Nancy (L'Autre Canal) ● 19, Reims (La Cartonnerie) ● **Jesse Mc Cormack :** 17, Winterthur (CH, Salzhaus) ● 18, Fribourg (CH, Le Fri-Son) ● 19, Genève (CH, salle des fêtes de Thonex) ● **Midnight Ravers (Dominique Peter) :** 18, Bordeaux (I.Boat) ● 19, Miramont-de-Guyenne (Staccato) ● **Mike Hey No More, Plaavas Surfers et Les Grys Grys :** 19, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Minuit :** 17, Genève (CH, La Gravière) ● 18, Yverdon (CH, L'Echandole) ● **Inna Modja :** 16, Lyon (Le Transbordeur) ● **Elliott Moss :** 15, Bruxelles (B, Le Witloof Bar) ● **Naâman et Sara Lugo :** 17, Ramonville (Le Bikini) ● **Narco Terror :** 18, Mantes-la-Jolie (CAC Brassens) ● **No One Is Innocent :** 15, Lyon (Le Transbordeur) ● 16, Cluses (L'Atelier) ● 18, Riom (La Puce à l'Oreille) ● 19, Montbéliard (L'Atelier des Môles) ● 20, Mâcon (La Cave à Musique) ● 22, Riorges (Le Grand Marais) ● **Periphery et Veil Of Maya :** 17, Bordeaux (Rock School Barbey) ● **Richard Pinhas :** 17, Toulouse (Les Abattoirs) ● **Pretty Things :** 17, Tomblaine (espace Jean-Jaurès) ● 18, Rouziers-de-Touraine (Les Quatre Vents) ● **Rhum For Pauline :** 18, Reims (La Cartonnerie) ● **Screamin' Monkeys, Les Venturas et Tino & Co :** 19, Chalon-sur-Saône (La Péniche) ● **Soilwork et Hatesphere :** 15, Rennes (L'Antipode) ● 16, Cenon (Le Rocher de Palmer) ● 17, Blois (Le Châto Do) ● 18, Limoges (CCM John-Lennon) ● 19, Villeurbanne (CCO, avec T.A.N.K) ● **Soundcrawler et Craneon :** 17, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Total Control :** 24, Bordeaux (I.Boat) ● **Weeper Circus :** 16 et 17, Hyères (auditorium du casino) ● 19, Ambérieu-en-Bugey (espace 1500 - salle Mozzanino) ● **Yuksek, Para One, 123MRK, Leska et Torb :** 19, Lamballe (centre culturel Quai des Rêves)

JANVIER

Acid Arab, Don Rimini et Broken Back : 30, Cauterets (Le Royalty Café) ● **Jeanne Added :** 22, Savigny-le-Temple (L'Empreinte) ● 29, Blois (Le Châto Do) ● **Anastasia :** 14, Illkirch-Graffenstaden (L'Illiade) ● **Balthazar :** 18, Rennes (l'Etage) ● 19, Rouen (Le 106) ● 20, Hérouville-St-Clair (Le Big Band Café) ● 22, Poitiers (Le Confort Moderne) ● 23, Clermont-Ferrand (La Coopé) ● 25, Feyzin (L'Epicerie Moderne) ● 26, Montpellier (Le Rockstore) ● 29, Strasbourg (La Laiterie) ● **Robyn Bennett :** 16, Hénin-Beaumont (L'Escapade) ● **Alex Bianchi :** 15, Morschwiller-le-Bas (V and B) ● 16, Saverne (café culture l'Ami Fritz) ● 22, Strasbourg (Ze Trou) ● 23, St-Dié-des-Vosges (London Tavern) ● **Birdy Nam Nam :** 13, Grenoble (La Belle Electrique) ● 14, Lyon (Le Transbordeur) ● 15, Clermont-Ferrand (La Coopé) ● 16, Nantes (Le Stéréolux) ● 21, Ramonville (Le Bikini) ● 22, Marseille (Le Cabaret Aléatoire de La Friche) ● 23, Lausanne (CH, Les Docks) ● 29, Alençon (La Luciole) ● 30, Lille (L'Aéronef) ● **The Black Dahlia Murder et Benighted :** 25, Nantes (Ferrailleur) ● 26, Toulouse (Connexion Live) ● 30, Rilleux-la-Pape (MJC O Totem, avec Gorod) ● **Boston Bun, Para One, Pedro Winter et Busy P :** 22, Strasbourg (La Laiterie) ● **Broken Back :** 21, Tourcoing (Le Grand Mix) ● 30, Cauterets (Le Royalty Café, avec Acid Arab et Don Rimini) ● **Chassol :** 7, Bayonne (théâtre) ● 14, Perpignan (El Mediator) ● 16, Vaulx-en-Velin (centre Charlie-Chaplin) ● 23, Antibes (Anthéa Antipolis) ● **Popa Chubby :**

26, Argenteuil (La Cave Dimière) ● 27, Strasbourg (La Laiterie) ● 29, Vernouillet (La Scène) ● 30, Queven (centre culturel Les Arcs) ● **Dub Addiction, Sequence, Klapyandz et Allan Ritchie :** 9, Lille (L'Aéronef) ● **Feder, Vitalic, DJ Pone, The Geek X VRV et Mawimbi Collectif :** 9, Les Angles (Espace Bleu Neige) ● **Feu! Chatterton :** 21, Meaux (théâtre du Luxembourg/salle du Manège) ● 23, Queven (centre culturel Les Arcs, avec Fuzeta) ● 28, Arras (théâtre) ● 29, Lille (L'Aéronef) ● **La Grande Sophie :** 23, Vert-le-Petit (salle Roger-Bambuck) ● 27, Lille (Théâtre Sébastopol) ● 28, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● 29, Notre-Dame-D'Oe (salle Oesia) ● **Johnny Hallyday :** 22 et 23, Montpellier (Parks and Suites Arena) ● **The Irons, Blackout, Highway et Heresy :** 9, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Jason Isbell :** 16, Bruxelles (B, L'Orangerie) ● **Kayane, Square Tune Magician et The Neko Light Orchestra :** 15, Toulouse (bar le Meltdown) ● **Manu Lanvin & the Devil Blues :** 14, La Rochelle (L'Azile) ● 28, Genève (CH, After Fightnight) ● 29, Amnéville (L'Orchestre) ● 30, Metz (La Table d'Alexandre) ● 31, Freyming-Merlebach (Le Paradisio) ● **Lilly Wood and the Prick :** 21, Ris-Orangis (Le Plan) ● 22, Metz (La Boite à Musique) ● 23, Besançon (La Rodia) ● 28, Mérignac (Le Krakatoa, avec Hollydays) ● 29, Nantes (Le Stéréolux, avec Hollydays) ● 30, Brest (La Carène, avec Hollydays) ● **Luicidal :** 13, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **MC Youthstar feat. Senbei et Raggatek :** 29, Cauterets (Le Royalty Café) ● **Naâman et Sara Lugo :** 30, Rouen (le 106, *complet*) ● **The Neko Light Orchestra, Mioune, Goldarock, Kuro Nightfall, Magoyond et Starrysky :** 14, Ramonville (Le Bikini) ● **Rover :** 16, Fouesnant (L'Archipel) ● 22, Massy (Paul B) ● 23, Vauréal (Le Forum) ● 28, Joué-lès-Tours (Le Temps-Machine) ● 29, Feyzin (L'Epicerie Moderne) ● 30, Nanterre (salle Daniel-Féry) ● **The Shoes :** 28, Cenon (Le Rocher de Palmer) ● 29, Ramonville (Le Bikini) ● **Stand High Patrol, More Sounds, Trinix et LV :** 8, Les Angles (Espace Bleu Neige) ● **Stille Volk, Le Naheulband et Les Echos de la Terre du Milieu :** 16, Bruguières (le Bascala) ● **Ten Years After :** 20, Nancy (L'Autre Canal) ● 21, St-Appolinaire (espace Tabourot des Accords) ● 23, Rennes (L'Etage) ● 24, Nantes (Cité des Congrès Nantes Atlantique) ● 26, Lille (théâtre Sébastopol) ● **Vald :** 22, St-Etienne (Le Fil, avec Kacem Wapalek et JP Manova) ● 29, Beauvais (Ouvre-Boîte)

Festivals

■ **Festival de Noël :** 18 et 19/12, Limoges (CCM J.Lennon, avec – le **18** : Soilwork, Hatesphere – le **18** : Black Bomb A, Dagoba, Radium Valley et Infekted)

■ **Les Rockers Ont Du Cœur :** 18 et 19/12, Sélestat (Les Tanzmatten, avec – le **18** : Hilight Tribe, Ka-Ta et XSI – le **19** : Los Tres Puntos et The Clockmakers)

■ **Les Rockers Ont Du Cœur :** 19/12, Maulévrier-Ste-Gertrude (salle polyvalente, avec Roswell A, Doorshan, Shadow Dream et AAA)

■ **Les Rockers Ont Du Cœur :** 19/12, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec Mike Hey No More, Mad Birds, The Studebakers, Nel Wood abd the Charlatans, Palavas Surfers, Smell Of Gasoline, Les Grys Grys, Dust In Vegas et Les Milliardaires)

■ **Capsule :** 18 et 19/12, Lamballe (centre culturel Quai des Rêves, avec le **19** : 123MRK, Para One, Leska, Yuksek et Torb)

■ **I Love Techno Europe :** 19/12, Perols (parc expo, avec Paul Kalkbrenner, Birdy Nam Nam, Vitalic, Nina Kraviz, Len Faki, Tale Of Us, Borgore, Camo & Krooked, Bambounou, Alesia, DJ Tennis, Tomsize, Paranoid London, French Fries, Wilkinson, Savant, Efix, Lucid et MC Youthstar) www.ilovetechnoeurope.com

■ **Les Nuits Soniques :** 19/12, Auray (Le Petit Théâtre, avec Mansfield TYA, We Are The Match et Italian Boyfriend) www.lesnuitssoniques.com

PS : *Les dates de concerts pour la période* ***20/1 au 29/2*** *qui ne seront pas parvenues au journal le* ***23/12 au plus tard*** *ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention* ***"Concerts"*** *sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation.*

OÜI FM
est Partout
RADIO
ORDINATEUR
TÉLÉPHONE
TÉLÉVISION
VOITURE
OÜI FM
LA RADIO
TOUTES LES FRÉQUENCES SUR WWW.OUIFM.FR

Charts

PAR YASMINE AOUDI

ALBUMS ETATS-UNIS

(source Billboard)

01	ADELE	"25"	Beggar's
02	Justin Bieber	"Purpose"	Island
03	One Direction	"Made In The A.M."	Syco
04	Jadakiss	"Top 5 Dead Or Alive"	Def Jam
05	Weeknd	"Beauty Behind The Madness"	Republic
06	Pentatonix	"That's Christmas To Me"	RCA
07	Chris Stapleton	"Traveller"	Mercury Nashville
08	Enya	"Dark Sky Island"	Reprise
09	Adele	"21"	Beggar's
10	Fetty Wap	"Fetty Wap"	300 Entertainment

Classement au 12 décembre 2015

ALBUMS GRANDE-BRETAGNE

(source BBC)

01	ADELE	"25"	XL Recordings
02	Elvis With The Royal Philharmonic	"If I Can Dream"	RCA
03	Justin Bieber	"Purpose"	Def Jam
04	Enya	"Dark Sky Island"	Warner
05	One Direction	"Made In The A.M."	Syco
06	Little Mix	"Get Weird"	Syco
07	Ed Sheeran	"X"	Atlantic
08	Jess Glynne	"I Cry When I Laugh"	Atlantic
09	Olly Murs	"Never Been Better"	RCA
10	Rod Stewart	"Another Country"	Decca

Classement au 27 novembre 2015

FNAC

Top Pop - Rock

Novembre 2015

01	ADELE	"25"	XL Recordings
02	Lou Doillon	"Lay Low"	Barclay
03	Adele	"21"	XL Recordings
04	Feu! Chatterton	"Ici Le Jour A Tout Enseveli"	Barclay
05	Dave Gahan	"Angels & Ghosts"	Columbia
06	Rover	"Let It Glow"	Cinquième
07	David Gilmour	"Rattle That Lock"	Columbia
08	Lana Del Rey	"Honeymoon"	Polydor
09	La Grande Sophie	"Nos Histoires"	Polydor
10	Jain	"Zanaka"	Columbia

ROCK DIGITAL SONGS US

(source Billboard)

01	ELLE KING	"Ex's & Oh's"	RCA
02	Coldplay	"Adventure Of A Lifetime"	Parlophone
03	X Ambassadors	"Renegades"	Interscope
04	Twenty One Pilots	"Stressed Out"	Wea
05	Walk The Moon	"Shut Up And Dance"	RCA
06	Alabama Shakes	"Sound & Color"	Import
07	Nathaniel Rateliff	"S.O.B."	Stax
08	Fall Out Boy	"Uma Thurman"	Island
09	Godsmack	"Inside Yourself"	Universal
10	Adele	"Rolling In The Deep"	XL Recordings

Classement au 12 décembre 2015

FNAC

Top Imports

Novembre 2015

01	COWBOYS FRINGANTS	"Octobre"	
02	Brooklyn Funk Essentials	"Funk Ain't Ova"	
03	(various artists)	"The Many Faces Of The Rolling Stones"	
04	Neighbourhood	"Wiped Out"	
05	Angie Stone	"Dream"	
06	Peaches	"Rub"	
07	Nicola Cruz	"Prender El Alma"	
08	Disturbed	"Immortalized"	
09	Hurts	"Surrender"	
10	Bill Wyman	"Back To Basics"	

FNAC

Top Vinyles

Novembre 2015

01	ADELE	"25"	XL Recordings
02	Rolling Stones	"Live At The Tokyo Dome 1990"	Eagle
03	Rover	"Let It Glow"	Cinquième
04	David Gilmour	"Rattle That Lock"	Columbia
05	Eric Clapton	"Slowhand At 70 Live At The Royal A. Hall"	Eagle
06	Lana Del Rey	"Honeymoon"	Polydor
07	Lilly Wood & The Prick	"Shadows"	Cinquième
08	Adele	"21"	XL Recordings
09	Garbage	"Garbage"	Plias
10	Rolling Stones	"Live In Leeds 1982"	Eagle

STARTER 30

Top Pop Rock

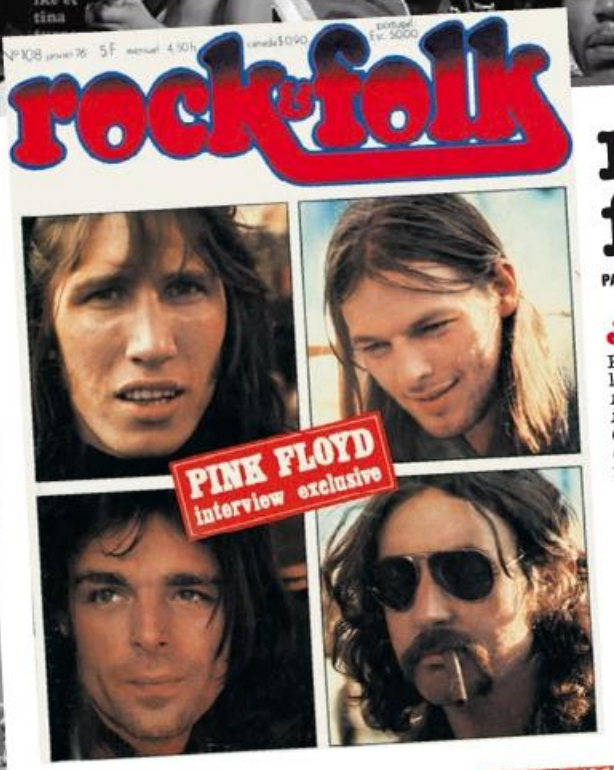
Novembre 2015

01	ADELE	"25"	XL Recordings
02	Johnny Hallyday	"De L'Amour"	Warner
03	Christine & The Queens	"Chaleur Humaine"	Warner
04	Téléphone	"Au Cœur De Téléphone"	Warner
05	Zaz	"Sur La Route"	Warner
06	Camille Berthollet	"Camille-Prodiges"	Warner
07	Eddy Mitchell	"Big Band"	Universal
08	Mylène Farmer	"Interstellaires"	Universal
09	Etienne Daho	"L'Homme Qui Marche - Best Of"	Warner
10	Seal	"7"	Warner
11	Maître Gims	"Mon Cœur Avait Raison"	Sony
12	Grand Corps Malade	"Il Nous Restera Ça"	Plias
13	Kids United	"Un Monde Meilleur"	Warner
14	Roger Waters	"The Wall"	Sony
15	Francis Cabrel	"In Extremis"	Sony
16	Lilian Renaud	"Le Bruit De L'Aube"	Universal
17	Rolling Stones	"Live In Leeds 1982"	Eagle
18	Louis, Matthieu...	"Louis, Matthieu, Joseph & Anna..."	Universal
19	Ibrahim Maalouf	"Red & Black Light"	Universal
20	Soprano	"Cosmopolitanie"	Warner
21	Lou Doillon	"Lay Low"	Barclay
22	Neil Young	"Bluenote Cafe"	Warner
23	(various artists)	"Corsu - Mezzu Mezzu"	Sony
24	Louane	"Chambre 12"	Universal
25	Marina Kaye	"Fearless"	Universal
26	PNL	"Le Monde Chico"	Starter
27	Feu! Chatterton	"Ici Le Jour (A Tout Enseveli)"	Universal
28	Ed Sheeran	"X"	Warner
29	SCH	"A7"	Warner
30	Adele	"19"	XL Recordings

Ça ne s'invente pas

rock'n'roll flashback

PAR VINCENT TANNIERES

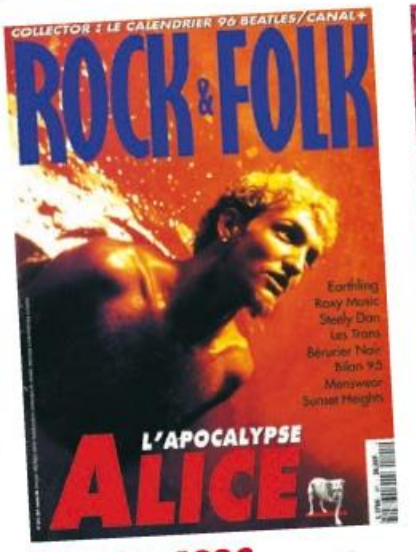


Janvier 1976 R&F 108

Parmi les cinquante-cinq réponses de **Roger Waters** au cours de ce long entretien, retenons ces quelques amabilités : *"Je me fous des rock-critics"* (réponse six), *"Sautons cette question, elle n'a aucun intérêt"* (réponse huit), *"J'ai écouté Kraftwerk. Ça m'a ennuyé"* (réponse douze) et celle-ci : *"Springsteen fabrique une authenticité en plastique"* (réponse dix-huit). Autre porte de prison, **Lou Reed** qui revient sur l'incompréhension provoquée par "Metal Machine Music" : *"On aurait dû le sortir sur le catalogue classique, c'est une œuvre trop difficile surtout pour les crétins."* S'adressant peut-être aux mêmes, **Klaus Blasquis** le chanteur de **Magma** met les points sur les Umlaut : *"Magma c'est la Zeuhl, la Zeuhl fait partie de la Zeuhl Wortz et d'Uniweia Zekt qui englobe toutes les formes d'expression."* Enfin, en relisant ce numéro quarantenaire, on redécouvre qu'avant de fréquenter Sim et Jacques Balutin, **Amanda Lear** a eu une vie. Et pas n'importe laquelle. Jugeons-en : *"Pasionaria de la Factory warholienne (...), le meilleur chroniqueur de la décadence (...), amie et rivale d'Anita Pallenberg..."* Et les noms défilent : Bowie (*"très vite on s'est retrouvé au lit"*), Bryan Ferry, Hendrix, Lennon, Elton John (?), Harrison, Morrison et même Sammy Davis Jr : *"La première pensée qui me traversa l'esprit au matin fut de chercher le verre qui devait contenir son œil de verre !"*

Janvier 1986 R&F 227

En cette fin d'année 1985, le ton est à la rigolade. En couverture, **Coluche** (rires épais) fagoté en Judas Priest grassouillet régale : *"Si j'étais obligé d'emmener cinq disques sur une île déserte ? Mais les mecs, tout le monde est d'accord pour dire que c'est une question idiote, vu qu'on est pas assez con pour emmener des disques là où il n'y a pas d'électricité"* (rires forcés). Le dernier invité de la rubrique Descente de Police est **Patrick Sébastien** (rires gras). Il présente le PCF, *"Pochetrons Club de France"* (rires avinés), qu'il a créé. Pour y adhérer, *"il faut boire 15 pastis* (rires anisés) *et une fois qu'on les a bus, on te donne une rédaction de 6 pages à faire"* (rires embarrassés). L'humour anglais n'est pas en reste : **Robert Smith** (rires narquois) confie que parfois *"Simon Gallup quand il a trop bu l'appelle Bob ou Bobby"* (rires idiot) et que le NME continue de le surnommer *"Gros Bob"*. Enfin, une bonne chute ça fait toujours marrer : *"**Siouxsie** s'est disloquée la rotule en tombant de la scène du Hammersmith Odeon"* (rires jaune).



Janvier 1996 R&F 341

Le riant et peroxydé **Layne Staley** dans le magma jusqu'au tronc domine un chien à trois pattes et aux yeux jaunes. Le nouvel album d'**Alice In Chains** est *"sublimement noir et hanté par le spectre de la dope"* et se termine par *"la sonnerie aux morts"*... Mais que font les **Beatles** ? Justement ils sont Disque du Mois (exceptionnellement c'est avec un single : "Free As A Bird"). En deuxième titre, *"Christmas Time (Is Here Again)"* de saison, *"ballade enguirlandée enregistrée en 1967 et réservée au fan-club"*. Avant les agapes, **Chrissie Hynde** concède un léger amateurisme concernant la boisson : *"Je ne suis pas une très grande buveuse. Un verre et je vais me coucher, deux et je vais me coucher avec vous."* Depuis une poignée de main molle et moite, **Alan Vega** et **Ric Ocasek** surnomment David Bowie *"Poisson Mort"*. Enfin, **Bryan Ferry** en a plein les mocassins Gucci : *"La vie devient si compliquée avec le succès... Les maisons, les employés, les factures à payer, les impôts à calculer... On voudrait travailler, mais on n'y arrive plus..."*

Janvier 2006 R&F 461

"Beaux, jeunes, doués, élégamment négligés, riches, adulés par une génération pour qui REM est un groupe de chauves et Moby un nom de carte téléphonique", les **Strokes** de New York *"qui fascinent les jeunes et énervent les vieux"* publient en Converse et Vans Slip-on leur troisième album. Au même moment au Gibus, **Didier Wampas** *"termine un concert en slip rouge"*. En Asie, les vacances finissent mal pour **Gary Glitter :** *"Détenu par les autorités du Vietnam qui mènent une enquête afin de savoir s'il aurait abusé de mineurs de moins de quinze ans."* Invité à s'exprimer sur les drogues devant le Parlement gallois, **Lemmy Kilmister** *"a conseillé de légaliser l'héroïne"*. A soixante ans, **Rod Stewart** est père *"pour la sixième fois"*. Même si on n'est pas sûr de vouloir la réponse, **Brian Wilson** sort un LP de Noël intitulé "What I Really Want For Christmas". Enfin, une baisse de la consommation d'électricité est à prévoir, **Link Wray** est mort. *"Sans lui, je n'aurais jamais touché une guitare"*, confesse Pete Townshend.

HIFISSIMO

Depuis 1976

«Depuis 1976, amateurs et passionnés de Musique se retrouvent chez HIFISSIMO»

TRIANGLE

Davis acoustics

TANNOY

KEF

Bowers & Wilkins

MONITOR AUDIO

naim
world class sound

ATOLL ELECTRONIQUE

cambridge audio

marantz

ROTEL

THORENS

OFFRE EXCLUSIVE ROCK&FOLK

-10%* supplémentaires sur tous les articles, même déjà remisés, avec le code promo : **ROCK**

*Offre valable jusqu'au 5 janvier 2016 inclus, en magasin ou sur hifissimo.com

HIFISSIMO SAINT LAZARE
22, rue de la Pépinière 75008 Paris

NOTRE MAGASIN SERA OUVERT
Les Dimanches **6**, **13** et **20** Décembre 2015

01.70.36.85.15 | **www.hifissimo.com**

CHANEL
BLEU
DE
CHANEL
EAU DE PARFUM
CHANEL.COM La Ligne de CHANEL - Tél. 0 800 255 005 (appel gratuit depuis un poste fixe).